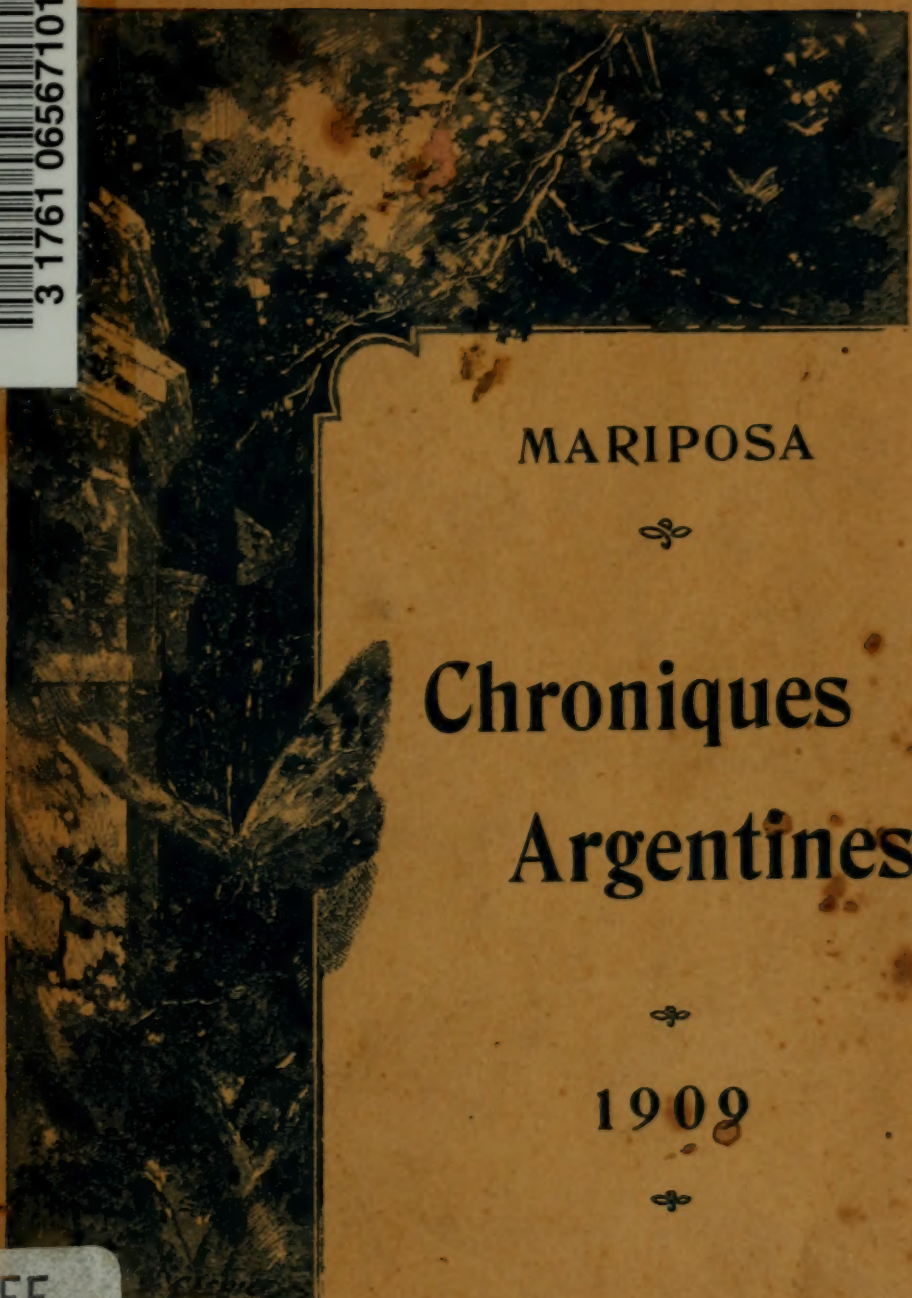




3 1761 06567101 8



MARIPOSA



Chroniques Argentines



1909



BRIEF

FC

0001522

LIBRERÍA C. M. JOLY

DE

PRUDENT H^{nos}. MOETZEL & C^{ia}.

719 Á 727, CALLE VICTORIA

BUENOS AIRES





Chroniques

Argentines

MARIPOSA X

Chroniques

Argentines

LIBRERIA C. M. JOLY

DE

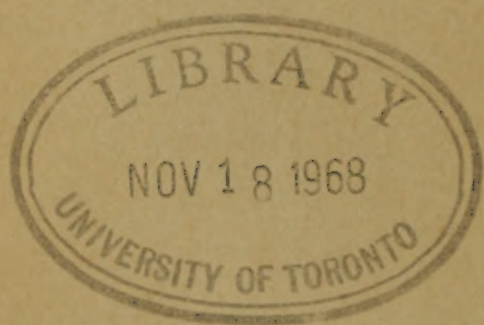
PRUDENT H^{nos}. MOETZEL & C^{ia}.

719 A 727, CALLE VICTORIA

BUENOS AIRES

1909

Br
F
000



AVANT-PROPOS

En réunissant en un volume quelques-unes des chroniques que j'ai publiées dans *Le Courrier de La Plata* depuis quatre ans, j'ai voulu répondre au désir qu'à maintes reprises m'avaient manifesté mes lecteurs.

Je leur devais bien cette marque de déférence, puisque c'est à eux et au sympathique accueil qu'ils réservèrent à mes premières notes sur la vie argentine que ces chroniques durent de paraître régulièrement durant quatre années consécutives et continueront encore longtemps, je l'espère, à figurer dans les numéros du lundi du *Courrier de La Plata*, le grand organe français de l'Amérique du Sud, auquel je suis profondément reconnaissant de son hospitalité.

C'est donc à mes lecteurs bienveillants et qui ne m'ont jamais ménagé les encouragements que je dédie ce modeste volume. Beaucoup d'entre eux y ont, du reste, collaboré par leur correspondance suggestive, qui m'a bien souvent guidé et inspiré dans le choix des sujets à traiter.

C'est également eux qui, par deux lettres, m'ont aidé à procéder à une sélection dans l'ensemble de ces articles. Les félicitations ou les critiques qu'ils m'ont adressées m'ont, en effet, amené à choisir de préférence, pour ce premier volume, les chroniques peignant le Buenos Aires pittoresque ou traitant des mœurs et des coutumes argentines. Bien que quelques-unes d'entre elles aient été inspirées par un incident, un fait quelconque aujourd'hui oublié, je n'ai pas cru devoir les classer selon la date de leur publication, mais plutôt en suivant un ordre d'idées dont le lecteur se rendra facilement compte en parcourant ce volume. Il excusera en même temps le laisser-aller, le ton familier de ces feuillets, écrits au jour le jour, sans pré-

tention, bien souvent à la hâte, pour des lecteurs que je savais pleins d'indulgence et que j'ai toujours considérés comme des amis.

MARIPOSA.

Buenos Aires, avril 1908.

CHRONIQUES ARGENTINES

LE PASEO DE JULIO

Comme tous ceux qui sont allés à Buenos Aires, je connais le Paseo de Julio, car, le jour même où je débarquais, je faisais connaissance avec ses arcades, qui sont un vestige de l'ancienne ville, et ses jardins, qui représentent le côté moderne. J'avais même conservé un si bon souvenir de l'odeur de grailon s'échappant des nombreux restaurants installés sous ces portiques, — odeur qui se mélange assez désagréablement avec le parfum *sui generis* de ceux fréquentant ce lieu, — que, s'il m'advenait d'avoir à passer par là, je préférerais marcher du côté des jardins, bien qu'ils ne soient pas précisément le rendez-vous de la bonne société *porteña* et qu'ils jouissent plutôt d'une mauvaise réputation au point de vue des bonnes mœurs.

C'est sous ces porches antiques, qui, par leur

uniformité, font précisément contraste avec les rues sans style de la capitale, que les immigrants commencent à s'initier à la vie argentine. La proximité de l'hôtel où le gouvernement leur donne asile, les commerces spéciaux qui y sont installés font qu'ils s'y donnent tous rendez-vous. Par bandes compactes, on les voit déambuler, un peu désorientés, offrant l'aspect d'un troupeau de moutons qui aurait perdu son berger et son chien. Ils ouvrent de grands yeux où se lit l'hébétude, où se laisse deviner l'inquiétude à affronter une nouvelle vie dans ce pays, qui pour beaucoup d'entre eux deviendra une nouvelle patrie.

Ils s'arrêtent devant les bazars, et leurs premiers regards sont attirés par les luisantes ceintures de cuir aux multiples poches qu'ils voient déjà pleines de pièces d'or. Ils souffriront une première désillusion lorsqu'ils pénétreront dans une des nombreuses agences de change installées sur le Paseo et qu'en échange de leurs liras et de leurs pesetas, on ne leur donnera, en guise d'or, que quelques billets d'un papier graisseux qu'ils n'accepteront pas sans une certaine méfiance.

La ceinture qui les a tentés dès le premier instant est également pourvue de la gaine pour le revolver et de la patte permettant de retenir le couteau. L'armurerie qui est à côté étale, du reste, sous leurs yeux, ces deux armes brillantes dans

leur état neuf. Ils apprennent ainsi que ces instruments sont indispensables dans la vie argentine, et c'est le commencement de leur initiation aux mœurs du pays.

Avaient-ils bien besoin d'y être initiés, et la plupart d'entre eux, Italiens et Espagnols, ne savaient-ils pas déjà manier le stylet ou la *navaja*? Le revolver, il est vrai, était moins dans leurs coutumes, mais ils s'y feront vite, trop vite même, peut-être. Il leur faudra si peu de temps pour dépouiller le vieil homme ! car, si beaucoup d'entre eux portent encore le costume national de leur pays d'origine, ils ne passent pas sans jeter un regard de convoitise devant les magasins où s'exposent les confections à bon marché qui leur permettront de faire peau neuve en un clin d'œil.

Toutefois, dans cette première promenade de reconnaissance, ils ont un peu peur de franchir le seuil d'une boutique et, si quelque petit bibelot leur fait défaut, ils préfèrent s'adresser à l'une des nombreuses marchandes au panier qui ont établi leur petit éventaire sous les arcades. Elles n'ont rien de captivant, ces petites commerçantes ; elles sont même toutes plus laides les unes que les autres, et il en est même qui rehaussent cette laideur d'un tatouage hideux qui leur envahit le visage. Mais elles se laissent facilement faire un brin de cour par les pays nouvellement débarqués. Cela facilite

les affaires. Elles sont très bien aussi du reste avec tous les désœuvrés de la haute pègre qui fréquentent le Paseo de Julio, où ils sont toujours en quête de quelque naïf immigrant que l'on peut aisément gruger, si ce n'est habilement dépouiller de son petit pécule.

Ce qui attire également l'immigrant vers le Paseo de Julio, ce sont les nombreux restaurants qui étalent à leurs portes, en une internationalité odorante, les mets rappelant la patrie qu'on vient d'abandonner. Italiens, Espagnols, Allemands. Français, etc., y retrouvent leurs plats nationaux accumulés sur une table à l'entrée, luisants de graisse, exhalant leurs parfums divers, assaillis par des bataillons serrés de mouches qui se moquent un peu des ventilateurs plus ou moins ingénieux placés pour les effrayer et qui agitent vainement leurs bras.

L'immigrant est toujours doué d'un solide appétit; aussi, dans ces restaurants, on déjeune et on dine à toute heure du jour. Des familles entières, des groupes nombreux, restent affalés durant de longues heures devant des tables parfois recouvertes de nappes consciencieusement tachées, mais qui ne donnent pas moins à tous ces pauvres bougres une idée de luxe. Si l'appétit s'est éteint, on vide quelques bouteilles d'un vin dont le nom, sinon le goût, fait penser au pays lointain. Devant

le comptoir, c'est également un va-et-vient continu, et des affaires se traitent le verre en main.

C'est que restaurants et cabarets n'ont pas seulement l'attrait de la victuaille ou de la boisson ; ce sont aussi des agences d'embauchage. A chaque porte, de grands tableaux noirs sont disposés. Des mains inexpertes en calligraphie les ont griffonnés à la craie, et on y déchiffre, non sans peine quelquefois, qu'ici on demande cent journaliers, là cinquante terrassiers, plus loin des maçons, des jardiniers, des cuisiniers, etc. Les salaires et conditions sont brièvement indiqués, et, comme ces demandes de bras sont toujours pour l'intérieur, on annonce que le voyage est payé, que le départ aura lieu le jour même. Il n'y a donc pas de temps à perdre pour se faire embaucher. Et le soir on voit un troupeau humain s'amasser devant chaque porte, attendant d'être conduit à la gare, où un train le transportera à quelques centaines de kilomètres, en pleine campagne, bien que l'avis gribouillé à la craie annonçât que c'était tout près de la ville.

Et ce ne sont pas seulement les cabaretiers et les restaurateurs qui ont fait de leurs établissements des bureaux de placement, mais encore tous les commerçants établis sur le Paseo de Julio : le changeur, le marchand de confectons, l'armurier, le cordonnier, le débitant de tabac, etc... De sorte que celui qui vient d'être embauché n'hésite plus,

même, après avoir acquitté la commission réglementaire, à s'offrir la bouteille de vin ou le déjeuner, le vêtement qu'il guignait, la ceinture de cuir dont il rêvait, le revolver ou le couteau qui semblent indispensables, la paire de bottes qu'on assure être absolument nécessaire, etc., suivant l'intermédiaire grâce auquel il vient de trouver du travail. On ne saurait, en effet, décemment refuser d'acheter quelque chose à quelqu'un qui vient de vous faire faire une affaire.

Mais, toutes choses réglées, en attendant l'heure du départ du train, il faut tuer le temps, sans cependant trop s'éloigner pour ne pas s'égarer et ainsi manquer au rendez-vous. Le Paseo de Julio a tout prévu, car, à côté du commerce, de l'embauchage, il a placé les distractions. Des orgues de barbarie, aux sonorités éclatantes, attirent l'attention du passant. Ce sont les musées panoramiques qui recrutent ainsi leur clientèle. Sur le pas de la porte, ornée d'une quantité de gravures en couleurs empruntées à des illustrés italiens, un individu fait le boniment, explique les choses merveilleuses que l'on verra à l'intérieur : le tremblement de terre de Valparaíso, l'attentat contre le roi d'Espagne, le dernier crime sensationnel, enfin tout ce que l'actualité peut offrir en même temps que quelques tableaux de genre visibles pour les hommes seulement.

Après avoir fait le tour de ces musées panoramiques, l'immigrant désœuvré peut encore se distraire dans les nombreuses maisons de ventes aux enchères, où des occasions sans pareilles sont offertes. Là il continuera à s'initier à la vie argentine, en apprenant qu'ici tout peut se vendre ou s'acheter aux enchères.

D'autres distractions se présentent encore, et bien plus périlleuses, mais il vaut mieux ne pas insister pour terminer moralement cette rapide revue du Paseo de Julio, de même qu'il serait trop peu rassurant de narrer les scènes sanglantes qui se déroulent presque toutes les nuits dans ces parages, et qui sont les exploits de MM. les apaches de Buenos Aires.

LES EMBARRAS DE BUENOS AIRES

« Le diable emporte les rues de Buenos Aires, s'exclamait, l'autre jour, un de mes amis, au moment où, à un carrefour, il venait de donner du nez contre ma personne.

— Est-ce ma rencontre qui provoque cette exclamation ? lui demandai-je. Ce serait peu aimable de votre part !

— Mais non, mais non. bougonna-t-il, vous n'êtes pour rien là-dedans, et c'est seulement contre ces satanées rues que je peste, et vous me voyez si furieux que je suis, au contraire, bien aise de vous rencontrer pour vous dire un peu ce que j'ai sur le cœur.

— Que vous ont donc fait ces rues de Buenos Aires, si bien alignées, si aisément numérotées que l'on se rend compte immédiatement des distances à parcourir, qu'il est impossible de s'égarer dans la ville ?

— Ce qu'elles m'ont fait !... C'est qu'elles sont impraticables, qu'on ne peut y marcher, qu'on ne sait pas y marcher, que l'on accumule les obstacles devant les piétons, que les coins des rues...

— Allons ! n'exagérez pas ! Il est certain que dans quelques rues du centre la circulation est mal aisée, mais dans les autres quartiers...

— Et que m'importent les autres quartiers ! Quand on veut y aller, on prend un tramway ou une voiture ; mais c'est des rues du centre que je veux parler, parce que c'est là précisément où l'on est pressé et affairé, où il est cependant impossible de circuler et où il ne faut pas songer à prendre une voiture ni un tramway, à moins que l'on ne veuille dépenser inutilement son temps et son argent. Et c'est ce qui me rend furieux. Aujourd'hui, grâce à ces embarras continuels, j'ai manqué deux rendez-vous de la plus haute importance. Et vous croyez que c'est agréable !

Avez-vous remarqué comment les gens marchent ici?... A petits pas, tout doucement, et, comme ils vont toujours par paire, si ce n'est par trio, ils obstruent tout le trottoir, sans se soucier du mauvais sang qu'ils font faire aux gens pressés. Descendre sur la chaussée, — et je me moque de ceux qui me traiteront de *gringo* si je marche au milieu de la rue, — est impossible ; elle est occupée par un enchevêtrement compliqué de voitures, camions,

charrettes à bras, tramways, à travers lequel il est impossible de se faufiler. Votre marche, forcément ralentie, se trouve subitement interrompue par un lourd colis qui vient d'être descendu d'une carriole. Il est là, barrant le trottoir dans toute sa largeur, et vous vous voyez contraint d'attendre pendant que quatre ou cinq manœuvres, discutant sur la façon de l'enlever, se crachant dans les mains, font quelques efforts infructueux. Vous perdez toujours quelques minutes avant que le colis ait pénétré dans le magasin auquel il était destiné.

Vous avez à peine fait quelques pas qu'un monsieur vient se cogner contre vous, parce que, conformément à la politesse argentine, il a voulu céder le côté du mur à une dame venant en sens inverse. Je vous demande un peu pourquoi il est plus poli, sur des trottoirs aussi étroits, d'abandonner le côté du mur à une dame. C'est vouloir que la malheureuse essuie avec sa robe quelque plâtras, ou bien encore le dernier arrosage fait par un chien irrespectueux des règlements de police.

Plus loin, un propriétaire fait réparer sa maison, et, pour ce, il a construit une balustrade qui occupe tout le trottoir, ne laissant qu'une étroite bande où peut passer une seule personne en faisant encore des prodiges d'équilibre. Il vous faut attendre votre tour, ce qui est parfois long.

Là, ce sont trois personnes qui se sont arrêtées

pour causer de leurs affaires ou d'autres choses. Au lieu de se ranger le long du mur pour ne pas intercepter la circulation, elles occupent tout le trottoir. Il faut que vous jouiez des coudes et écrasiez quelques pieds pour vous frayer un passage à travers ces causeurs qui ne songeraient aucunement à se déranger.

Devant un magasin, c'est un groupe de dames qui se sont arrêtées, examinant minutieusement et longuement les objets exposés. Elles occupent les trois quarts du trottoir et, pour passer, vous devez forcément les bousculer un peu, au risque — car elles peuvent se méprendre sur vos intentions — de vous faire traiter de mal appris et de goujat.

Mais ce qu'il y a de pis, après tous ces incidents rencontrés sur le parcours d'une seule *cuadra*, c'est l'arrivée à un carrefour. Là, vous en avez au moins pour cinq minutes à prendre des dispositions pour traverser la rue. Le trottoir est d'abord encombré par tous les gens attendant le tramway, par ceux qui y montent, ceux qui en descendent. De grosses dames, occupant une place phénoménale, vont et virent dans tous les sens, comme des toupies hollandaises, ne sachant jamais quelle direction elles vont prendre, dans quel tramway elles vont monter, se lançant pour traverser la rue et revenant immédiatement sur leurs pas en vous bousculant. Et le flot des gens débouchant de tous

côtés vous enveloppe dans un tourbillon dont vous avez toutes les peines du monde à vous dépêtrer.

Vous ne pouvez vous faufiler entre les tramways, car ils arrivent en file si pressée qu'ils ne laissent aucun espace pour le piéton.

Quant à passer devant le premier tramway, il n'y faut pas songer. MM. les *changadores* sont là, assis sur le bord du trottoir, formant une barrière infranchissable. D'autres debout, drapés dans leur infecte toile à matelas comme un *torero* dans sa cape, se font des taquineries de bon goût, se bousculant, échangeant quelques coups en manière de plaisanterie. Malheur à vous si vous vous approchez trop près d'eux, car vous pouvez fort bien recevoir un horion par ricochet ! Dans cet embarras, le petit marchand de journaux trouve encore le moyen de jouer avec son collègue et vient en courant se jeter dans vos jambes et pour un peu vous ferait tomber.

Enfin, quand vous avez pu vous arracher à ce flot mouvant et qu'une éclaircie s'est produite dans la longue théorie de tramways, vous vous lancez sur la chaussée. Votre bel élan est aussitôt arrêté. Un fouillis inextricable de voitures est là. La retraite vous est barrée par un nouveau tramway qui est venu prendre la place du précédent. Vous voilà pris entre deux feux. Il vous faut

faire des prodiges d'aplatissement pour éviter les deux véhicules entre lesquels vous vous trouvez. Cela ne vous empêche pas d'avoir votre pantalon accroché par la pédale d'un bicycliste, — comment ne s'est-il pas fait écraser vingt fois ! — cramponné à l'arrière d'une voiture, et qui, non content de vous avoir sali ou éraflé la jambe, vous en... guirlande encore avec un beau mépris.

Après mille ruses d'apache, vous êtes parvenu à franchir la chaussée. Vous n'êtes cependant pas au bout de vos peines, car il vous faut livrer un véritable assaut avant de pouvoir mettre le pied sur le trottoir. Vous avez déjà contre vous l'infranchissable barrière des *changadores*, aussi rude à l'abord qu'au coin opposé ; puis toute la foule des gens qui veulent traverser en sens inverse et dont les remous vous repoussent, et si, dans la lutte que vous avez à soutenir, vous n'avez pas le pied écrasé par la roue d'une voiture, tout au moins votre pantalon emportera comme souvenir une belle tache de cambouis.

Au milieu de cette bousculade des piétons, de cet amoncellement de véhicules divers, un agent, la main levée pour le commandement, semble quelque chef d'orchestre bizarre conduisant une sarabande désordonnée.

Voilà le travail qui vous en coûte pour parcourir une malheureuse *cuadra* au centre de la ville ;

voilà pourquoi j'ai manqué aujourd'hui mes rendez-vous, pourquoi je suis furieux, pourquoi j'envoie au diable ces satanées rues de Buenos Aires !

— Ce n'est pas tout de pester, dis-je à mon ami qui, durant cette longue tirade de récriminations, ne m'avait pas laissé placer un mot. Il ne suffit pas de se lamenter, il faut chercher le remède.

— Le remède ! il est bien simple. D'abord il ne faudrait autoriser l'accès des rues aux lourds camions et le déchargement des pesants colis qu'à certaines heures de la journée, celles naturellement où le trafic est moins grand et n'aurait pas à en souffrir. Quelques heures dans la matinée, quelques heures dans l'après-midi suffiraient, et on supprimerait ainsi tout l'encombrement que procurent ces véhicules. La circulation des voitures se trouverait ainsi normalisée, et les piétons n'auraient pas à souffrir de l'embarras que provoquent sur les trottoirs ces opérations faites à toutes heures du jour. On devrait ensuite faire comprendre aux cochers ou conducteurs de tramways qu'ils doivent toujours conserver un certain espace libre entre les véhicules, de façon à ne pas intercepter les allées et venues des passants. Il faudrait encore apprendre aux piétons à marcher comme cela se fait à Londres et dans certaines villes des États-Unis, c'est-à-dire en conservant toujours sa gauche, sans se préoccuper de céder ou non le

côté du mur ; il faudrait aussi leur faire comprendre que, lorsqu'ils s'arrêtent, ils doivent s'effacer le plus possible pour ne pas barrer le passage.

« Enfin il faudrait dire à MM. les *changadores* que les coins des rues appartiennent à tout le monde et que ce n'est aucunement un club créé à leur intention.

« Voilà ce qu'il y aurait à faire, et cela ne me paraît pas d'une application si difficile. »

Et là-dessus mon ami me quitta et s'en fut en maugréant encore contre les embarras de Buenos Aires.

TRAMWAYS ET FILS ÉLECTRIQUES

Je compte parmi mes amis un Parisien qui ne trouve rien de bien à Buenos Aires et qui peste continuellement contre les choses du pays.

En dépit de mes objurgations, en dépit des arguments que font valoir auprès de lui les Argentins qu'il a eu l'honneur de connaître depuis son arrivée, il ne veut pas convenir que Buenos Aires peut être considéré comme la première ville du monde, même après Paris.

L'autre jour, je le trouvai au café où nous avons coutume de nous rencontrer. Il était en grande discussion avec un Argentin très aimable, qui, connaissant son caractère, aime assez à le provoquer.

Naturellement, mon Parisien avait déjà enfourché son dada et daubait de belle façon sur Buenos Aires, se lançant toujours en des comparaisons qui concluaient inévitablement au désavantage de la capitale argentine et à la grande gloire de Paris.

Notre ami commun, l'Argentin, discutait très serré avec lui, cherchait à le convaincre, ou tout au moins à lui faire convenir de son parti-pris trop évident. En parlant un peu de toutes choses, la conversation était venue à tomber sur les tramways.

« Vous ne pourrez cependant pas me refuser, dit l'Argentin, de reconnaître que notre service de tramways est de beaucoup supérieur à celui de Paris.

— Vos tramways, répliqua vivement le Parisien. ne m'en parlez pas; ils me dégoûtent,... ils me dégoûtent profondément.

— Pourtant, vous avez pu constater que nos tramways sont propres, rapides et circulent toute la nuit; tandis que vos lourdes pataches de Paris sont sales, vont lentement et s'arrêtent vers une heure du matin.

— Et que m'importe à moi leur rapidité, leur propreté, leur service diurne ou nocturne; ils me dégoûtent, je vous dis. Vous ne voyez donc pas qu'ils sont anti-esthétiques avec leur trolleys, leurs câbles et le reste! Vous devriez bien le comprendre, cependant, vous qui en avez toujours plein la bouche de l'esthétique de votre capitale.

— Mais il me semble qu'à Paris, vous aussi...

— Oui, oui, je sais ce que vous allez me dire. Il y a à Paris des tramways à trolley, mais on a assez

crié contre, et du moins ils ne déshonorent que quelques rues de la ville. Tandis que chez vous, c'en est plein, il n'y a que ça. On ne peut faire un pas sans rencontrer un tramway à trolley. Or, je vous le demande un peu : est-il rien de plus bête au monde qu'un tramway à trolley ? On dirait un gros bourgeois ventru, informe, qui, sa ligne sur l'épaule, s'en va à la pêche. Il a son épuisette tendue devant lui, son panier accroché au dos. Il est ridicule. Il ballade sa canne à pêche d'un bout à l'autre de la ville, laissant son fil, ce fil déshonorant, qui vous coupe tout, qui vous coupe les façades des maisons, comme il vous coupe en tranches votre beau ciel bleu.

— Oh ! il se voit si peu, ce fil !

— Il se voit trop ! Nous le trouvons partout coupant les rues à angles droits, décrivant des courbes à tous les coins. Il semble qu'il a pour mission de nous apprendre malgré nous la géométrie. Je ne puis plus faire un pas sans que me reviennent à la mémoire les théorèmes dont on a farci ma tête. Je me dis : « Deux lignes sont perpendiculaires l'une à l'autre lorsqu'elles forment deux angles droits », ou bien : « La somme des angles d'un quadrilatère est égale à quatre angles droits » ; puis : « La ligne AB est oblique sur CD, parce que les deux angles adjacents CEB et BED que cette droite AB fait en rencontrant CD, sont inégaux » ; dans les courbes

je me surprends à murmurer : « La tangente TT est perpendiculaire au rayon du point de contact. » Eh bien, non ! zut ! vous avouerez qu'il y a de quoi devenir fou !

— Allons, vous êtes un amusant blagueur.

— Mais non, je ne blague pas, je ne suis pas le seul à protester. Vos statues elles-mêmes s'en mêlent. Voyez le général San Martin, sur la place de Mai ; il semble vouloir s'élancer, le sabre levé, pour trancher tous les fils dont on l'a entouré. Vous avez d'autres grands hommes en marbre ou en bronze, qui lèvent les bras au ciel en signe de protestation ; quelques-uns, méprisants, tournent le dos aux tramways ; d'autres, plus près de la voie, plus familiers, ont l'air de se pencher pour étendre leur linge sur ce fil. Ah ! je suis bien persuadé que, si Christophe Colomb s'était jamais douté de cela, il se serait suicidé plutôt que de découvrir l'Amérique.

— Fantaisies que tout cela, ce ne sont pas des arguments.

— Il n'y a aucune fantaisie là-dedans. car le trolley n'est pas seulement un défi au goût artistique, c'est encore un danger permanent pour les passants. Et chez vous, ce danger s'aggrave encore de tous vos fils télégraphiques et téléphoniques, qui, se croisant en tous sens dans l'air, tissent une véritable toile d'araignée au-dessus de

nos têtes. Je ne puis lever les yeux au ciel sans me demander avec terreur si je ne vais pas voir apparaître sur ce treillis quelque animal au corps hideux, qui, allongeant une ignoble patte velue, va me saisir et jouer avec moi comme une araignée avec une mouche. Et si c'est là l'image, le danger est réel. Cette patte, c'est un fil téléphonique qui se rompt, qui rebondit sur un malheureux et vous l'électrocute sans autre forme de procès. Cette toile d'araignée faite de fils de fer ou de cuivre, c'est une épée de Damoclès perpétuellement suspendue au-dessus de nos têtes. Au moins à Paris, tous nos câbles sont souterrains.

— Passe pour le danger qu'offrent les fils électriques, mais enfin, vos tramways, vos omnibus, marchent comme des tortues, ils sont...

— Parfaitement, je le veux bien, nos omnibus sont d'ignobles pataches, nos tramways marchent à la vitesse d'un piéton peu pressé, je vous accorde tout cela et même plus, si vous voulez. mais au moins, à Paris, nous n'avons pas de toiles d'araignée au-dessus de nos têtes et puis... nous avons le métro ! »

Et sur cet argument décisif, mon Parisien vida d'un trait le double bock qui lui était servi.

ODEURS ET PARFUMS

« On en ramasse plus avec son nez qu'avec une pelle, à Buenos Aires, me disait l'autre jour un Parisien qui, jusqu'en Argentine, a conservé les expressions imagées en usage sur les rives fleuries qu'arrose la Seine.

— Qu'est-ce qui choque donc tant votre odorat ? lui demandai-je.

— Mille choses : et si je vous énumérais tout ce qui sent mauvais ici, je n'en finirais pas.

— Citez-moi toujours quelques-unes de ces mauvaises odeurs, ne serait-ce que pour m'instruire et en entretenir, le cas échéant, mes lecteurs.

— Eh bien, puisque cela vous intéresse, je vous parlerai d'abord des chevaux. Vous savez combien je suis peu marcheur ; il m'a fallu cependant renoncer à prendre des voitures, tellement ces animaux m'en ont dégoûté par l'odeur qu'ils sèment à chaque instant.

— Oui, je comprends ce que vous voulez dire, mais les pauvres bêtes sont nourries de telle façon...

— C'est absolument idiot. On les bourre d'une nourriture des plus échauffantes. Du maïs et du maïs, et toujours du maïs. C'est d'abord très malsain, et puis ensuite les conséquences en sont rudement gênantes pour ceux qui doivent prendre des voitures. Tous les chevaux de Buenos Aires ont contracté ce défaut dont, suivant la légende et la chanson, le roi Dagobert s'était fait une spécialité et qu'il faisait généreusement retomber sur le dos — ou plutôt un peu plus bas — du bon Saint Éloi.

— En voilà une périphrase!

— Il le faut bien; si j'avais dit le mot crûment vous n'auriez jamais osé l'imprimer... Toujours est-il qu'en raison de ce défaut commun à toute la race chevaline argentine, lorsqu'on prend une voiture, on se trouve précisément,... comment dirais-je?... sous le vent, et que l'on ramasse tout avec son nez. Ce n'est pas une petite prise que l'on prend... Et je ne vous parle pas du crottin, que déposent délicatement ces animaux. Il est assez vivement ramassé, il faut le reconnaître, mais il n'en a pas moins le temps d'épandre son fumet odoriférant et d'incommoder nos nerfs olfactifs. Vous devriez bien conseiller aux loueurs de voiture de modifier un peu la nourriture qu'ils donnent à

leurs chevaux, de diminuer les rations de maïs et d'augmenter celles de paille et de foin. Les pauvres bêtes ne s'en porteraient pas plus mal, au contraire, et les voyageurs s'en trouveraient mille fois mieux.

— Mais si vous ne vous servez plus de voitures, pourquoi ne roulez-vous pas en automobile ?

— C'est encore pire. J'ignore quelle ignoble essence peuvent bien brûler les chauffeurs argentins, mais je sais que, sur leur passage, les autos laissent une traînée puante et suffocante. On en tomberait à la renverse parfois.

— Vous voilà donc réduit à aller à pied, ce qui ne vous empêche pas de fleurir toutes les mauvaises odeurs qui traînent dans la rue.

— C'est vrai, assurément, mais au moins j'ai la conscience de ne pas encourager tous ceux qui, se moquant de notre odorat, nous empoisonnent à chaque carrefour. Et puis il me reste les tramways, bien que, souvent, on y rencontre des voisins qui repoussent singulièrement, vous n'êtes pas sans le savoir. Malheureusement aussi, il n'y a pas que les véhicules qui enveniment mon existence ; il y a encore toutes ces odeurs plus ou moins latentes, qui planent dans l'air et qui brusquement viennent s'abattre sur la ville. Le vent souffle-t-il de la Boca ? voilà toutes les tanneries qui nous envoient leurs émanations. Tous les parfums des cuirs divers y

passent, excepté, naturellement, le seul qui pourrait nous être agréable, celui du cuir de Russie. Quand les mégissiers ont fini d'impressionner désagréablement nos muqueuses, c'est le quartier de Las Ranas qui nous envoie son odeur acre, qui prend à la gorge, fait tousser, soulève le cœur. Ce sont les ordures ménagères que l'on fait brûler. et, bien que des fours *ad hoc* aient la prétention d'être inodores, leur fumée empuantie vient néanmoins se rabattre sur la ville. Remarquez, en outre, que c'est la deuxième fois que ces maudits immondices nous empestent. Le matin, on les trimballe lentement dans la ville, dans des charrettes ouvertes où on les amoncelle. Les matineux, — et il n'est pas besoin de l'être trop. — qui passent à côté de ces lourds véhicules prennent quelque chose pour leur rhume, je vous assure.

— Il faut bien, cependant, ramasser ces ordures, les transporter, et il vaut mieux les brûler que de les laisser pourrir sur place. Ce serait une infection bien pire et plus dangereuse.

— Je ne dis pas, mais on pourrait au moins les charrier dans des voitures fermées, comme on le fait pour les boues recueillies dans les égouts. On pourrait aussi les brûler un peu plus loin de la ville et faire en sorte d'avoir des fours vraiment inodores pour cette incinération.

— Je ne vous donne pas tort. Et sont-ce là toutes

les mauvaises odeurs qui affectent votre odorat si sensible?

— Hélas ! non ! Il y a encore tous les quartiers qui, pour une raison ou une autre, sentent mauvais. Les triperies de Puente Alsina infectent toute une zone ; les terrains qui environnent l'hôtel des immigrants laissent se dégager, à marée haute, une odeur écœurante de vase corrompue, — une chouette idée du pays que l'on donne là aux immigrants ! — certaines rues de Barracas ne sont que fondrières et marécages où croupit une eau stagnante qui répand ses exhalaisons fétides et miasmatiques ; puis... mais je n'en finirais pas si je voulais vous citer tous les coins de Buenos Aires où nos fosses nasales recueillent des émanations pestilentiellles. Demandez un peu à vos lecteurs de vous renseigner là-dessus, et vous verrez l'avalanche de lettres que vous recevrez. Car il y a encore toutes les industries, petites ou grandes, installées aux quatre coins de la ville et qui infectent leurs voisins. Pourquoi ne fait-on pas ici comme en France, où, lorsque quelqu'un veut installer une industrie qui peut être gênante, une enquête *de commodo et incommodo* est ouverte, et tous les habitants sont appelés à donner leur avis, à présenter leurs objections ? La municipalité a bien réglementé les sons, les sifflets des usines, les sonneries des cloches, les beuglements des sirènes, etc., pourquoi ne régle-

menterait-elle pas aussi les mauvaises odeurs?

— Ma foi, je ne sais s'il existe une disposition quelconque relative aux mauvaises odeurs, mais, dans tous les cas, il est certain qu'il reste encore beaucoup à faire en ce sens.

— J'te crois!

— Cependant permettez-moi de m'étonner que vous, qui pestez si fort contre toutes ces effluves locales, vous ne vous soyez pas encore plaint de l'abus outré des parfums en usage dans l'élément féminin argentin.

— Je m'en garderais bien, car, lorsque dans la rue je me sens trop incommodé par toutes les puanteurs que je viens de vous énumérer et par celles que j'ai pu oublier, je recherche immédiatement quelque jolie femme laissant derrière elle une traînée de peau d'Espagne, d'héliotrope blanc ou tout autre parfum, et je me mets à la suivre. C'est de l'homéopathie. Je combats une mauvaise odeur par une bonne et, ... je le dis entre nous, ... quand la chance me sourit, la compensation va quelquefois plus loin. Vous avouerez que, ne serait-ce que pour ce petit avantage, j'aurais mauvaise grâce à déblatérer sur les femmes qui abusent des parfums.

— Je vois en somme que, malgré ce que vous en dites, vous n'avez pas trop à vous plaindre des exhalaisons méphitiques de Buenos Aires.

— Oui et non, c'est-à-dire qu'il ne faudrait pas

ODEURS ET PARFUMS.

trop exagérer, car la compensation que je puis trouver ne m'empêchera jamais de dire que Buenos Aires sent mauvais et qu'on en ramasse plus avec son nez qu'avec une pelle. »

PALERMO

Avant que ne viennent les grandes chaleurs, faisant fuir le Buenos Aires élégant soit à Mar del Plata, soit dans les *estancias*, où l'on va, soi-disant, jouir d'un repos bien gagné après une saison d'hiver chargée en soirées théâtrales et en fêtes diverses, avant que tout le monde n'ait émigré, ou du moins fait semblant, par les premières journées de printemps, le bois de Palermo, radieusement paré de sa verdure nouvelle, jouit de son grand moment de vogue et présente tous les jours une animation extraordinaire.

Chaque soir, vers cinq heures, c'est un défilé interminable de voitures où abondent les équipages élégants à côté de la démocratique victoria numérotée. Le mouvement apparaît d'autant plus intense qu'il se concentre sur deux allées, l'avenue Sarmiento, jolie par sa perspective, mais assez dépourvue d'ombre avec ses grands et maigres

palmiers un peu défeuillés, et l'avenue qui passe devant le Pavillon des lacs.

C'est là où s'enroule en un long ruban enchevêtré la file des voitures. Malheur à celui qui, ignorant les usages de Palermo, est pressé, n'est venu au bois que pour y faire un tour. S'il laisse son véhicule se prendre dans cet engrenage, il lui faudra, en effet, avaler le tour réglementaire en entier, c'est-à-dire parcourir chacune des avenues trois ou quatre fois, et cela non au trot, mais en suivant au pas, et bien souvent avec des arrêts interminables, les méandres capricieux de cette longue enfilade de voitures qui se replient sur quatre rangées et semblent dessiner un labyrinthe compliqué.

Puis, dans ce réseau inextricable, le malheureux se verra contraint, malgré lui, de voir passer cinq ou six fois devant ses yeux tous ceux qui assistent, soit par devoir mondain, soit par goût, soit par curiosité, à ce défilé un peu bariolé. S'il sait prendre son mal en patience, il s'amusera à constater comment est composée cette foule de promeneurs où se trouvent réunis les éléments les plus divers.

On remarque d'abord les voitures de maître correctement attelées en général, au cocher un peu trop moustachu, coiffé de l'impeccable chapeau haut de forme, mais qui, la plupart du temps, n'a

pas à ses côtés, sur le siège, son compagnon indispensable pour un attelage correct, le valet de pied. Victorias, calèches ou coupés sont occupés par les familles aristocratiques ou riches du pays : dames mûres ou entre deux âges, jeunes filles aux toilettes toujours un peu voyantes, exagérées comme mode, — la simplicité n'étant pas de bon goût sur les rives de La Plata ; — quelques enfants aussi, mais pas toujours. — les bébés sont si insupportables ! Quant aux messieurs, ne les cherchez pas à côté de leurs femmes. Si leurs occupations leur permettent d'aller au bois, ils y iront seuls ou avec quelques amis, soit dans une de leurs voitures, si leur situation leur permet de nombreux équipages, soit dans un simple fiacre. Tout ce monde-là, qui se connaît, échange des saluts courtois, le sourire sur les lèvres, ce qui n'empêche pas les critiques et les commérages malicieux d'aller leur train.

Les automobiles, qui chaque jour deviennent plus nombreuses, vont aussi faire leur tour au bois, assourdissant tout le monde de leur teuf-teuf incessant, laissant échapper au passage un nuage épais de fumée bleuâtre qui parfume l'air d'une désagréable odeur d'essence de mauvaise qualité, imparfaitement carburée. Landaulets, limousines, tonneaux sont également occupés par des familles aristocratiques, et l'auto a l'avantage

de mieux unir les ménages, l'époux accompagnant sa femme pour le plaisir de s'exercer au métier de chauffeur. Mais l'auto est également le véhicule de prédilection de la haute noce argentine, et les toilettes tapageuses du Buenos Aires féminin qui s'amuse sont encore plus voyantes et tapageuses que celles déjà remarquées dans les voitures de maître. Les mères et les filles jettent un coup d'œil discret et curieux sur ces professionnelles beautés argentines, qui sont presque toutes des étrangères. Impassiblement les regardent les pères et les fils. Il semble qu'ils ne les connaissent pas, et cependant ils ont soupé la veille ou ils souperont le soir ensemble.

A côté de ces deux éléments qui représentent l'élégance au bois, il y a toute la foule des petits qui prétendent à autant de droits à respirer l'air de Palermo. C'est le petit bourgeois qui promène sa femme et s'est payé le luxe d'une voiture de place. Tous deux s'y étalent, persuadés que tous les yeux sont braqués sur eux, et ils s'efforcent de conserver une attitude de bon ton.

Mais les regards qui tombent sur eux sont ou indifférents ou méprisants; aussi sont-ils fiers et joyeux lorsque le hasard leur permet d'échanger un salut avec une personne de connaissance. Ils sont heureux d'avoir été remarqués, et ils se complaisent dans la douce illusion que la personne

qui vient de les saluer ira répéter partout qu'elle les a vus au bois. Il n'en faut pas plus pour faire leur bonheur.

Dans un autre sapin, c'est le papa qui promène toute la petite famille. On s'est un peu empilé pour la circonstance, trois dans le fond, trois sur le strapontin, un sur le siège, mais on a la satisfaction d'être en voiture, et le papa songe qu'en étant aussi nombreux, cela ne revient pas beaucoup plus cher que le tramway.

L'empilage n'est pas moins grand dans une autre victoria de place, où une famille de provinciaux se presse comme des harengs en caque. On les regarde avec pitié, mais eux n'y prennent garde, et ils ouvrent de grands yeux, ne voulant rien perdre de ce spectacle qu'on leur a dit être un des plus fameux de Buenos Aires. Ils ne se gênent pas pour échanger, le verbe haut, leurs impressions, et du doigt ils se montrent telle ou telle personne qui a attiré leur attention. Ils sont enchantés, ravis ; ce sont certainement eux qui s'amuse le plus, quoiqu'ils soient un peu désillusionnés. On leur avait dit tant de merveilles de la promenade de Palermo qu'ils s'étaient imaginé quelque chose de plus grandiose et, devant la réalité, ils sont sur le point de s'écrier : « Quoi ! ce n'est que cela ! »

A côté de ceux qui usent les véhicules les plus divers, il y a les piétons qui se tiennent sur les bas-

côtés des allées. Ils sont venus économiquement, en tramway, pour faire cette promenade hygiénique et, non sans envie, ils contemplent ce mouvement de voitures. En attendant d'avoir leur équipage, ils se satisfont en regardant ceux des autres, et lentement ils tournent autour du massif de verdure qui sépare l'avenue Sarmiento du Pavillon des lacs, se maintenant de préférence sur cette avenue, malgré l'ombre étique et quelque peu illusoire que projettent les palmiers.

A l'angle des avenues Sarmiento et Alvear se réunit le clan des jeunes gommeux sans le sou. C'est le « Club des pannés », où s'échangent les réflexions les plus désobligeantes, mélangées de quelques grosses trivialités dont s'esclaffe le petit groupe.

Impassibles, les agents à cheval surveillent tout ce mouvement, bornant leur attention à ce qu'aucune voiture n'abandonne la file, à ce que toutes accomplissent le parcours réglementaire et n'échappent aux cinq ou six tours obligatoires.

Lorsqu'enfin celui qui s'est laissé prendre dans ce labyrinthe inextricable parvient à se dégager, il pousse un soupir de satisfaction. Si son cocher a une bonne inspiration, il lui fera faire le tour du lac, où quelques rares voitures ont amené des nichées d'enfants qui s'ébattent sur les pelouses. Là, le spectacle est plus varié et plus séduisant et

repose de l'interminable défilé des voitures. De là, il peut pousser vers la pépinière, traversant des parties un peu plus sauvages du bois, des bouquets d'arbres, de fraîches frondaisons, jolis parce qu'ils représentent le vrai bois, sans apprêt, non visité par le râteau quotidien du jardinier. C'est plus coquet que la froide correction des jardins anglais. Alors, celui qui, au premier abord, tracassé par les réglementations policières, avait maudit Palermo, qui s'était juré que jamais on ne l'y reprendrait plus, finit par découvrir que le bois a des charmes, ignorés de la majorité du gros public ; qu'il a des coins enchanteurs, ravissants, où il fait bon de s'égarer solitaire pour y rêver ; qu'il renferme des sentiers délicieux où les amoureux ne risquent point d'être dérangés dans leur échange de doux propos.

Il se promet d'y revenir et convient que, si les uns viennent au bois pour s'y faire voir, les autres pour les voir, ce public, en somme, n'accapare qu'un très petit espace et qu'il reste encore de jolies allées, des sous-bois charmants pour ceux qui veulent seulement se promener et respirer l'air pur. — mais il est vrai que ceux-là sont très rares !

DEUX JARDINS

Il est, à Buenos Aires, deux jardins voisins qui ont le même but : instruire les promeneurs en les distrayant, mais qui ne jouissent pas de la même vogue.

L'un est payant, et la foule s'y précipite ; l'autre est gratuit, et les visiteurs y sont clairsemés.

Vous aurez deviné immédiatement, — car je ne doute aucunement de la perspicacité des lecteurs, — que je veux désigner d'une part le Jardin Zoologique, familièrement appelé le *Zoo*, et d'autre part le Jardin Botanique, qui lui fait vis-à-vis sur cette place où Garibaldi caracole en face des portiques de Palerme.

Le *Zoo* a vu ces derniers temps jusqu'à 18000 personnes se présenter en une journée à ses guichets, quand trop rares étaient ceux qui franchissaient la grille du Botanique.

Ce n'est pourtant pas que l'on soit mal reçu dans

ce dernier jardin. Bien au contraire, on y a toutes les prévenances voulues pour les visiteurs, et il semble même que votre visite soit jugée comme une faveur. Dès l'entrée, un portier vous salue respectueusement au passage et aimablement vous invite à parcourir les allées ombrées de ce vaste parc. Il y a plus encore : à la sortie, ce même employé, toujours plein de déférence, considère comme une grâce si vous voulez bien signer un registre qui constatera votre passage, tout comme si vous étiez une personnalité marquante. C'est tout au moins flatteur, pour l'amour-propre de qui que ce soit, de se voir l'objet de tant d'égards.

Cependant, malgré cette politesse exquise, la foule fréquente peu le Jardin Botanique et préfère ignorer ces marques de considération pour entrer au *Zoo*, tout en payant ses *dix centavos*.

Pourquoi cette préférence pour une promenade payante, alors que l'autre est gratuite ?

Ce n'est pas que je veuille médire du Jardin Zoologique. Il est parfait ; il est même supérieur aux établissements similaires de beaucoup de villes européennes ou américaines. Je ne saurais trop en faire son éloge. C'est le paradis des enfants qui peuvent constater *de visu* l'existence d'animaux étrangers à la région et qu'ils ne connaîtraient jamais autrement que par les livres ; qui trouvent dans ses allées les mille jeux de leur âge, chevaux

de bois, chemin de fer lilliputien, promenades en légers dog-cart trainés par des autruches ou des lamas.

Les bonnes d'enfants et les nourrices s'y divertissent, bien qu'elles n'aient pas ici, pour leur tenir compagnie, le pioupiou, le *pays* compagnon indispensable de leurs promenades.

Les mamans y sont tranquilles en assistant aux ébats de leurs enfants et en se distrayant par le spectacle toujours curieux de cette collection de bêtes originaires des pays les plus éloignés.

Les amoureux, eux-mêmes, trouvent un charme au Zoo ; les coins où l'on peut se donner rendez-vous sont nombreux, et ils peuvent, sans risquer beaucoup d'être remarqués, échanger quelques serremments de mains, quelques douces paroles. Pour faire cas d'eux, le public est trop occupé au spectacle. Depuis qu'un jeune éléphant nous est né, il se perd en extase devant les lourds pachydermes, et répéterait — s'il les savait — les vers d'Ernest d'Hervilly :

Sous son épaisse peau couleur de route sèche,
Qui lui fait un habit trop large, l'éléphant
Cligne son petit œil vif comme une flammèche
Et tend sa trompe humide au gâteau de l'enfant.
Il balance son pied difforme, dont les ongles
Ont l'air d'amandes dans un pain d'épice...

Mais le pain d'épice est inconnu ici, et c'est avec

quelques gâteaux que les promeneurs cherchent à apprivoiser le Gnu rébarbatif, les singes grimaçants et qui ont toujours leur galerie de spectateurs, ou encore :

La Girafe sans fin, bicornue et sauvage,

Qui, ainsi que le dit le poète,

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au grillage.

Sans doute le *Zoo* est très intéressant, il nous fait doublement faire le tour du monde, d'abord par ses bêtes provenant des cinq parties du monde et qui nous apprennent l'histoire animale, puis par ses pavillons divers, qui nous initient à l'architecture universelle, par le château féodal et gothique des ours, le temple hindou des éléphants, les pavillons égyptiens, chinois, japonais, etc., où sont logés tous les hôtes de marque de ce jardin.

Oui, le *Zoo* est très intéressant, mais croyez-vous que le Botanique ne le soit pas autant, qu'il ne mérite pas au moins une vogue égale à celle de son concurrent d'en face et que le peu d'empressement que le public montre à son égard ne soit pas une injustice flagrante ?

Pour ma part, c'est bien mon avis. Le Botanique est en réalité le seul et vrai jardin que nous ayons à Buenos Aires. Il est nature. C'est-à-dire qu'il n'a

rien de l'apprêté et du convenu du Zoo. Ses allées, toutes de ravissantes charmillles où l'ombre est délicieusement répandue, ont un attrait ineffable. Si le public ne s'y presse pas, ne s'y bouscule pas comme devant les cages des singes, elles n'en ont que plus de charme pour le rêveur, pour le liseur qui, un livre sous les yeux, aime un moment à se reposer de la prose de l'auteur favori en contemplant quelque coin de verdure, quelque paysage extraordinaire qui le transporte à des milliers de lieues.

Car au Botanique également, et peut-être plus instructivement, vous pouvez faire en quelques instants non seulement le tour du monde, mais encore celui de l'Argentine.

En effet, dans ce grand parc, la flore de tous les pays y est représentée. Voulez-vous voir les arbres spéciaux à la province de Corrientes? Vous les trouvez immédiatement dans un parterre réservé à cette région.

Préférez-vous les grands palmiers d'Afrique avec leur large plumet répandant une ombre épaisse? Vous les rencontrez aussitôt et pouvez vous croire transporté sur les confins du Sahara, avec toutefois un peu plus de fraîcheur.

Les plantes d'Asie, d'Océanie vous plaisent-elles mieux? Il ne faut faire que quelques pas pour les trouver.

Aimez-vous les plantes aquatiques ? Un coquet bassin les réunit toutes, étalant sur son eau leurs larges feuilles qui parfois affectent la forme de quelque grand plateau prêt à recevoir une succulente tarte.

La fraîcheur, vous la trouvez dans toutes ces jolies allées ; des coins de verdure tendre, fraîche, vous tentent-ils, les serres sont là vous offrant leur joli fouillis où s'amassent les frêles découpures des fougères.

Vous préférez les fleurs : les parterres aux couleurs multicolores abondent.

Vous trouvez peut-être que le jardin est trop peu fréquenté, que les promeneurs y sont rares : vous avez pour compagnie la multitude d'oiseaux effrontés qui viennent s'ébattre à quelques mètres de vous, se jouant dans les arbres et dans les arbustes, faisant entendre leur joyeux gazouillis.

Oh ! le joli jardin ! qu'il est doux ! qu'il est agréable au rêveur ! Quelle charmante promenade il offre, et cependant combien il est ignoré du gros public !

Mais j'ai presque l'air de vous faire une réclame pour la Botanique, alors que je serais moi-même désolé de voir la foule envahir cette ravissante et fraîche promenade qui remplit si bien son double but : instruction et récréation.

Allez au Botanique, serai-je tenté de vous dire.

mais n'y allez pas en trop grand nombre pour ne pas effaroucher et déloger tous ceux qui, fidèles habitués, aiment à rêver sous ses arbres, chérissent ses multiples et délicieux coins de verdure. Allez-y, il est aussi, il est plus intéressant que le *Zoo*, c'est un vrai jardin, c'est un merveilleux parc que le public méconnaît.

Les amoureux y trouveront... et j'en étais là de mes bucoliques lorsqu'un ami qui lisait par-dessus mon épaule ce que j'écrivais, m'interrompit.

« Sais-tu, me dit-il, pourquoi on ne va pas au Botanique ?

— Ma foi non !

— C'est que l'homme s'intéresse forcément plus à la bête, qui est plus près de lui, qu'à la plante qui en est plus éloignée. Nous sommes à tout âge de grands enfants, et nous préférons le jouet qui remue à celui qui reste inerte.

— Cependant, la poésie, la verdure, les fleurs...

— Allons donc ! mon ami, le langage des fleurs est démodé. On préfère le langage des singes.

— Serait-ce vrai ? »

JOURS DE PLUIE

Il pleuvait l'autre jour, et cette malencontreuse pluie s'abattait précisément aux heures où j'ai coutume d'errer à travers la ville, en quête de spectacles des rues, de scènes de mœurs argentines, de tableaux typiques dont je raffole.

Je voulus, malgré tout, ne pas me priver de ma promenade habituelle, courir le pavé, affronter ce temps d'orage, et je me lançai au hasard de mes pas. Mais cette maudite pluie, ce temps lourd, m'avaient assombri, rendu tout mélancolique, et je me surpris bientôt à murmurer les jolis vers de Verlaine :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

En effet, par cette journée pluvieuse, Buenos Aires avait perdu toute son animation, paraissait

absolument morne. Et cette tristesse me gagnait ; il me semblait que, dans la ville, j'étais seul, sous mon parapluie dégoulinant, à errer dans des rues dont on ne voit jamais la fin ni le commencement.

Au diable les rêves sombres ! J'envoyai promener toutes mes idées noires, interrompis ma flânerie ordinaire et vins me réfugier à la terrasse d'un café de l'avenue de Mayo.

Je m'en trouvais bien immédiatement, car le bruit des gouttes d'eau, tombant sur la marquise, qui m'offrait un abri passager, me remit en mémoire la suite de la poésie de Verlaine :

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
O le chant de la pluie !

Et mon cœur, qui très probablement s'ennuyait, se mit à chercher une distraction. Aidé de mon imagination, il voulut un moment se croire transporté à Paris, un jour de pluie également, sur les grands boulevards, et assister au spectacle qu'ils offrent par ces mauvais jours, si fréquents sur les bords fleuris qu'arrose la Seine, si rares ici.

O Paris, les grands boulevards, ou dès que quelques gouttes de pluie viennent humecter le trottoir, on voit de si charmants retroussis, où, depuis le trottin, la petite bourgeoise, jusqu'à la

grande dame, chaque femme sait si coquettement relever sa robe, laisser apercevoir un pied cambré, une fine cheville, deviner un mollet rond qui se perd dans un fouillis de jupons !

Certes l'effort d'imagination était grand. Buenos Aires, tout en se targuant d'être la capitale la plus avancée de l'Amérique du Sud, est encore loin de Paris, qu'elle s'efforce cependant de copier. L'avenue de Mayo, en dépit de ses larges trottoirs, de ses cafés à terrasse, de ses refuges au milieu de la chaussée, de son continuel mouvement de voitures, de son va-et-vient de piétons, de ses platanes couverts de feuillage, mais trop bas, ne peut encore donner que difficilement l'illusion des grands boulevards. Cependant tout y est fait, y est voulu pour y ressembler, mais non ; ce n'est pas ça. Qu'y manque-t-il ? On ne saurait le dire, le préciser. C'est « ce je ne sais quoi » qui fait que chaque chose a son caractère, son cachet particulier.

Mais, abandonnant le coup d'œil d'ensemble, je voulais me borner sur un seul fait, c'est-à-dire constater si dans cette ville cosmopolite les femmes savaient, aussi coquettement que la Parisienne, retrousser leurs jupes, nous donner ses entr'aperçus aguichants qui ne sont rien et qui sont tout.

Je ne vous parlerai pas des ouvrières. — mettons à part les ouvrières françaises, qui, je crois, n'ont

point défilé devant moi ce jour. — Je les vis passer, et elles sont à mille lieues de nos petits trottins, tant est grande l'insouciance avec laquelle elles laissent leurs jupes balloter sans grâce aux caprices de leurs pas.

Je ne vous dirai rien, non plus, de la petite bouquetière qui vint avec insistance m'offrir des fleurs. Elle est gentille cependant et minaude gracieusement. Mais elle est trop coutumière du trottoir. Sa robe a déjà balayé plusieurs *cua-dras*, et les taches qui en marquent tout le bas indiquent combien elle se préoccupe peu de la pluie, de la boue et de leurs conséquences. Du reste, elle est mal chaussée, et son retroussis n'aurait rien d'élégant, malgré sa coquetterie de mauvais aloi.

Deux Américaines, — à moins que ce ne soient des Anglaises, — viennent à passer devant moi. Elles bravent courageusement les intempéries, s'avancent d'un pas de gendarme, ne tenant aucun compte des flaques d'eau et des éclaboussures. posant à plat leurs pieds plats que laissent trop voir des jupes trotteuses. Et ces trotteuses, si gentiment portées par les Parisiennes, qui, elles, savent trotter menu, paraissent un abominable accoutrement lorsqu'elles affublent des Anglaises ou des Américaines.

Mais ces spécimens de la race anglo-saxonne ont

déjà disparu, et je vois venir une dame monumentale, encadrée de deux jeunes filles. A l'allure un peu lourde, je reconnais des Argentines, et la façon dont elles sont vêtues me permet de supposer qu'elles appartiennent à la bourgeoisie. Le geste par lequel elles relèvent leur robe est un peu gauche, et, quand elles passent devant moi, je puis constater qu'il ne sert à rien, ou presque. La jupe seule est retroussée, et les jupons traînent encore, ramassant la boue, laissant à peine voir un talon qui se macule. Non, ce n'est pas encore cela !

Mais voici que deux élégantes, appartenant certainement à l'aristocratie argentine, descendent de voiture à quelques pas de moi. Celles-là, au moins, doivent savoir se retrousser par un temps de pluie. En effet, je puis constater qu'il y a progrès. La jupe est un peu plus soulevée, les jupons s'étalent presque ; on devine, plutôt qu'on aperçoit, la cheville, mais ce n'est pas encore la perfection, ce n'est pas encore ce mouvement si coquet, j'allais dire si artistique.

Puis devant moi encore défilent des Argentines un peu de toutes les conditions. Toutefois le geste est d'une pruderie trop gauche. Chez quelques-unes cependant, on sent qu'il y a une éducation en cours. On reconnaîtrait presque celles qui ont été à Paris, qui n'ont aucune honte à laisser voir une

série étagée de jupons froufrounants, que bordent quelques dentelles.

Et je me plais à constater cela, persuadé qu'un temps viendra, qui n'est pas loin, je l'espère, où quelques heures passées un jour de pluie à la terrasse d'un café, à Buenos Aires, auront le même charme que l'agréable spectacle évoqué sur les grands boulevards parisiens.

Et rêvant à ce que je vois, à ce que je désirerais voir, je me surprends à adresser des conseils aux Argentines, leur disant : « Si vous saviez, Mesdames, ce qu'un élégant et adroit retroussis peut vous attirer d'anonymes admirateurs, si vous saviez la joie que nous éprouvons à vous voir passer, à apercevoir votre fine cheville, vous nous feriez la charité d'être un peu moins prudes, un peu plus coquettes. Ce sont nous, vos muets et respectueux adorateurs, qui vous en prions !... »

J'en étais là de ma prière, tout absorbé dans ma rêverie, lorsqu'un éclat de voix attira mon attention sur deux nouvelles venues qui s'avançaient. Elles venaient, légères et pimpantes, jolies ? peut-être, mais gentilles à croquer et d'une élégance de bon goût raffiné, sans cependant aucune exagération dans la toilette. D'un geste gracieux, elles relevaient leurs jupes par derrière, laissant apercevoir dans un fouillis de dentelles un bas de jambe devant lequel on se serait mis à genoux. Oh ! le joli spec-

tacle, comme il était séduisant ! Étaient-ce des Argentines ? Non, car, en passant près de moi, j'entendis l'une d'elles s'écrier : « Ah ! ma chère ! » prononcé avec un accent et une petite *r* gutturale qui sentait Paris à plusieurs lieues à la ronde. C'étaient deux Parisiennes, à n'en pas douter, et elles ne pourront jamais savoir le plaisir qu'elles m'ont fait, le ravissement, l'enchantement dans lequel elles m'ont plongé.

Tout joyeux, abandonnant les vers mélancoliques de Verlaine, je continuais ma prière : « Oh ! Mesdames, vous qui copiez si assidûment les modes de Paris, souvent avec goût, quelquefois aussi, il faut bien le dire, en les exagérant, copiez un peu aussi la démarche de la Parisienne, apprenez à retrousser vos jupes avec son chic et son cachet, et vous contribuerez à l'embellissement de Buenos Aires, à cette ressemblance recherchée avec Paris, et surtout vous ferez le bonheur de multiples inconnus et flâneurs, qui, comme moi, vous regardent passer, sont heureux de vous admirer. Vous serez, dans les journées pluvieuses, notre rayon de soleil. »

LES PROVINCIAUX A BUENOS AIRES

Ils sont partis, ces braves provinciaux, cultivateurs, petits fermiers, qui avaient abandonné pour quelques jours la *chacra* et, la poche bien garnie, étaient venus à Buenos Aires assister aux fêtes du Carnaval, qu'on leur promettait si brillantes.

Ils avaient voulu s'offrir quelques jours de grande vie, une de ces noces dont on se souvient toute son existence et qu'on se plaît à raconter de temps à autre pour émerveiller ceux qui ne sont jamais sortis de leur trou.

Ils sont partis, et ma foi peu enchantés. Ils s'attendaient à voir des choses splendides et éblouissantes, et ils n'ont rien vu. La pluie, qu'ils réclament si souvent pour leurs champs, qu'ils saluent de ces mots flatteurs : « Ce sont des pièces de cent sous qui tombent, » ils l'auraient bien maudite en ville, tant elle venait contrarier leurs projets, doucher la joie débordante dont ils avaient

fait provision, qu'ils avaient économisée durant des années, comme les gros sous qu'ils s'approprièrent à dépenser.

Le hasard m'a fait, l'autre jour, rencontrer deux de ces braves provinciaux, et j'ai pu pour ainsi dire les suivre durant tout leur séjour dans la capitale. L'un petit propriétaire d'une *chacra* dans la Pampa, et l'autre son premier commis.

Ils venaient à peine de débarquer, vers cinq heures du soir, et leur premier soin avait été de se rendre dans un grand café pour y prendre un verre autrement qu'à l'*almacén* du *pueblo*, pour être servis par un garçon au gilet ouvert, à la veste courte, au long tablier blanc ; pour boire dans des verres fins, avoir sur sa table des cuillers, un sucrier brillant comme de l'argent, pour se donner l'illusion d'un luxe inconnu à la campagne. En entrant, ils sont un peu abasourdis par le brouhaha, l'animation fiévreuse qui règne, par l'éclat des lumières, par les glaces qui de toutes parts vous renvoient votre image, par les cris incessants des garçons à la caisse, qui couvrent les accords d'un orchestre féminin.

Timidement ils s'asseyent, fort gênés des regards qui se portent sur eux, car à leurs vêtements trop larges, à leur attitude embarrassée, on les a immédiatement reconnus pour des provinciaux.

Le garçon les intimide lorsqu'il vient leur don-

ner du « monsieur » gros comme le bras. Ils préféreraient plus de familiarité.

Mais les voilà servis, et c'est avec une gaucherie qui veut être de la précaution qu'ils touchent à leurs verres. Ils leur paraissent si fragiles, si légers qu'ils ont peur de les briser dans leurs grosses mains habituées aux durs labeurs.

Sans dire un mot, sans oser échanger leurs impressions, ils regardent, avec des yeux grands ouverts, le spectacle que leur offre cette salle bruyante.

Cependant, au bout d'un instant, le patron se ressaisit. Il tient à montrer à son commis qu'il connaît la vie et lui explique, à sa façon, le pourquoi des choses qu'il voit. Et comme preuve décisive de sa supériorité, il commande un autre apéritif. La glace leur sourit, mais elle leur semble une chose précieuse, et, lorsqu'ils plongent leurs mains dans le seau où elle leur est servie, ils n'en retirent que de petits morceaux qui glissent de leurs doigts pour tomber brusquement dans leurs verres en les écla-boussant.

Mais les gosiers de la Pampa ne sont pas habitués au sirotage, ne savent pas déguster gorgée par gorgée un apéritif. En deux ou trois larges lampées, les verres sont vides.

Il est à peine six heures, et déjà l'estomac les tiraille. On dîne de bonne heure à la campagne. Puis

ils voient les garçons qui commencent à étaler sur les tables les nappes blanches. Cela les tente, aiguise leur appétit, et, puisqu'ils ne savent où aller, ils décident de prendre leur repas dans le même établissement.

Alors que tout le monde en est encore au vermouth ou au bitter-curaçao, ils s'attablent pour dîner.

On leur apporte le menu. Dans la longue énumération de plats aux noms étranges, ils ne savent que choisir. Leur embarras est grand. Ils ont peur de passer pour des gens n'ayant jamais mangé dans un restaurant. Cependant le petit fermier, qui tient toujours à montrer sa supériorité, dit à son commis : « Tu ne sais pas commander, toi. Laisse-moi faire. »

Le garçon s'approche, obséquieux, et vient à son secours en lui indiquant des plats. Ils hésitent entre un potage Crécy ou un potage Parmentier, ignorant de quoi se compose l'un ou l'autre. Ils trouvent les hors-d'œuvre inutiles. Ils ne veulent pas de poisson, ils ont perdu l'habitude d'en manger à la *chacra*. Des entrées, bien qu'ils ne sachent pas au juste ce que c'est, sur les conseils du garçon, ils décident de prendre un aloyau garni à l'orientale, le nom leur souriant. Ne se préoccupant pas des légumes, ils allaient commander un tournedos et un chateaubriand, lorsque le garçon leur fait judicieusement remarquer que c'est à peu près la même chose. Ils se rabattent alors sur une entre-

côte et un poulet rôti. Deux bonnes bouteilles de vin avec cela, du rouge et du blanc, et les voilà en train de manger. Ils enfournent de grosses bouchées de pain qui leur gonflent les joues outre mesure; ils ramassent la sauce qui se trouve dans leur assiette avec la lame du couteau; pour manger leur poulet, ils n'osent y mettre les doigts, et ils se sentent si maladroits avec leur fourchette et leur couteau qu'ils finissent par y renoncer!

Les verres qu'on leur a apportés leur paraissent bien petits, aussi les remplissent-ils à chaque instant. Et le patron, devenu loquace, parle maintenant à voix haute, pendant que son commis l'écoute bouche bée sans oser faire un mouvement. Il dresse le programme de la soirée. On va aller d'abord dans un concert, puis ensuite au bal. Et là il faudra s'amuser, faire des conquêtes. Ah! on va s'en payer une bosse de rigolade!

Mais ils ont mangé si vite qu'il est à peine sept heures lorsqu'ils ont fini. Ils en ont déjà assez d'être assis à la même place. Ils ont des impatiences dans les jambes. L'addition est donc vivement réglée.

Les voilà dans la rue; que faire jusqu'à l'heure de l'ouverture des théâtres? Ils ne savent où aller. Ils errent à l'aventure. Ils font trois fois le tour du même bloc de maisons, car ils ne veulent pas s'éloigner du théâtre qu'ils ont choisi. Et, malgré leur formidable envie de s'amuser, ils se sentent si

isolés dans la grande ville qu'ils en deviennent un peu tristes. Leur bel enthousiasme est tombé.

C'est avec un soupir de soulagement qu'ils voient enfin les portes du théâtre s'ouvrir. Ils se précipitent au guichet et vont prendre possession du fauteuil qui leur est indiqué. Ils s'étonnent de voir la représentation commencer, alors qu'ils sont presque seuls dans la salle.

Mais leurs regards sont maintenant fixés sur la scène. Ils ouvrent de grands yeux et contemplent les chanteuses, qui, sous l'épaisse couche du maquillage, leur paraissent merveilleuses, avec leurs corsages amplement décolletés, leurs jupes courtes et brillantes de mille paillettes; qui les abasourdissent lorsque, levant la jambe, elles laissent apercevoir une envolée de dentelles légères. Ils regardent, ils admirent, s'emplissent les yeux de toutes ces choses jusqu'à ce que le sommeil (on se couche de bonne heure à la *chacra*) commence à les taquiner. Ils font des efforts surhumains pour y résister, mais, de temps en temps, les têtes roulent sur le côté ou piquent brusquement en avant, ou bien quelque éclat des cuivres de l'orchestre fait sursauter nos compagnards.

Lorsque la représentation est terminée, ils s'avouent qu'ils tombent de sommeil et décident d'aller se coucher, remettant au lendemain la grande noce qu'ils avaient projetée.

Le lendemain, c'est la même chose. Levés dès l'aube, ils errent toute la journée dans les rues, les bras ballants, promenant leur désœuvrement. Ils s'arrêtent des quarts d'heure entiers aux devantures des magasins, cherchant partout un prétexte pour s'intéresser à quelque chose. Ce qui leur manque le plus, c'est de ne pas rencontrer un visage de connaissance ; de ne pas s'entendre interpeller par quelqu'un qui leur tapera amicalement dans le dos en s'écriant : *¿Qué tal don Luis ?* : qui s'étonnera de les voir en ville, qui leur demandera des nouvelles de tous ceux qu'ils ont laissés à la campagne.

Comme ils n'ont pas l'habitude de marcher en ville, ils se fatiguent tout de suite, et, le soir, ils sont à nouveau éreintés et regagnent leur lit avec plaisir.

Cependant, un soir, triomphant de leur sommeil, ils sont allés à un bal de Carnaval. Éblouis d'abord par les lumières, ahuris par la foule, ils sont ensuite tout surpris de constater que dans ces bals on n'y danse pas, ou presque pas, et, si quelques personnes paraissent s'amuser, la majorité semble s'ennuyer formidablement. Ils sont tout déçus, et la lassitude les gagne. Bientôt ils se retirent, oubliant d'un accord tacite les conquêtes dont ils rêvaient.

Du Carnaval, ils n'en ont vu que ce que quelques courtes éclaircies leur ont permis d'apercevoir, au

milieu d'une foule où ils se trouvaient bousculés, où ils ne savaient se frayer un chemin.

Dans leur imagination, ils se reportent aux fêtes de village et se disent *in petto*, sans toutefois oser se l'avouer, que l'on s'y amuse bien mieux.

Ils sont partis, ils ont regagné leurs champs, et aujourd'hui ils racontent à qui veut l'entendre leurs prouesses à la ville. L'imagination aidant apporte chaque jour un détail nouveau à cette histoire. Ils finissent même, à force de la raconter, par se persuader qu'ils se sont follement amusés à la ville, et mal avisé serait celui qui voudrait leur prouver le contraire.

Ne nous moquons pas d'eux, ils sont plus que nous dans le vrai. S'ils apparaissent parfois gauches, dépaysés dans la grande ville, s'ils n'ont pas toutes nos mauvaises habitudes, qui sont notre luxe, si leur vie n'a pas ce caractère factice que nous donnons à la nôtre, rappelons-nous toujours que ce sont eux qui font vivre ce pays, dont ils représentent la fortune et l'avenir, qu'ils sont la seule raison d'être de cette trop grande capitale, que nous vivons à leurs dépens, que sans eux nous ne serions rien. Souhaitons au contraire d'en voir beaucoup, de ces braves provinciaux, de ces rudes travailleurs qui font besogne dix mille fois plus utile que la nôtre. Nous leur devons le respect.

LES CADETS DE POLICE

Depuis quelques semaines, on peut voir circuler dans les rues de petits jeunes gens, pour la plupart imberbes, sanglés dans des uniformes flambants neufs, dont ils sont très fiers et d'où s'échappe, par en haut, un long cou de cicogne et, par en bas, les interminables et frêles jambes sur lesquelles ils sont perchés. La partie décorative de leur personne est complétée par une casquette à l'allemande dont ils sont coiffés et par un joujou de coupe-choux dont ils sont ceinturonnés.

Si les premiers jours ces uniformes, dans leur splendeur de neuf, ont quelque peu intrigué le public, aujourd'hui tout le monde sait que ceux qui les portent sont les Cadets de Police, innovation géniale du colonel Falcon, qui préside aux destinées de Moreno-House (casa de Ud). Mais, si l'existence des Cadets de Police est un fait indéniable, beaucoup ne savent encore à quel but répond la création de

ce nouveau et juvénile corps. Je vais chercher à renseigner ceux qui, jusqu'à ce jour, sont restés plongés dans une ignorance aussi impardonnable.

D'abord, nos vulgaires pioupious et nos simples mathurins ayant leurs cadets en les personnes des élèves des écoles militaire et navale, il était tout naturel que nos cognes, qui constituent un corps d'élite, — on le dit du moins, — aient à côté d'eux toute une jeunesse prête à prendre place dans leurs files, si le besoin s'en faisait sentir. En prenant ces cadets au berceau, en leur façonnant dès la plus tendre enfance l'âme policière, — car cette sorte d'âme existe, et surtout peut se former par une savante préparation, — en les initiant à la haute mission de veiller à la vertu de leur concitoyens; on ne pouvait ainsi que constituer une cohorte tout à fait supérieure, qui nous promet pour l'avenir une police comme il n'en aura jamais existé au monde. Et cela d'autant plus que tous ces jeunes gens ne sortent pas de la plèbe, ni même de la petite bourgeoisie, que ce sont des fils de bonnes familles, enrôlés volontairement, qui se sont senti une vocation pour ce métier de policier, entouré d'un certain mépris dans beaucoup de pays, mais qui leur apparaît comme des plus honorables et qu'ils remplissent momentanément honorifiquement.

Un pareil recrutement, une éducation commencée si jeune, de telles dispositions, nous font prévoir

que, dans quelques années, la police sera faite à Buenos Aires avec la courtoisie qui est de mise dans un salon, et que le passage à tabac ne consistera plus que dans l'offre aimable d'une cigarette ou d'un cigare. C'est dire si nous avons de beaux jours en perspective.

Du reste, pour qu'ils ne perdent pas les usages du monde, les premiers services que l'on a confiés aux cadets ont été dans les fêtes mondaines. Ils y sont allés non comme à une corvée, mais comme à une partie de plaisir, enchantés de pouvoir faire admirer à toutes leurs *novias* passées, présentes et futures, l'uniforme brillant et l'autorité dont ils étaient revêtus. La consigne n'était du reste pas bien dure, car elle leur laissait tout le temps de faire un brin de cour de-ci, de-là, et d'accepter les chopes qu'on leur offrait pour arroser le costume pimpant neuf. Les pauvres agents, esclaves du devoir qui les clouait immobiles, suant dans leurs uniformes trop chauds, les mains embarrassées dans les gants blancs, regardaient bien d'un œil envieux tous ces cadets, mais ils savaient que, si toute la peine était pour eux, l'honneur revenait de droit aux enfants gâtés du colonel Falcon.

Je dois dire cependant, par respect pour la vérité, que le chef de police ne s'occupe pas uniquement des devoirs mondains de ses cadets et que, depuis un mois, ces apprentis policiers pivotent des jour-

nées entières dans les cours du castel Moreno et y apprennent le maniement du fusil et du coupe-choux, instruments jugés indispensables dans toutes les civilisations pour maintenir l'ordre, et qui sont cependant aussi ceux qu'emploient de préférence les fauteurs de désordre. Pour que ces répétitions ne soient pas dépourvues de charme, la musique de la Police, si avare de ses flonflons, et qui ne les fait entendre que dans les grandes occasions, vient se mettre en tête du bataillon des cadets et joue quelques marches bien cadencées pour leur apprendre à marcher au pas. Et, en se livrant à la noble occupation du « portez arme ! » et du « un, deux, un, deux », il n'est pas un de ces jeunes gens qui ne croie avoir, dans le fourreau de son coupe-choux, le bâton de maréchal de chef de Police.

Que leur rêve se réalise, je le leur souhaite ; mais, s'ils n'atteignaient que les grades les plus inférieurs de l'administration policière, si même ils n'arrivaient à conquérir aucun galon, s'ils ne parvenaient à rendre aucun des services sociaux ou politiques que l'on attend d'eux, leur passage dans les rangs de la police aura toujours eu son utilité. C'est que, n'étant pas cadets de Falcon, ils auraient peut-être passé leur temps à contrevenir à toutes les ordonnances de police, y compris particulièrement celles sur la morale dans les rues, distraction spécialement goûtée des jeunes gens, tandis que,

uniforme obligeant, ils sont aujourd'hui les premiers à veiller à ce qu'elles soient respectées.

Je n'ai pas voulu toutefois vous parler des cadets sans demander à quelqu'un d'éminemment compétent son opinion en la matière. Je me suis donc adressé à Edmond Rostand, qui, dans *Cyrano de Bergerac*, chanta si magistralement les Cadets de Gascogne, et il a bien voulu m'adresser les strophes suivantes, s'excusant si, dans sa hâte à me satisfaire, il avait fait rimer quelques pluriels avec quelques singuliers, et s'il s'était un peu copié lui-même :

Ce sont les cadets de nos cognes,
De Falcon, le chef au fez roux,
Créés pour toutes les besognes,
Ce sont les cadets de nos cognes :
Ils n'arrêtent pas les ivrognes,
Ils laissent en paix les filous ;
Ce sont les cadets de nos cognes,
De Falcon, le chef au fez roux.

Pourvus de jambes de cigognes,
Ils en ont encor le long cou,
Fendant la canaille qui grogne ;
Pourvus de jambes de cigognes,
Dans les rangs serrés de nos cognes,
Ils servent à boucher les trous.
Pourvus de jambes de cigognes,
Ils en ont encor le long cou.

Ils rêvent de casser les trognes,
C'est pour eux l'espoir le plus doux ;
Ça plairait à leur chef qui rogne,
Ils rêvent de casser les trognes,

Mais ils ne vont pas où l'on cogne,
De peur de recevoir des coups.
Ils rêvent de casser les trognes,
C'est pour eux l'espoir le plus doux.

Voici les cadets de nos cagnes
Portant hautains le coupe-choux;
Ils passent fiers et sans vergogne,
Voici les cadets de nos cagnes,
Flairant l'iris, l'eau de Cologne,
Ravis de leurs sabres-joujoux.
Voici les cadets de nos cagnes
Portant hautains le coupe-choux.

LE « CHANGADOR »

Aux carrefours bruyants et mouvementés du centre de la ville, de même qu'aux *esquinas* plus calmes des quartiers excentriques, il est un personnage qui trône infailliblement, plus assidu à son poste que le vigilant dont la silhouette noire se profile, disparaît et réapparaît entre les files des voitures. Plus qu'au vigilant, ce carrefour lui appartient en toute propriété, car il y est immuablement planté non seulement tout le jour durant, mais encore tous les jours du mois, tous les mois de l'année, et fidèlement il se tiendra durant un quart de siècle et plus à ce même croisement de rues, adossé à la devanture de quelque boutique ou simplement assis sur le bord du trottoir. De ce trône modeste, il embrasse d'un coup d'œil son domaine, son royaume qui comprend les quatre *cuadras* au centre desquelles il s'est placé. Mais son regard n'a rien de despotique, de tyrannique,

car il est le meilleur roi du monde, le plus serviable, s'étant donné pour mission de parer à tous les besoins imprévus, occasionnels ou quotidiens, de tous ses sujets, les habitants de ce petit domaine dont on ne saurait contester la propriété au *Señor Changador, mozo de bolsa y de cordel*.

* *

N'allez pas croire, en traduisant littéralement ses titres, que le *Señor Changador* soit un homme de sac et de corde dans le sens que nous donnons généralement à cette expression. Non, ce roi de l'*esquina* est, au contraire, l'honorabilité personnifiée. Par licence municipale, il a acquis un droit de suzeraineté dont il sait apprécier la valeur, qui met le comble à ses ambitions, mais il tient à ne pas jouer le rôle ingrat de roi détrôné. Vous ne verrez donc jamais la chronique policière s'occuper de ses faits et gestes, si ce n'est pour nous conter quelques-uns de ses traits d'intégrité. Il est un monarque de toute confiance. Son nom de *Changador*, qui sonne merveilleusement, évoquant des images chevaleresques, est un synonyme d'honnêteté; ses qualificatifs de *mozo de bolsa y de cordel* sont des titres de noblesse dont il est fier, qu'il porte haut la tête. Et, si nous traduisions son nom et ses titres par « le commissionnaire, garçon de sac et de corde », nous ne saurions

évoquer tout ce que représente d'honorabilité le titre grandiose du *Señor Changador, mozo de bolsa y de cordel*.

*
* *

Ce titre, il le doit aux attributs de son métier. Si la pourpre et l'hermine ne recouvrent point ses épaules, si une couronne ne ceint pas son front, il n'en a pas moins son manteau royal, sa coiffure spéciale. Ce manteau, c'est le morceau de toile d'emballage, de bâche, dont il se drape avec dignité. Négligemment jeté en sautoir par les jours de beau temps, retenu par la corde qui remplace les aiguilletes de soie et les agrafes d'or et de diamant, il se transforme en un imperméable les jours de pluie, et c'est encore lui qui servira à envelopper tous les mille objets divers dont le transport sera confié aux soins diligents du *Señor Changador*.

Ce manteau ne peut abîmer la couronne du roi de l'*esquinā*, représentée communément par le béret basque ou toute autre casquette. Il ne cache pas non plus un brillant uniforme. Des espadrilles plus ou moins affaissées, un pantalon accroché au bas des reins, vaguement retenu par une ceinture de laine aux multiples tours, une chemise de flanelle au col largement ouvert que parfois vient à demi recouvrir un gilet sans manches, jamais

boutonné, complètent, avec la toile d'emballage, la corde et le béret, l'uniforme simple et royal du *Señor Changador, mozo de bolsa y de cordel*.

*
* *

Cette tenue modeste et démocratique n'implique pas la pauvreté. Le roi de l'*esquina* est un citoyen qui gagne largement sa vie. Le métier est bon, il permet des économies, dont les livrets de caisse d'épargne en banque voient tous les jours s'arrondir le chiffre.

Bien souvent celui qui emploie le *Changador* ne se doute pas qu'il parle à un monsieur plus riche que lui, qui possède plusieurs milliers de piastres, qui a fait quelques petits placements avantageux et qui n'en continue pas moins, drapé dans sa toile d'emballage, la corde en sautoir, de trôner au carrefour qu'il a choisi comme centre de son royaume et d'offrir aux habitants des quatre *cuadras*, qu'il considère comme son domaine, les innombrables services que l'on attend de sa complaisance inépuisable et que l'on sait rémunérer.

Et lorsque, après un quart de siècle passé au même carrefour, il se retirera avec quelques rentes dans le petit village d'Espagne ou d'Italie dont il est originaire, qu'il en deviendra *alcalde* ou *sindaco*, personne ne reconnaitra dans ce petit rentier

bedonnant et trapu, le *Señor Changador*, *mozo de bolsa y de cordel*.

*
*
*

Les services que l'on attend de lui sont innombrables. Le commerçant le chargera d'ouvrir le matin sa boutique, de la refermer le soir ; l'homme d'affaires le prendra pour donner chaque jour un coup de balai dans son bureau ; dans une famille, on lui confiera la mission de laver une fois par semaine les parquets ; un négociant l'emploiera comme garçon livreur pour les commandes pressées ; un autre n'hésitera pas à l'honorer pleinement de sa confiance en lui donnant ses factures à encaisser. Il se fera entrepreneur de déménagements si on le lui demande, recrutant le personnel et les voitures nécessaires, répondant de tout, même de la casse. Sur tout son domaine il suppléera à l'improviste à l'employé absent ; il fera même plus, car on lui confiera durant quelques heures la garde d'un magasin, d'un bureau. Il est l'homme providentiel pour toutes les commissions urgentes, et il se chargera tout aussi bien de porter un fardeau qu'un poulet amoureux, — en tout bien tout honneur, bien entendu, car il répugne à se charger des affaires louches. Il sera encore le commissionnaire attendu avec impatience qui porte le bouquet ou le sac de bonbons à la fiancée

et qui reçoit comme pourboire un sourire heureux. Durs travaux ou missions confidentielles et délicates, il sait toujours s'en acquitter avec adresse, tact ou discrétion, le *Señor Changador, mozo de bolsa y de cordel*.

. . .

C'est l'homme providentiel duquel on peut attendre de multiples renseignements. Depuis des années et des années qu'il trône à son carrefour d'élection, il connaît toute l'histoire de son quartier. Il peut vous dépeindre les vieilles maisons, remplacées aujourd'hui par des édifices modernes. Il peut vous dire toutes les personnes qui ont habité dans les quatre *cuadras* qui constituent son domaine, son champ d'exploitation, vous renseigner sur ce qu'elles sont devenues, vous donner leur nouvelle adresse. Il vous fera l'historique de toutes les maisons de commerce qui dépendent de sa juridiction. Il pourrait même, s'il n'était pas professionnellement discret, vous faire la chronique scandaleuse de tout le quartier. N'a-t-il pas été, en effet, un témoin constant de tout ce qui s'est passé autour de lui ? N'a-t-il pas surpris, en pénétrant dans toutes ces maisons, bien des secrets qu'il pourrait dévoiler ? Mais il a conscience du rôle de confident muet qu'il doit jouer, et il sait ne dire que ce qu'il veut bien. Cela n'empêche que, si vous avez quelque

renseignement utile à demander sur un quartier, si vous recherchez quelqu'un dont vous avez perdu l'adresse précise, ce n'est pas au vigilant qui change continuellement, que vous devez vous adresser, mais bien à celui qui, depuis des années, est immuable et fidèle à son poste et a cinématographié en son cerveau la vie de son quartier, au *Señor Changador, mozo de bolsa y de cordel*.

*
* *

Type absolument argentin, *porteño* même, quoique toujours né sur d'autres rives que celles du Rio de la Plata, tu es, brave *Changador*, un des vestiges du Buenos Aires de jadis, une de ces notes pittoresques qui tendent tous les jours à disparaître davantage. Reste tel que tu es, *Changador* mon ami, ne te modernise pas, conserve ton auréole d'honorabilité, continue à te draper dans la toile d'emballage, à porter la corde en sautoir, à te couronner du béret basque, sois toujours l'homme de confiance de ton quartier, le commissionnaire discret et habile. Pour le plus grand bonheur des amis de la couleur locale, reste pour nos successeurs ce que tu as été pour nos prédécesseurs, le *Señor Changador, mozo de bolsa y de cordel*.

LE « BARRENDERO »

Il y a quelques jours, en parcourant les colonnes d'un de mes confrères, je tombais sur un abatage en règle à l'adresse de notre administration municipale, à laquelle on reprochait de laisser Buenos Aires dans un état de saleté repoussant. L'auteur de l'article faisait un tableau si noir de la malpropreté immonde de la ville que celui qui le lisait pouvait croire qu'il n'y avait pas au monde de cité aussi mal tenue que celle où nous avons l'honneur d'habiter, ou qui a l'honneur de nous abriter, comme vous voudrez.

Je suis trop ami de la vérité pour ne pas m'être indigné du noir tableau sous lequel on nous peignait Buenos Aires, nous le faisant apparaître comme un amas d'immondices. Sans doute, la ville ne saurait se classer première au point de vue de la propreté, mais, parmi toutes les capitales du monde, elle occuperait encore un rang très

honorable. Elle est dépourvue, il est vrai, des agents de la voirie gratuits qui se sont implantés dans certaines villes, comme les chiens à Constantinople, les charognards au Caire, les corbeaux à Bombay, les cochons dans les villages annamites, les *zopilotes* à Véra-Cruz, etc., mais il faut reconnaître que la municipalité a suppléé à ces serviteurs animaux par des employés qui, pour être humains, n'en font pas plus mal leur service.

Je veux parler de ces braves *barrenderos*, que vous voyez mélancoliquement assis auprès d'une tinette montée sur roues, et qui sont chargés d'entretenir la chaussée dans un état de propreté relatif, je dis relatif, car les rues ne sauraient être cirées et luisantes comme le parquet d'un musée.

Ils sont précisément, parmi les personnages typiques de Buenos Aires, les balayeurs qui, à plusieurs reprises, nous ont démontré combien ils étaient utiles et indispensables en se mettant en grève, ce qui était également une occasion de nous prouver qu'ils n'avaient aucunement l'âme d'un chien de Constantinople ou d'un *zopilote* de Véra-Cruz, qui, eux, bien que ne touchant pas d'émoluments, n'ont jamais songé à relacher la besogne, pas plus qu'à demander des augmentations.

Avec une belle lenteur, qui n'est pas dénuée d'une certaine hauteur, indiquant bien la grande importance qu'ils attribuent aux fonctions qui

leur sont confiées, ils arpentent à pas comptés les *cuadras* dont la propreté est laissée à leurs soins. Un balai sous un bras, une pelle sous l'autre, ils guettent nonchalamment un oubli tout pardonnable des chevaux. Il semble, du reste, qu'ils prévoient cet oubli, car, à peine le crottin a-t-il eu le temps d'effleurer le sol, qu'il est déjà ramassé. Il serait même pris au vol, n'était la difficulté, pour ces fonctionnaires zélés, de suivre à la course les nobles canassons attelés aux chars argentins.

Grave, solennel, et toujours lent, maintenant dans la pelle, avec le balai, le butin qu'il vient de récolter, le balayeur se dirige vers sa tinette et l'y dépose précieusement, mettant en mouvement tout un essaim de mouches qui y ont élu domicile.

D'une même marche compassée, il se remet en quête de quelque nouvel objet insolite traînant sur la chaussée. Le crottin n'est pas, en effet, son unique préoccupation. Un passant jette-t-il quelque prospectus dont il n'a que faire, le balayeur s'avance et, d'un coup de balai savant, l'enlève sur sa pelle. Mais, si ce sont deux morceaux de papier qui se promènent sur le sol, à côté l'un de l'autre ne croyez pas qu'il va les ramasser ensemble.

Non, ce serait une charge trop pesante pour lui, et il préfère accomplir deux lents voyages.

Dans les quartiers aristocratiques, le *barren-*

dero, sans abandonner sa pelle et son balai, se munit encore d'un panier à papier, qu'il porte en sautoir, et dans lequel il récolte tous les papiers éparpillés sur la chaussée. Il a, ainsi, dix fois plus l'air d'un fonctionnaire, d'un employé de bureau, qui, sorti de son travail, emporterait avec lui ce panier à papier comme insigne de ses fonctions. Donnez-lui avec cela un rond de cuir en place du balai et de la pelle, et il réalisera le type parfait de l'employé de bureau.

Sa tenue, il est vrai, n'est pas tout à fait celle d'un fonctionnaire très élevé, mais la casquette qu'il porte, agrémentée d'un numéro, ne nous dit pas moins qu'il est enrégimenté et discipliné dans la grande armée qui vit des administrations.

Il a, du reste, un uniforme ; une blouse en une toile rebelle à tous les plis et qui, bien que serrée à la taille, gode de tous côtés. Son pantalon de même étoffe semble taillé dans du zinc et est à tel point écourté que jamais le balayeur n'a l'occasion de marcher dessus. Il ne le ferait du reste qu'au moyen de très vagues souliers, qui, la plupart du temps, laissent dépasser ses pieds par des orifices non prévus par les cordonniers.

Mais, dans sa simplicité, dans son uniforme taillé à l'emporte-pièce, avec sa composition et la dignité avec laquelle il accomplit sa mission, le *barrendero* est un type qui fait la joie de tous

les observateurs, qui réjouit les étrangers fraîchement débarqués à Buenos Aires. Aussi ne serait-ce que pour lui, je ne puis me défendre d'une certaine admiration pour le service de propreté de Buenos Aires.

Sans doute, il y a quelques petites déféctuosités. Le *barrendero* que je chéris ne se trouve guère que dans les rues du centre, mais, dans les quartiers éloignés, il est un oiseau rare, sinon toujours invisible ; ses collègues, chargés d'enlever à chaque instant les ordures ménagères, ne sont pas précisément matineux, car à dix heures ils sont encore, dans les quartiers les plus mouvementés, en train d'accomplir leur besogne odorante ; la nuit, l'artillerie municipale, les balayeuses, précédées d'un tonneau d'arrosage qui ne laisse échapper que quelques gouttes d'eau, se contentent de soulever un nuage de poussière ou d'étaler une boue graisseuse ; mais que sont tous ces petits inconvénients à côté du charme que nous offre le *barrendero*, ce fonctionnaire merveilleux qui, le soir, abandonnant son poste, se retire en véhiculant devant lui sa tinette, — qui reviendra par enchantement à son poste, — pour devenir durant la nuit un simple citoyen ne se laissant pas aveugler par les hautes fonctions dont l'a investi la municipalité.

Tant que nous aurons le *barrendero*, qu'on ne me dise pas de mal du service de propreté de

Buenos Aires, car il est une des choses typiques de la ville, tout comme les chiens de Constantinople, les charognards du Caire, les corbeaux de Bombay, les cochons annamites, les *sopilotes* de Véra-Cruz, que les voyageurs aiment à citer parmi leurs souvenirs.

TYPE D'ÉTÉ

« Quelle chaleur !

— Ce qu'il fait chaud !

— On étouffe !

— On fond !

— C'est intolérable.

— Je ne puis supporter une pareille chaleur. Ça me rend malade. Je préfère bien l'hiver.

— Et moi donc ! »

Tel est le commencement de dialogue que vous pouvez être assuré d'entendre lorsque deux personnes se rencontrent. Eussent-elles les nouvelles les plus graves à se communiquer, elles croiraient manquer à tous leurs devoirs si elles ne consacraient ce petit préambule à la saison qui nous tient plus chaud qu'un gilet de flanelle et qui nous permet en même temps de nous passer de ce vêtement intime.

Remarquez que toutes les personnes qui pestent

contre l'été sont les premières à le réclamer lorsque vient l'hiver et à déclarer que le froid les rend malades.

C'est là un des petits défauts de notre race de n'être jamais satisfaits de notre sort et de toujours récriminer. Vous le savez tout aussi bien que moi, aussi n'ai-je aucunement l'intention de vous le répéter à satiété et d'entreprendre aujourd'hui de corriger l'humanité du mauvais caractère dont Dieu l'a pourvue.

Je veux simplement vous faire constater que, faisant peut-être exception à la règle générale, je suis doué d'un excellent caractère. Je trouve que l'hiver a du bon, le printemps me sourit, l'été me plaît, et l'automne m'est très agréable. En somme, pour moi toute saison a son charme, qui compense bien ses inconvénients.

C'est à quoi je pensais l'autre jour en suivant des yeux un de ces types populaires que l'on revoit avec un plaisir toujours nouveau et que chaque été fait surgir on ne sait d'où, à des heures fixées par une administration dont nous ne saurions trop admirer la puissance éternelle et régulière.

Le type qui absorbait ainsi ma contemplation n'était qu'un simple arroseur municipal. Sans que je puisse prévoir son arrivée, sans que je sache comment il était venu, je le vis là, devant moi, inondant d'eau la chaussée poussiéreuse, créant partout

des lacs de boue, que, en tout autre temps, on aurait maudits, mais qui réjouissaient maintenant, répandant tout à l'entour une bienfaisante fraîcheur.

L'arroseur municipal est un être extraordinaire. C'est, — si je puis m'exprimer ainsi et malgré tout le respect que je dois à ces braves travailleurs, — un animal masculin pluriel.

Il n'est pas, en effet, comme pourrait le croire un vain peuple, un être simple ainsi que vous et moi. Non, c'est un être composite, ou plutôt un être qui se décompose, — par ces grandes chaleurs cela n'a rien d'extraordinaire, — en cinq personnalités bien distinctes, mais formant cependant un tout absolu, inséparable.

C'est d'abord son long corps, tout bardé de fer, qui festonne en replis onduleux au bord du trottoir, tel un immense boa.

Et le tuyau d'arrosage est le seul spécimen de boa à pattes. Sa tête, mince, effilée, qui crache continuellement et qu'on appelle lance, est, en effet, supportée par une paire de jambes, par un corps tout entier même, qui affecte une forme humaine vêtue d'un kaki passé d'une couleur indéfinie et sale, et coiffé d'une casquette, indice de ses fonctions officielles. Ce corps est ce qu'on appelle l'arroseur proprement dit.

En cours de route, le long du boa, on trouve également plusieurs autres paires de jambes en

tout semblables à la première, car ici on a fort bien compris la division du travail, et un arroseur ne saurait convenablement travailler sans avoir un aide, un sous-aide et l'aide de ce dernier.

De ces aides, deux sont chargés avec l'arroseur de supporter le corps onduleux du boa, lui donnant ainsi l'allure d'un serpent à pattes, ou, si vous préférez, d'une tarasque maigre et longue, ou bien encore d'un mille-pattes qui n'en aurait que six— de pattes.

Le dernier aide est chargé de l'alimentation du boa. Il visse en effet la partie postérieure de l'animal à des installations spéciales, qu'une administration prévoyante a disséminées le long des trottoirs, pour que le boa puisse prendre sa nourriture.

Ne croyez pas, cependant que ce serpent municipal mange ; non, il boit tout simplement, mais il boit tout à fait d'une façon spéciale, contraire à toutes les lois physiologiques connues. C'est par la partie postérieure qu'il absorbe et c'est par la tête qu'il restitue, sans l'avoir souillée, l'eau qui vient de traverser son organisme.

La municipalité a su profiter de cette anomalie et, après un dressage savant, a utilisé ce serpent pour l'arrosage de la ville de Buenos Aires.

Le métier d'arroseur municipal exige, paraît-il, des connaissances spéciales et ne saurait être confié au premier venu. Il est nécessaire d'abord de porter élégamment l'uniforme kaki dont une

administration généreuse pare ses employés. Il faut savoir ensuite manier habilement la tête du boa municipal pour répandre l'eau sur la chaussée. Un bon arroseur doit faire décrire à son jet d'eau une courbe élégante, faire retomber le liquide en une pluie fine s'irrisant aux rayons du soleil. Il ne doit laisser sur la chaussée aucun espace non mouillé, dont la teinte grise trancherait sur la nuance brunâtre qu'obtient le pavé de bois ou l'asphalte lorsqu'ils ont été humectés. Cependant il lui est interdit de se montrer prodigue de son eau. Il lui faut la ménager et, par exemple, la laisser couler le long des trottoirs lui est interdit, car le liquide entraînerait ainsi aux égouts toutes les impuretés de la rue, ce qui ne manquerait pas de présenter un grave inconvénient. Il doit arroser juste assez pour qu'une agréable odeur de crottin mouillé vienne nous chatouiller les narines.

Mais où il lui faut montrer une adresse particulière et réellement remarquable, c'est avec les divers véhicules que l'on rencontre généralement sur une chaussée. Lorsqu'une voiture arrive, il doit éviter de mouiller les pieds du cheval, mais, projetant brusquement le jet de côté, chercher à écla-bousser les bourgeois qui ont l'imprudence de se promener en fiacre ou même en voiture de maître.

Si c'est une automobile qui passe, il prendra garde de la mouiller à l'avant, mais il dirigera

subrepticement la gerbe d'eau sous le véhicule de façon à en éteindre le moteur. Il est autorisé à laver les roues de toutes les bicyclettes qui passent et, quant au piéton, il doit s'évertuer, par une direction et une manœuvre habile de sa lance, à lui empêcher de traverser la rue, disposition absolument salulaire : avoir les pieds mouillés étant considéré comme très mauvais pour la santé.

Lorsque l'arroseur municipal a humecté une demi *cuadra*, il change de place, et le long serpent s'en va, flasque et ballottant, sur ses huit jambes, recommencer, cinquante mètres plus loin, son absorption postérieure et ses déjections antérieures.

Le malheur est que, lorsqu'il a fini d'arroser la seconde moitié d'une *cuadra*, la première moitié où il vient de passer est déjà sèche.

L'arroseur municipal n'est, en effet, qu'une fiction ; il sème perpétuellement l'humidité pour ne récolter que la sécheresse. Il donne l'illusion de l'arrosage, il répand de l'eau, mais il n'arrose pas. Telles les Danaïdes emplissaient jadis leur tonneau sans fond, tel est l'arroseur qui ne parvient jamais à voir toute la surface que l'administration municipale confie à ses bons soins et à son talent, entièrement arrosée, complètement mouillée.

Peut-être même descend-il des Danaïdes... par les tonneaux d'arrosage.

PHOTOGRAPHES AMATEURS

Nous sommes dans un siècle où l'*amateurisme* est poussé à l'excès. En dehors du prosaïque côté des occupations professionnelles quotidiennes, chacun prétend cultiver un art quelconque. On veut se faire remarquer, posséder un talent d'agrément qui soit apprécié tout au moins des amis et connaissances. Les musiciens amateurs, exécutants ou chanteurs, les artistes dramatiques ou comiques, marchant victorieusement sur les brisées des Sarah ou des Coquelin, font le charme des salons, la joie des sociétés ; les peintres et les sculpteurs garnissent de leurs œuvres les appartements des amis ; les auteurs riment des sonnets pour toutes les dames ou jeunes filles. Ceux qui ne se sentent pas doués pour les arts se lancent dans les sports ; les uns se font jockeys, montent leurs chevaux en courses ; les autres cultivent l'automobile, et quelques arriérés ne dé-

daignent pas de se couvrir de gloire en pédalant.

Mais, pour être artiste amateur, il faut avoir ou une certaine prédisposition, ou de la voix, ou du goût, — le talent ne vient qu'en dernier lieu ; — pour être sportsman, l'auto et le cheval nécessitent une certaine fortune, et la bécane exige des jarrets d'acier.

Il s'est trouvé des personnes qui n'avaient absolument rien de tout cela et qui tenaient absolument à être des amateurs en quelque chose. Après avoir bien cherché leur voie, ils se sont faits photographes.

La photographie est, en effet, considérée par les uns comme un art, par d'autres comme un sport, — on sait la large place que les revues d'art et de sports ont fait à la photographie, — et enfin, par un certain public ignorant, comme un métier.

Le photographe amateur s'est d'autant plus multiplié que de grandes connaissances spéciales ne sont pas requises pour pratiquer l'art dont nous sommes redevables à Daguerre.

L'appareil, — il y en a à tous les prix, — est bon marché, quasi inusable ; son maniement est des plus faciles ; seule la manipulation des plaques est un peu délicate et surtout embêtante. Mais il y a partout des maisons qui, pour une faible rétribution, se chargent de cette besogne.

Et puis les résultats sont là, visibles, palpables, pouvant se garder indéfiniment. On peut photo-

graphier toute sa famille, ses amis, former des groupes sympathiques ou grotesques. prendre sur le vif des scènes vécues.

C'était trop tentant. Tout le monde y a cédé, et le bacille de la photographie a si profondément pénétré dans notre génération qu'on en viendrait à souhaiter qu'un Pasteur en découvre aujourd'hui le sérum.

Vous vous étonnerez peut-être de me voir mal-mener cette manie que vous considérez sans doute comme bien innocente. C'est que les photographes amateurs, d'intéressants ou amusants qu'ils étaient au début, ont poussé les choses trop loin. Les groupes familiaux ne leur ont plus suffi. Ils ont pénétré dans notre vie privée, guettant nos gestes, nos faiblesses, pour les fixer définitivement sur plaque ou pellicule. Ils nous volent les scènes de notre vie la plus intime sans nous en demander la moindre permission. Ils se croient les propriétaires de notre silhouette, la reproduisent dans toutes ses attitudes et la tirent à de nombreux exemplaires, qu'ils font circuler de mains en mains, sans s'inquiéter du tort qu'ils peuvent nous faire.

Tel monsieur grave, qui jouit du respect général, peut être pris dans une pose ridicule, qui ne lui est aucunement habituelle. Sa photo sera montrée, et on fera des gorges chaudes aux dépens d'un homme qui avait toujours inspiré la vénération.

Nous ne sommes plus les maîtres de nos mouvements, ils appartiennent malgré nous aux photographes amateurs.

*
* *

Ce sont, il est vrai, les célébrités, les personnages en vue qui sont le plus en butte aux objectifs.

Il y a quelques jours, un journal annonçait que le général Roca s'adonnait depuis peu à l'automobilisme et que tous les matins on pouvait le voir faisant son apprentissage de chauffeur dans les allées du bois de Palermo.

A la lecture de cette nouvelle sensationnelle, tous les photographes amateurs s'armèrent de leurs kodaks et se précipitèrent en foule vers le bois. Photographier le Président de la République prenant ses premières leçons de chauffeur n'était pas un cliché ordinaire, et tout le monde tenait à l'avoir.

Je ne sais combien de fois le général Roca a pu être daguerréotypé, mais je ne puis manquer de songer aux graves conséquences que cela peut avoir. Admettez, en effet, que l'un des multiples amateurs ait opéré le déclenchement juste au moment où le Président, de ses mains encore inexpertes, faisait faire une formidable embardée à son auto. Voilà une photographie qui, reproduite dans les journaux de Buenos Aires ou de l'étranger, ne manquera pas de provoquer cette réflexion :

« Tiens, le Président de la République fait faire des embardées à son auto ! N'en serait-il pas de même lorsqu'il conduit le char de l'État ! »

Et pour une simple photographie d'amateur, voilà le premier citoyen d'un pays compromis, déprécié à tout jamais.

« Donnez-moi deux lignes d'écriture de quelqu'un, a-t-on dit, et je le ferai pendre. » On pourrait moderniser la phrase aujourd'hui et dire : « Donnez-moi une épreuve d'amateur, et je compromettrai tous ceux qui y figurent. »

. . .

Mais, puisque je nage dans la photographie, permettez-moi de faire un peu de réclame non pour les amateurs, mais pour des professionnels. Je veux parler de ces « gagne-petit » qui, au bois de Palermo ou aux abords des bateaux en partance vous proposent, moyennant quelques *centavos*, de vous faire votre photographie.

Voilà des artistes qui ne vous compromettront pas. Vous pouvez sans crainte vous offrir à leur objectif. L'image qu'ils vous remettront pourra sans indiscrétion être mise sous les yeux de n'importe qui, car les ressemblances y sont si vagues qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour s'y reconnaître soi-même. Mais ce qu'ils vous offrent n'est

en réalité qu'un souvenir d'un départ, d'une promenade agréable.

Si le portrait n'a pas grande valeur, par contre les manipulations du photographe ambulant sont intéressantes. Comme il promène tout son atelier avec lui, elles sont aisées à suivre.

C'est d'abord la mise au point qui, à défaut de soufflet ou de crémaillère, s'effectue tout simplement en prenant plus ou moins de champ; puis la sensibilisation de la plaque s'opérant en secouant assez fortement l'appareil, ce qui doit déranger quelque peu la mise au point; le passage, toujours par secousses, de la plaque dans la chambre noire, — une chambre noire un peu disjointe. mais qui par cela même jette un voile plus discret sur la photographie; l'ouverture de l'obturateur, un simple morceau de bois qui se lève comme une fenêtre à tabatière. Le premier bain révélateur se fait automatiquement dans l'appareil, et le virage s'opère dans une vieille boîte de conserves suspendue au-dessous de l'appareil. Vient après le signolage de l'œuvre. Pour renforcer les teintes, faire ressortir les blancs, quelques allumettes brûlées au-dessous de la plaque suffisent, et le dernier coup de fion, le plus joli, est le fixage, qui consiste à passer deux ou trois fois la langue sur la photographie.

La salive comme fixateur, voilà ce que n'avait certainement pas prévu Daguerre!

C'est un peu primitif, direz-vous. Oui, mais ce n'en est pas moins très joli d'ingéniosité. Et quand, après toutes ces opérations, vous entrez en possession de votre photographie, vous pouvez au moins vous vanter de posséder, — plus que s'il avait été exécuté par M. Bouguereau, — un portrait bien léché.

« LAGARTIJOS »

Les *lagartijos* ! Voilà une expression qui ne figure pas dans le vocabulaire spécial à l'Argentine, bien qu'elle soit déjà en usage dans plusieurs pays hispano-américains. Je me permets de l'employer, n'ayant pas trouvé ici un mot pour désigner les personnages dont je veux vous entretenir aujourd'hui. Cet emploi est d'autant plus justifié, à mes yeux, que le terme me semble faire image. Bien qu'il soit masculinisé, il ne peut que rappeler les lézards qui s'étalent le long des vieilles murailles pour se réchauffer au soleil, les yeux perdus dans une vague contemplation.

Et c'est bien de lézards qu'il s'agit, de lézards humains, de lézards des rues.

Lagartijos est le nom donné au Mexique et dans plusieurs républiques de l'Amérique Centrale à ceux qui, professionnellement, viennent, avec une assiduité quotidienne, prendre place dans la rue

principale de la ville, pour assister au défilé des voitures, une des grandes manifestations de la vie mondaine hispano-américaine.

Les *lagartijos* sont en effet un produit absolument américain. Si à Buenos Aires ils encombrant la rue Florida, à Rio Janeiro, ils se prélassent dans la rue Ouvidor; à Mexico, leur siège est dans les rues Plateros et San Francisco; à Lima, ils occupent la rue Mercaderes; à Valparaiso, leur rendez-vous est sur la place Victoria, etc., etc... Car je n'en finirais pas si je voulais vous énumérer les rues élégantes des capitales des dix-huit ou vingt — on ne sait jamais combien elles sont — républiques hispano-américaines.

Ajoutons, cependant, qu'ils rappellent un peu les curieux des *corso* en Italie, et encore les gommeux du Club des Pannés, à Paris, qui, comme on le sait, tient ses assises à l'angle de l'avenue du Bois-de-Boulogne et de la place de l'Étoile.

Mais si, en Europe, ceux que j'appelle les *lagartijos* n'occupent qu'une place infime, il faut reconnaître que, en Argentine et dans toute l'Amérique, ils sont des plus encombrants, et surtout que l'importance qui leur est concédée dans la vie mondaine de Buenos Aires est bien trop considérable pour leur valeur et leurs qualités.

Est-ce à dire que les *lagartijos* sont le rebut de la société?

Loin de là ma pensée. Les *lagartijos* appartiennent à tous les mondes ; toutes les classes sociales sont représentées dans leurs rangs.

C'est la collection des désœuvrés du pays.

Parcourez leurs files. Si vous êtes un peu physionomiste, vous reconnaîtrez les uns et les autres. Je les énumère et m'excuse d'avance si quelqu'un d'entre eux m'échappe. Il y a là :

Le fils de famille, soit quasi ruinée, soit de fortune naissante, le *compadrito*, qui vit de la très modeste rente que lui font ses parents, et qui, ne pouvant figurer en voiture de maître dans le défilé, vient y assister ;

Le fils du bourgeois, du demi-parvenu, qui voudrait monter d'un échelon l'échelle sociale et qui croit déjà appartenir à la grande société parce qu'il connaît M. *Fulano de Tal*, qui a daigné prendre un cocktail avec lui ;

Le fils du petit boutiquier, qui rougit de son origine, qui parle des vastes et vagues *estancias* que possède sa famille dans une province éloignée ;

L'étranger, aux titres plus ou moins ronflants, plus ou moins authentiques, qui est venu conquérir le nouveau-monde en la personne d'une riche héritière ;

Le joueur professionnel, qui, en attendant l'heure de la taille dans un tripot vaguement baptisé cercle, vient tuer le temps ;

Le filou et l'escroc qui veulent paraître dans le monde, qui se font des relations et qui recueillent dans les bribes des conversations quelques renseignements utiles à la profession, quand ils ne trouvent pas à s'occuper délicatement sur place, en prenant pour victimes leurs compagnons de trottoir.

Il y a de tout parmi les *lagartijos*, et cette masse si hétéroclite a la prétention — vous pouvez juger combien elle est justifiée — de constituer la fine fleur de la jeunesse du pays.

Ce n'est pas là, du reste, leur seule prétention. Ils croient aussi représenter le summum de l'élégance masculine. Leur mise est toujours recherchée. Pantalon au pli irréprochable ; veston pinçant bien la taille ; gilet d'une fantaisie outrée ; cravate multicolore ornée d'une épingle de grand prix, tout au moins en apparence ; col demesuré, véritable carcan ; chemises de couleur ; manchettes débordantes ; fleurs à la boutonnière ; petit chapeau dernier cri ; gants clairs ; visage frais rasé, bichonné comme celui d'un petit maître. En somme, si les *lagartijos* ne sont pas toujours une gravure de mode, ils en sont bien souvent la caricature. Et Dieu sait au prix de quels sacrifices ces chevaliers de la bourse plate arrivent à cette mise soit-disant *smart*.

J'ai dit « chevaliers de la bourse plate », car vous pourriez les fouiller tous, et la somme que vous

parviendriez à réunir ne suffirait pas à leur offrir le plus modeste des apéritifs.

Quel est le but des *lagartijos* en venant faire leur *persil* sur les trottoirs de Florida ? Est-ce voir ? Est-ce être vus ?

Ce sont les deux. Le *lagartijo* vient assister au défilé des élégantes pour jeter son dévolu sur quelque riche héritière qu'il poursuivra de ses assiduités ; à laquelle il glissera en maintes occasions, et le plus indiscrètement possible, des poulets enflammés. Et rien ne le rebute, ni rebuffades, ni avanies. S'il le juge nécessaire, il engagera même ce petit mariage auprès de deux, trois ou quatre jeunes filles. Du reste, le *lagartijo* est persuadé du charme qui se dégage de sa personne, de la puissance de séduction de son physique ; de l'irrésistibilité de son élégance. Et il se met bien en vue sous l'éclat de quelque lampe électrique — son soleil à lui — pour que ses avantages éclatent aux yeux des foules étonnées.

Sa vanité, sa fatuité sont si grandes, qu'il ne serait aucunement surpris en voyant le plus riche équipage s'arrêter devant lui, une jeune fille en descendre et se jeter à genoux à ses pieds en lui offrant son cœur et... surtout son sac.

Le riche mariage est l'ambition du *lagartijo*, mais aussi un riche mariage lui ouvrant les portes de ce monde qui l'a jusqu'à présent laissé sur le trottoir,

En attendant, et comme il faut être pratique pour faire figure, le *lagartijo* se contente bien souvent de la tendresse généreuse de quelque dame un peu mûre.

A leur ambition, les *lagartijos* joignent de nombreux défauts. Ce sont les plus méchantes langues de la ville. Demandez-leur le nom de la dame qui vient de passer dans cette élégante victoria; ils vous le donneront immédiatement, mais ils l'accompagneront d'une foule d'histoires, de potins; ils vous dévoileront les secrets les plus intimes de cette mondaine, comme s'ils avaient passé leur vie dans son alcôve. Ils sont au courant de tout, ils savent tout. Ne vous avisez pas de les contredire, ils vous regarderaient avec un air de profond mépris, car ils sont certains de ce qu'ils avancent. Ne croyez pas non plus qu'ils mettront quelque discrétion à vous conter cela. Non, c'est à haute voix qu'ils parlent, de façon à être entendus de tout le monde, même de l'intéressée si elle vient à passer. Ce sont eux qui font et entretiennent la chronique scandaleuse.

Si les *lagartijos* se croient la fine fleur de la jeunesse; ils ne sauraient prétendre au record de la politesse. Malgré les multiples coups de chapeau qu'ils distribuent aux personnes de leur connaissance, et même à celles qu'ils ne connaissent pas du tout — car il est toujours bon, de temps à autre,

de faire croire aux belles relations que l'on prétend avoir — les *lagartijos* se plaisent à faire étalage de mauvaise éducation. Du bout du doigt, très ostensiblement, ils se montrent les femmes, tiennent sur elles les propos les plus grossiers et ne se gênent pas pour les interpeller au passage en termes d'une trivialité et d'une crudité à offusquer la dernière des dernières. Mais ces grossièretés constituent leur esprit.

Les *lagartijos* ont une sainte et profonde horreur pour le piéton qu'ils considèrent comme appartenant à une classe tout à fait inférieure à la leur. Ils lui font sentir leur mépris. Le malheureux passant qui s'aventure dans la rue Florida, à l'heure où les *lagartijos* ont pris possession du trottoir, est obligé de se faufiler péniblement dans le dédale de leurs rangs capricieux. C'est un voyage pénible, car les bousculades ne lui sont pas épargnées sur son passage, et des grognements marquent tout le dédain professé pour cet intrus.

Si c'est une femme qui s'est hasardée sur le trottoir des *lagartijos*, elle n'en sortira pas sans avoir entendu maints lazzis, maintes propositions malhonnêtes et même sans avoir senti des mains s'avancer aventureuses et indiscrètes.

Mais personne n'ignore que, de cinq à sept, Florida appartient aux *lagartijos*, et on ne saurait leur contester la propriété de ce terrain conquis de

longue date. Celui qui s'y aventure sait donc à quel danger il s'expose.

Le trottoir de Florida est le salon des *lagartijos*, et on peut dire que c'est le salon le plus fréquenté de la capitale. Toute personne ayant des prétentions à figurer dans la société de Buenos Aires ne saurait s'abstenir d'y apparaître. C'est pourquoi nos élégantes, en dépit des insultes dont elles peuvent être l'objet, malgré les propos outrageants qui peuvent être tenus sur elles, ne failliraient pas à cette obligation mondaine.

Et cette habitude, née avec la société argentine, est tellement ancrée dans ses mœurs que personne ne songerait, ici, à jeter à la face des *lagartijos* ce cri dédaigneux par lequel on accueille aux États-Unis les désœuvrés et les paresseux :

« Go to work ! »

« Allez travailler ! »

LES ABONNÉS

Les abonnés des théâtres commencent leur corvée annuelle au mois de mai pour ne la terminer qu'à la fin de septembre. Durant cinq mois, ils se trouvent de service tous les soirs, s'estimant indispensables au poste, jugeant que ce serait manquer à tous ses devoirs, quand on possède un nom appelé à figurer dans les colonnes des journaux argentins sous la rubrique *Vida Social*, que de s'abstenir de se rendre là où il est bien porté d'aller.

Tous les ans, ils donnent, ces malheureux abonnés, que je plains plus que je ne les envie, ils payent de leur personne et de leur poche ; on les voit partout où l'on peut s'attendre à les rencontrer ; ils tiennent bon jusqu'au bout, sans faiblir, comme si le devoir social qui leur incombe était un véritable sacerdoce.

L'Opéra les groupe d'abord en un tri fait sur le

volet. Ils y soulignent discrètement les passages archi-connus, des œuvres archi-rabâchées, qui forment le répertoire courant d'une saison lyrique : ils se tiennent sur une prudente réserve pour les rares nouveautés qu'on leur sert, car il ne faut pas se compromettre, et un emballement déplacé pourrait quelquefois se confondre avec un certificat d'ignorance.

Entre deux représentations, les abonnés vont entendre les roucoulades d'une *prima donna* en représentation dans un théâtre à côté, et dont il ne serait pas convenable qu'ils perdissent la moindre note perlée.

Puis l'Opéra n'a pas encore achevé ses représentations que Coquelin ou tout autre les attire tous à l'Odéon, où le bon ton veut qu'ils fassent figure. Sarah les ramène tous ensuite en troupeau à l'Opéra. Sans compter toutes les représentations dans les théâtres à côté, auxquelles quelqu'un qui se respecte est tenu d'assister.

Non, les abonnés ne chôment pas, et, lorsque la saison finit, ils ont bien droit au repos.

C'est une race tout à fait spéciale que celle des abonnés, une race qui comprend les familles, groupes, genres, sous-genres, espèces, etc... Elle est amusante à étudier, et il est intéressant de faire sa monographie.

L'abonné n'aime pas toujours le théâtre, quelque-

fois même il le déteste, mais il lui est indispensable, parce qu'il figure sur le *Götha Argentin*, de prendre loge ou fauteuil, selon qu'il a de la famille ou qu'il est plus ou moins garçon.

A Buenos Aires, l'abonné est absolument éclectique. Il n'a aucune préférence. Que ce soit opéra, opéra-comique, comédie ou drame, il va partout où il est de mode d'aller, et peu lui importe que ce soit Rossini ou Wagner qui soit à l'affiche, de même qu'il ne se préoccupe guère si c'est Antoine ou Coquelin qui joue.

L'abonné connaisseur est un homme terrible. A chaque entr'acte, il ne rate pas de vous faire une conférence sur l'œuvre représentée, et, avec la même conviction qui sent une lecture assez fraîche, il vous vante la mélodie de la vieille école italienne, le *leit-motiv* des Wagnériens, les tirades ampoulées d'Augier, le symbolisme de Meterlink, la verve de Rostand, etc. Méfiez-vous-en.

Méfiez-vous aussi du vieil abonné qui a vu toutes les célébrités passées et qui vous dit : « Ah ! si vous aviez entendu la Patti chanter cela ! » ou bien : « Il fallait voir Tamagno dans ce rôle ! » Il ne vit que de souvenirs, ce vieil abonné, et il ne vient au théâtre que pour faire des comparaisons désavantageuses.

L'abonné qui connaît tout est également à éviter. Il guette une proie avant le lever du rideau.

Il la saisit au passage et s'empresse de lui raconter la pièce, de lui dire comment elle va être interprétée. Il retient cette proie dans les couloirs et ne la lâche que lorsqu'il sait qu'il lui a fait rater le premier acte.

L'abonné qui a de l'influence n'est pas moins dangereux. C'est lui qui a tout fait. Le programme, à l'en croire, ne se compose que sur son ordre. Il déclare à tout venant : « J'ai demandé à Coquelin de nous dire... — J'ai dit à Sarah de donner... J'ai fait observer à X..., » etc...

L'abonné qui flirte est moins gênant. Il n'écoute pas un mot de ce qui se passe sur la scène. Il lorgne à gauche, à droite, envoie des petits bonjours discrets et attend avec impatience que le rideau soit baissé pour se précipiter dans la loge de la belle Mme X... ou de la jolie Mme Z...

L'abonné qui vient pour la salle ne se préoccupe aucunement, lui non plus, de ce que peuvent bien faire les artistes. Il attend avec une même impatience la fin de l'acte, mais ce n'est pas pour aller dans une loge. Il ne bouge pas de son fauteuil et, à la lumière plus grande des entr'actes, il passe en revue les spectateurs, se faisant quelques petits apartés : « Mme B... a mis une nouvelle robe... — Mme H... n'a pas son collier de perles aujourd'hui... — Elle est bien coiffée aujourd'hui, la petite L... — Tiens ! les C... ont donné leur loge aux

M... — Voilà D... qui vient rendre visite à Mme P...»
— Celui-là, c'est la petite gazette. A la fin du spectacle, il vous racontera toute la petite comédie qui s'est passée dans la salle.

Le jeune abonné ne vient pas non plus pour la représentation. Il n'a qu'un but, c'est de faire son choix parmi les jeunes filles qui transforment les rangées de loge en une corbeille de fleurs. Il jette son dévolu sur deux ou trois — on peut bien courir plusieurs lièvres à la fois. — Il ne les perd pas des yeux et, à chaque entr'acte, il va et vient de son fauteuil à la porte, pour examiner de plus près, pour se faire remarquer. Si, pendant une saison, il réussit à captiver l'attention d'une jeune fille, ce n'est durant les représentations qu'une correspondance muette, faite de signes imperceptibles.

Un abonné qui n'est pas gênant pour ses voisins est le soupeur. Celui-là n'occupe jamais sa place. Il est toute la soirée dans les coulisses, dans les loges des artistes, en train d'organiser le souper du soir.

Un autre, qui n'est pas plus encombrant, est l'abonné marié. Au club, avant dîner, il est parti de bonne heure, en disant : « Il faut que j'aille m'habiller, je conduis ma femme à l'Opéra. » A neuf heures et demie, il revient au club, cravaté de blanc et s'attelle à d'interminables parties. Vers

minuit moins le quart, il se lève brusquement et dit : « Je vous demande pardon, mais il faut que j'aille à l'Opéra... »

Parfois les théâtres font deux séries d'abonnés, et alors le genre se subdivise.

L'abonné de la première série est fier. Il a conscience de sa supériorité. Il sait qu'il possède le vrai pur chic, qu'il détient le record de l'élégance. Pour lui, une œuvre n'a de véritable valeur que si elle est donnée les jours de première série. Les autres jours, elle devient quelconque.

L'abonné de la seconde série a peut-être conscience de son infériorité, mais il ne l'avoue pas. S'il avait voulu être de la première série, il l'aurait été tout comme un autre, mais il n'a pas voulu. La première série, c'est trop à la pose, ... et puis on sait bien que les secondes représentations sont toujours les meilleures !

Et les abonnées ? me demanderez-vous.

Cela devient plus délicat, et je risque de me faire bien des ennemies. Mais essayons toujours.

Il y a l'abonnée qui a de beaux bijoux. Où les montrerait-elle, si ce n'est au théâtre ? Aussi en combine-t-elle savamment l'emploi. Tel collier ira un jour avec telles boucles d'oreilles. Demain, ce sera un diadème avec une broche étincelante. Après-demain, la rivière, etc...

L'abonnée qui a de belles épaules exhibera une

série de décolletés divers, permettant de détailler au jour le jour ce qu'elle a de remarquable, de telle façon que l'on finisse par connaître les épaules de Mme X... sous leurs aspects les plus divers.

L'abonnée qui s'habille à Paris a commandé pour la saison toute une série de robes. Elle tient à faire voir qu'elle représente la suprême élégance, et dans sa loge elle sait prendre toutes les attitudes nécessaires pour permettre d'admirer ses toilettes, qui représentent le dernier cri de la mode parisienne.

L'abonnée qui vient en chapeau est terrible. Elle préfère toujours les fauteuils d'orchestre, et comme tout l'effort de son élégance se porte sur ses chapeaux, elle se ferait plutôt couper la tête que de s'en séparer. Les observations aigre-douces des malheureux qui se trouvent placés derrière elle n'y font rien, et chaque soir elle revient avec un nouvel échafaudage monumental sur la tête.

L'abonnée qui se fait coiffer est moins encombrante, bien qu'elle retourne constamment la tête pour faire admirer le savant ondulé qu'un Figaro adroit a su donner à son système capillaire.

La jeune fille qui est abonnée et qui, sur le devant d'une loge, se place à côté de sa mère, explore des yeux la salle durant l'acte, cherchant de qui elle a pu attirer les regards, et, de même que le rideau se baisse, elle baisse modestement

les yeux, lorgnant toutefois en dessous, pour voir si M. X... ne la contemple pas encore.

L'abonnée romantique rêve des actrices. Elle les admire, elle les envie surtout. Sous l'impression d'une représentation, elle écrit fiévreusement à celle pour qui elle s'est passionnée, et la lettre devient une vraie déclaration. « Mademoiselle..., je vous ai vue dans Marthe et dans Henriette, et je me demandais qui j'aimais de Marthe et d'Henriette; mais aujourd'hui que je vous ai entendue dans un troisième rôle, j'ai compris que ce n'était ni Marthe ni Henriette que j'aimais, mais que c'était bien vous-même!... » Et durant toute la saison, l'abonnée romantique continuera cette correspondance.

L'abonnée grincheuse ne s'occupe que des toilettes de ses amies, et naturellement elle trouve que toutes sont fagotées.

L'abonnée jalouse s'inquiète parce que M. X... est allé saluer Mme Z... dans sa loge.

L'abonnée... mais non, j'ai dit assez de mal des abonnées, et, si je poussais plus loin, je risquerais fort de me faire arracher les yeux dès demain.

Ce que je puis ajouter cependant, c'est que ces abonnés et abonnées, si divers soient ils comme genre, ont entre eux deux points de communs.

D'abord ils arrivent tous en retard au théâtre, dérangent tout le monde, sans se soucier du bruit qu'ils font.

Ensuite, préoccupés de mille autres choses, la majorité d'entre eux n'écoutent pas la pièce.

Quels sont donc les abonnés qui suivent attentivement une représentation ? me demanderez-vous.

Ce sont les petits, les modestes, ceux qui ont pris une place à bon marché, un coin discret. Ceux-là, si peu aient-ils payé, tiennent à en avoir pour leur argent. Ils sont à leur place bien avant le lever de rideau, ils sont tout yeux et tout oreilles durant la soirée ; ils ne perdent pas un mot, et ce sont eux qui, lorsque le vacarme des abonnés en retard est trop grand, font entendre des « chut » impérieux.

Mais ils sont si peu nombreux, ils paient si peu, que cela ne vaut évidemment pas la peine de les compter.

Et puis, vraiment, au siècle où nous sommes, on ne vient pas au théâtre pour entendre une pièce.

LA « VALIJA »

Il y a quelques jours, j'assistais dans un théâtre de notre ville, que je ne veux pas vous préciser davantage, à la représentation d'une comédie, œuvre d'un auteur français, mais traduite en espagnol, ou plutôt arrangée à la scène espagnole, comme c'est ici la coutume, tout traducteur tenant à y mettre un peu de son cru et à supprimer un peu de celui de l'auteur.

L'action se déroulait dans un milieu aristocratique, en plein faubourg Saint-Germain. Acteurs et actrices, remplis d'une excellente bonne volonté, s'efforçaient de rendre aussi sincèrement que possible les attitudes et les gestes des personnages mis en scène. Je n'ose assurer qu'ils y parvenaient absolument, car l'un d'eux, par exemple, venant faire une visite dans une maison où il n'avait jamais été reçu précédemment, entrait dans le salon comme chez lui, laissant le chapeau dans l'anti-

chambre et oubliant de mettre des gants. Les dames, de leur côté, avaient plutôt les allures et la distinction de quelque bouchère retirée des affaires, et elles ne s'étonnaient aucunement que des messieurs leur parlent les deux mains dans les poches, tout comme de bons bourgeois retraités qui ne la font pas à la pose.

Certainement, il y avait chez ces artistes de très louables intentions, car ils étaient persuadés qu'en affectant un très grand sans-gêne en scène ils se rapprochaient davantage de la réalité.

Cette préoccupation de rendre de la façon la plus réelle possible les personnages qu'ils représentaient devait évidemment fort les obséder, car l'un d'eux, jouant le rôle d'un marquis de « Je ne sais trop quoi », crut utile, pour être plus vrai, plus sincère, de faire son entrée dans ce salon aristocratique en portant à la main un petit sac.

Ce petit sac, vous le savez, c'est l'indispensable *valija*, comme on l'appelle ici, que tout homme trimballe le jour durant à travers les rues de Buenos Aires.

Sans doute, si l'acteur avait dû représenter un homme d'affaires argentin, il aurait pu le mettre en scène avec la *valija*; mais, n'ayant probablement que très peu fréquenté la haute société européenne, il ignorait certainement que l'usage de ce petit sac est inconnu à Paris, tant sur les grands boulevards

qu'au faubourg Saint-Germain ; de même que ses camarades ne savaient pas que, lorsqu'on va rendre une visite, on garde son chapeau à la main et que l'on reste ganté.

Au fond, ces artistes sont quelque peu excusables. Ils ont tellement entendu dire que Buenos Aires ne le cédait en rien à Paris, qu'en représentant du *porteñismo* ils ont cru donner du parisianisme.

Et c'est je crois l'unique raison qui nous a valu de voir, dans un théâtre argentin, un marquis quelconque faire son entrée dans un salon du grand faubourg, portant à la main la *valija*.

C'est que ce petit sac, qui, soit dit entre parenthèses, n'est pas un sac, fait absolument partie de la vie *porteña*. Il est dans toutes les mains. tous les métiers l'ont adopté, et il semblerait à le voir pendant au bout de tous les bras que tout le monde est horloger et n'a d'autre profession que d'aller remonter les pendules des diverses administrations gouvernementales. Aucun corps de métier n'a ici un sac spécial : la *valija* démocratique appartient à tous.

Le médecin qui va visiter ses malades délaisse la trousse professionnelle pour porter à la main la *valija*.

L'avocat ne connaît pas ici la serviette qui en impose par son maroquin et son épaisseur. Tous

ses documents, tous ses dossiers, il les enferme dans la *valija*.

Le courtier de commerce abandonne sa boîte d'échantillons pour mettre ses modèles dans la *valija*.

Le garçon de recettes ignore le grand portefeuille attaché par une chaîne à son habit pour empiler dans la *valija* reçus, traites ou billets de banque.

Le professeur met également dans la *valija* ses livres et les devoirs corrigés de ses élèves ; le coiffeur qui se rend à domicile y transporte ses ustensiles ; l'ouvrier renie tous les sacs spéciaux aux divers métiers pour y entasser ses outils ; les boursiers y transportent les titres qui leur sont confiés ; les courtiers en douane y accumulent leurs documents ; les téléphonistes y ensèrent les instruments spéciaux à leur profession, et il n'est pas jusqu'aux jeunes écoliers qui, méprisant le sac scolaire, enferment bouquins et cahiers dans la *valija*.

Tout le monde, en somme, porte ici ce petit sac et, si je n'ai pu le constater *de visu*, je ne serais aucunement surpris que nos ministres, renonçant au portefeuille symbolique, ne se rendent à leur bureau avec la *valija*.

On me dirait même que le Président de la République, lui aussi, s'en va à la Maison Rose en portant

à la main cet indispensable petit sac que je n'en serais nullement étonné.

Et vous le trouvez partout, ce petit sac. Aux heures apéritives, le matin et le soir, il traîne sur les tables des cafés. Dans les tramways, il se promène sur toutes les banquettes. Il s'oublie dans les fiacres... et bien souvent ailleurs.

Un de mes amis qui venait de débarquer à Buenos Aires, et qui avait remarqué combien ce petit sac était porté, combien il faisait partie de la vie *porteña*, me disait que tout le monde ici avait l'air de s'apprêter à découcher.

Et cela est vrai, car en Europe la *valija* n'est guère employée que lorsqu'on va faire un court voyage qui ne nécessite qu'une nuit passée hors de chez soi.

Mais ici, le petit sac a une double utilité. Si dans le jour il est pour ainsi dire un instrument de travail dont on ne se sépare pas un instant, le soir il devient le réceptacle universel de toutes les provisions destinées à la famille. La tranche de gruyère y coudoie alors les traites et les billets de banque, les parfumant agréablement ; le poulet plumé s'étale sur les devoirs ; la bouteille de vin ou de cognac s'enveloppe dans les dossiers ; le pot de moutarde se heurte au rabot ou au vilbrequin ; les fruits et les légumes fraternisent avec les échantillons ; le scalpel s'enfonce dans une tranche de

jambon ; et cette *valija* s'enfle alors comme une valise diplomatique, prenant des proportions démesurées, pesant un poids formidable.

Et lorsque, portée non sans lassitude, elle arrive au foyer, elle devient la boîte à surprises, sur laquelle femmes et enfants se précipitent pour voir sortir de ses flancs boursoufflés les trésors de victuailles que le chef de famille y a entassés.

Au fond, cette *valija*, qui n'est pour ainsi dire connue qu'à Buenos Aires, qui a détrôné ici tous les réceptacles spéciaux à chaque profession, est en réalité assez pratique. Si elle choque la vue les premiers jours où on la voit, on finit rapidement par se convaincre, lorsqu'on connaît mieux la vie de ce pays, qu'elle est très utile, qu'elle rend des services qu'on ne pouvait attendre de la trousse, de la serviette, du portefeuille, du sac de l'ouvrier, etc.

Et puis elle est très démocratique, très égalitaire, car elle met tous les hommes sur le même pied, dans le même sac, pourrait-on dire, quelle que soit leur profession.

Je me garderai donc bien d'en dire du mal, mais, malgré tout, on me permettra de trouver que ce n'est pas une raison pour la mettre à la scène, dans une comédie dont l'action se déroule faubourg Saint-Germain, où elle est totalement ignorée.

NOS GOSSES

X

Je vous dis plus loin, en parlant de la Ligue pour le respect de la femme, que la meilleure façon de combattre l'irrévérence et la goujaterie serait de donner à nos enfants une meilleure éducation.

Avez-vous remarqué, en effet, combien en général on est mal élevé à Buenos Aires? Je dis en général, car évidemment il y a des exceptions, même assez nombreuses, heureusement. Ce défaut d'éducation se note partout : chez l'enfant, chez l'adolescent et chez l'homme mûr. Il semble que personne ici ne se soit attaché à apprendre à l'enfant, dès son jeune âge, les moindres règles de la civilité, pas plus que l'on n'a cherché à le corriger dès le début de toute la kyrielle des petits défauts qui deviennent si facilement des vices invétérés.

On laisse ces enfants croître sans arracher l'ivraie qui, se développant avec eux, en fera des petits bonshommes insupportables, de sales gosses.

Ils sont menteurs au possible, d'un orgueil et d'une fierté intolérables, d'un égoïsme outré, d'une impolitesse notoire, d'une ingratitude qui fait mal à voir, d'une outrecuidance révoltante, etc., etc., car je n'en finirais pas d'énumérer tous ces défauts qu'on laisse grandir chez eux comme la mauvaise herbe dans un terrain inculte.

Que voulez-vous que deviennent ces enfants, si ce n'est des jeunes gens aussi désagréables que mal élevés, incapables bien souvent d'un travail utile et, par conséquent, des désœuvrés, des parasites d'une société laborieuse, dans laquelle cependant leur intelligence aurait pu être employée fructueusement ?

Lorsqu'ils seront devenus hommes, dans la force de l'âge, ils s'apercevront bien du tort que leur aura fait dans la vie cette accumulation de vices dont ils étaient fiers ; ils chercheront à s'en corriger, mais il sera trop tard alors. Le mauvais pli se sera creusé si profondément que rien ne pourra plus l'effacer.

D'où vient cette mauvaise éducation ? Qui faut-il en rendre responsable ? Un peu tous ceux qui sont chargés d'élever les enfants.

— C'est d'abord la maman qui, plus que partout ailleurs, se montre ici faible, indulgente aux caprices du bébé, qui apaise ses colères en cédant à toutes ses volontés, qui devient bientôt son esclave

et qui, cependant, fière de son enfant, lui enseigne l'orgueil plutôt que la modestie.

Le papa n'est pour ainsi dire jamais là. Toute la journée il vague à ses affaires, et, lorsqu'il rentre le soir, fatigué d'une journée de travail, il excuse tout, pour jouir un peu de ses enfants et aussi pour avoir la paix.

+ Le gamin prend alors des libertés qui mériteraient bien souvent une bonne taloche, une de ces corrections qui ne font pas grand mal, mais qui frappent si profondément l'amour-propre des bambins orgueilleux. L'enfant, ne se sentant l'objet d'aucune réprimande sérieuse, ne respecte plus personne, se croit bientôt un petit monsieur d'une importance très grande, d'une supériorité incontestable.

Vient l'âge de le mettre à l'école. Là, au milieu d'enfants au moins tout aussi mal élevés que lui, ses mauvaises habitudes ne font que croître et embellir. Son orgueil, son défaut dominant, se développe encore avec une rapidité extraordinaire. Il veut toujours paraître supérieur à tous ses camarades. Et cette supériorité, ce n'est pas par le travail qu'il cherche à l'acquérir, mais par un échafaudage de mensonges sur lui-même, sur ses parents, sur tous ceux qui l'entourent.

Son orgueil l'amène à commettre les lâchetés les plus vilaines, à renier ses parents.

Dernièrement je connaissais une brave femme,

ayant une situation très modeste, mère d'un gamin d'une douzaine d'années, pour lequel elle s'infligeait les plus grandes privations afin de lui faire donner une bonne instruction, d'en faire un jour un homme. Malgré tous ces sacrifices, ce petit orgueilleux avait honte de sa mère. Il ne voulait pas sortir dans la rue avec elle ; si par hasard il la rencontrait en allant ou venant de l'école, il avait soin de l'éviter, feignait de ne pas la voir, ou s'esquivait sur l'autre trottoir. A la maison, il tarabustait sa mère, l'insultait, lui reprochait son humble condition. L'orgueil étouffait chez lui tout sentiment d'amour et de reconnaissance envers ses parents.

Chez d'autres enfants, cette infatuation se traduit par du pédantisme. Dès qu'ils commencent à savoir quelque chose, ils se figurent qu'ils connaissent tout. On les voit intervenir dans des discussions entre personnes âgées, donner leur avis sur une chose, et, si on leur démontre très catégoriquement qu'ils ne savent encore rien, ils ne veulent pas en convenir et haussent irrespectueusement les épaules. Ce sont ceux-là qui nous fourniront la catégorie des beaux raisonneurs, comme il en pullule tant ici, collection d'ignorants qui croient avoir la science infuse, avec lesquels il est inutile de discuter, à moins que l'on aime entendre des bourdes.

A l'école, ces enfants n'ont aucun respect pour

leur professeur, qui a toutes les peines du monde à maintenir son autorité. Songez en effet que le malheureux est non seulement combattu par ce petit être insolent et suffisant, mais encore par les parents eux-mêmes, qui devraient cependant le soutenir et lui faciliter sa tâche ardue. Arrive-t-il, en effet, un différend entre le maître et l'élève, ce dernier va se plaindre à son père ou à sa mère, raconte les faits à sa façon et finit par obtenir gain de cause, c'est-à-dire, que tort est donné au professeur et que des démarches sont faites auprès de la direction de l'école, soit pour faire lever une punition méritée, soit pour faire infliger un blâme au malheureux maître. Ne nous étonnons donc pas, après cela, des incidents pour ainsi dire périodiques des diverses Facultés.

Par contre, ce que l'enfant apprend avec une facilité décevante, c'est l'insolence crapuleuse, la grossièreté obscène. Regardez-les sortir de l'école. Ils s'en vont par bandes, musardant dans les rues, tenant des propos orduriers, les adressant aux passants. Ce sont déjà de petits voyous, et ce sont eux que nous retrouverons dans quelques années, soit correctement vêtus dans la rue de Florida, soit dans des tenues moins chic dans d'autres quartiers, répétant ces mots équivoques, ces grosses obscénités qu'ils ont appris si jeunes.

Et c'est ce qui frappe l'étranger qui arrive ici,

qui ne peut s'empêcher de s'écrier : « Dieu ! qu'on est mal élevé dans ce pays ! » et qui répète cet axiome consacré, que l'Argentin a conservé non seulement tous les défauts de sa race, mais encore qu'il s'est approprié tous les vices des étrangers qui sont venus s'établir dans la République.

Il y a malheureusement du vrai là-dedans, non seulement pour les Argentins, mais encore pour les fils d'étrangers nés ici. Et cependant il ne suffirait que d'un petit effort, que d'une éducation plus soignée et plus ferme pour faire cesser cet état de choses. Il s'agirait simplement de mieux élever nos enfants.

Si j'étais la bonne fée de la République Argentine, je mettrais dans le berceau de tout nouveau-né un manuel de la civilité puérile et honnête.

CONTRE LA LICENCE DES RUES

Le sénateur Béranger, d'inoubliable mémoire, que nos rapins et Tout-Paris baptisèrent le « Père la Pudeur », surnom qu'il porte du reste très philosophiquement, est en train de faire école à Buenos Aires.

Aux lauriers — et disons-le également aux quolibets — qu'il récolta, à Paris, en fondant la « Ligue contre la Licence des rues », un de nos confrères veut opposer les palmes qu'il espère conquérir en formant une ligue dont le titre ne nous est pas encore révélé, mais qui aura un but quasi analogue, c'est-à-dire celui de faire respecter la femme dans la rue.

Loin de moi la pensée de vouloir critiquer cette louable et morale croisade, qui dénote évidemment un bon naturel.

Je suis au contraire tout à fait de l'avis de mon vespéral confrère, car il m'a été donné de constater,

sans me livrer à de trop approfondies observations, que les femmes sont exposées, dans les rues de Buenos Aires, aux propos les plus orduriers et les plus blessants qui puissent être prononcés. Il semble que le tact et le respect ne soient pas la qualité dominante d'une grande partie de la population de la capitale. Les jeunes gens et même ceux chez qui depuis longtemps la barbe a blanchi oublient un peu trop souvent qu'ils ont la prétention d'être des gentlemen et se conduisent plus sauvagement que le dernier des nègres de la dernière tribu d'Afrique.

On m'objectera, peut-être, que les pays où la femme est absolument respectée sont rares. On ne manquera pas de dire que si, en Amérique — car c'est un peu le propre de tous les pays hispano-américains — on ne se gêne pas pour lancer quelque goujaterie à une femme, en France, non plus, on ne se prive pas, sur nos grands boulevards, par exemple, d'adresser quelque propos à un joli minois qui passe, de perdre des heures entières à suivre un coquet trottin qui s'en va baguenaudant aux étalages des magasins.

Certes je conviens du fait, mais il me semble que sur l'asphalte parisien on y met un peu plus de forme qu'à Buenos Aires. Le propos est galant, si vous voulez, mais il n'est jamais ordurier. A Paris, on blague toujours, mais jamais grossièrement.

Les suiveurs y sont légion, mais ils ont un instinct et un tact qui les prévient lorsqu'ils peuvent insister ou lorsqu'ils doivent se retirer avec les honneurs de la guerre, en esquissant un salut d'excuses.

Balzac, dans l'un de ses romans, nous a montré le type du parfait suiveur, indémontable et imperturbable. Il l'avait baptisé La Palferine. Ce suiveur rencontre sur les boulevards une jolie femme, il la suit avec une opiniâtreté polie en lui lançant des regards pleins d'autorité, des regards de dompteur. Il lui adresse de ces mots plaisants qui souvent font rire les femmes. Pour se débarrasser de lui, l'inconnue entre dans un magasin de nouveautés. Il y entre, s'assied, donne son avis sur les objets examinés et parle en homme prêt à payer ce qui sera choisi. Ce sang-froid inquiète la femme. Elle sort ; il sort à sa suite. Sans tourner la tête et espérant se débarrasser de lui, elle lui dit : « Monsieur, je vais chez une parente de mon mari, une vieille dame, Mme de Bonfalot.

— Oh ! Mme de Bonfalot ? Je suis charmé : j'y vais aussi. » répond le suiveur.

Le couple y va. La parente croit que La Palferine a été amené par la jeune femme et le reçoit fort bien. Il se met en frais d'esprit, et, comme la conversation traîne un peu en longueur : « Madame, dit-il à l'inconnue, n'oubliez pas que votre mari vous attend. »

Confondue par cette audace, subjuguée par cette autorité, elle se lève et accepte le bras de ce cavalier obligatoire.

Finalement ils s'entendirent, nous conte Balzac.

Un autre écrivain français, ma foi, je ne sais plus lequel, nous a présenté, dans un vaudeville intitulé *Un Monsieur qui suit les femmes*, un type analogue de suiveur enragé, poli, obséquieux, mais cramponnant au possible. Il arrive à suivre une jeune femme jusqu'au logis conjugal, sans qu'elle ait pu s'en dépêtrer, et là il se trouve en tête à tête avec le mari, auquel sa femme dit : « Mon ami, je te présente Monsieur, ... que je ne connais pas ! »

Sans doute, le La Palferine de Balzac, le Monsieur qui suit les femmes sont des types un peu exagérés, grossis pour les effets ; mais remarquez que l'un et l'autre sont toujours polis, prévenants, qu'aucune parole blessante ne s'échappe de leurs lèvres ; ils sont d'une galanterie outrée et obsédante, mais jamais ils ne sont obscènes.

Et c'est là la différence qui existe avec la multitude de jeunes gens ou vieillards qui, ici, sur le passage d'une femme, lancent une grossièreté ignominieuse, suivent la malheureuse et la harcèlent en répétant des propos d'une trivialité et d'une obscénité si basse et si vulgaire que l'on se demande si ces gens-là n'ont pas été élevés dans

un parc à cochons ou dans une cage de singes.

C'est contre ces individus, contre leurs coutumes, que la nouvelle ligue va faire campagne. Elle veut combattre ces mœurs cyniques et indignes d'une grande capitale, qui a la prétention d'être parmi les plus civilisées de l'ancien et du nouveau continent. Y réussira-t-elle ? Ça c'est une autre paire de manches.

Pour ma part, j'ai toujours eu une confiance très médiocre dans toutes les ligues. D'abord, parce qu'elles ne réunissent que des gens convaincus du bien fondé du but proposé, de l'idée saine mise en avant, alors que ce serait au contraire tous les grossiers personnages d'aujourd'hui qu'il faudrait enrôler dans la ligue pour les convertir à un peu plus de décence.

Ensuite parce qu'une ligue quelconque ne parvient même pas à grouper le dix pour cent de ceux qui estiment juste son objectif. Je suppose que mon confrère, qui publie actuellement les noms des personnes qui lui envoient leur adhésion, arrive à en réunir deux mille. Ce sera déjà un beau chiffre. Mais croyez-vous qu'il n'y ait que deux mille personnes bien élevées à Buenos Aires ? J'estime, pour l'honneur de la cité, que, sur cette population de près d'un million, on peut bien compter au moins cinquante mille personnes sachant se tenir convenablement dans la rue. Alors ce petit noyau de deux

mille représentera à peine du quatre pour cent. C'est une minorité bien infime.

Enfin les ligueurs en général ne sont jamais parvenues à faire qu'une besogne apparaissant bien menue à côté de la grandeur du but à atteindre et ont surtout perdu tout leur temps en discussions intestines, élevant ou démolissant les piédestaux des ambitieux qui les dirigent.

En réalité, le meilleur remède contre la licence des rues est dans l'éducation. Qu'on apprenne, dès le jeune âge, aux enfants à respecter leur mère, leurs sœurs et toutes les femmes en général; que l'on soit très sévère là-dessus et que tant les parents que les professeurs ne laissent pas passer le moindre manque de respect envers qui que ce soit, et alors le nombre des goujats diminuera.

Qu'on apprenne aussi aux femmes à se faire respecter, car il faut qu'elles y mettent du leur; qu'on copie un peu l'éducation anglaise ou américaine, qui donne à la femme cette grande liberté d'allure qui nous choque parfois. Elle est cependant toute naturelle, cette allure indépendante, et vient précisément de ce que la femme a l'assurance d'être respectée partout, par qui que ce soit. Elle vient aussi de ce que les misses anglaises ou américaines savent, s'il en est besoin, relever vertement le malotru qui se permettrait la moindre grossièreté à leur égard.

Donnons donc à nos enfants, garçons ou filles, une bonne éducation, et c'est cela qui, plus que toute ligue, contribuera à faire respecter la femme dans la rue et aussi chez elle.

CIVILISATION

J'ai assisté, il y a quelques jours, à une conversation qui m'a fait un trop grand plaisir pour que je ne m'empresse pas de vous la rapporter.

C'était chez un vieux docteur argentin de mes amis, avec lequel j'adore m'entretenir, d'abord parce qu'il est toujours très intéressant, ensuite parce qu'il connaît admirablement les gens et les choses de l'Argentine, enfin parce qu'il ne se laisse pas aveugler par un sot amour-propre et qu'il sait très franchement reconnaître ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de mal tant dans son pays que chez ses compatriotes.

Les personnes présentes étaient le vieux docteur, un jeune avocat, un étranger fixé à Buenos Aires depuis quelques mois, et votre humble serviteur, qui ne figure que comme personnage muet, ou, si vous préférez, comme sténographe.

On venait de parler des progrès réalisés en

Argentine, de l'impulsion donnée à l'agriculture et à l'élevage, du développement rapide de Buenos Aires, du plus grand confort apporté chaque jour à la vie.

« Il n'y a pas à dire, conclut le jeune avocat, l'Argentine se civilise tous les jours de plus en plus, et bientôt nos vieilles coutumes d'autrefois, un peu sauvages, n'existeront plus qu'à l'état de légendes.

— Hélas ! oui, répliqua le vieux docteur, on se civilise, ou du moins on prétend se civiliser. Plût à Dieu que nous eussions conservé nos vieux usages de jadis et que nous n'en soyons pas au degré de fausse civilisation atteint par la génération d'aujourd'hui.

— Vous parlez comme tous les gens de votre âge, répliqua le jeune avocat. On regrette toujours le temps de sa jeunesse, dont on a conservé un profond souvenir ; on ne voit rien de beau que ce qui se faisait alors qu'on avait vingt ans. Et, imbu des vieilles idées, on se montre réfractaire à tout progrès, à toute innovation.

— Vous vous trompez étrangement, si vous croyez que je suis féru de nos vieilles idées ou coutumes. J'ai trop voyagé pour ne pas savoir apprécier tout progrès, réalisé ou réalisable. Si je parle ainsi de la civilisation, c'est à un point de vue très spécial, dans un sens tout particulier. Ce que je veux dire, c'est que la jeunesse d'aujourd'hui,

qui aurait dû bénéficier d'une éducation plus soignée et plus profonde que celle que nous pouvions recevoir, semble au contraire entreprendre une marche à reculons et retourner à une sauvagerie pire que celle de nos aïeux.

— Je m'étonne de vous entendre parler ainsi, dit le jeune avocat. Il me semble, en effet, que nous avons abandonné beaucoup des procédés violents qui vous étaient coutumiers; nous avons le revolver et le couteau un peu moins faciles que vous ne l'aviez vous-mêmes; nous ne nous tuons plus pour un oui ou pour un non.

— Je n'en disconviens pas; mais, si vous commencez à ne plus vous faire justice vous-mêmes, vous devenez en même temps les gens les plus mal élevés du monde. Vous avez abandonné la plume du sauvage, mais c'est pour vous coiffer de la casquette du voyou. Vous avez confondu civilisation avec incivilité.

— Oh! docteur, je crois que vous exagérez. Nous ne sommes pas aussi mal élevés que vous voulez bien le dire. La jeunesse d'aujourd'hui sait se tenir très correctement dans le monde, et elle n'est pas dépourvue d'une certaine distinction et de belles manières.

— Votre distinction! vos belles manières! Ah! non! laissez-moi rire. Je sais ce qu'en vaut l'aune, et je pourrais vous citer mille circonstances où les

jeunes gens d'aujourd'hui se conduisent absolument comme de grossiers personnages, où ils affectent une turbulence insolente et de mauvais goût, ou se montrent plus voyoucrates que le dernier des ouvriers, qui, lui, cependant, serait bien excusable, n'ayant pas reçu d'éducation. Tenez, en voulez-vous un exemple? L'autre jour, je fus dîner dans un restaurant avec ma fille. La salle était partagée en deux divisions par des jardinières garnies de plantes vertes. Une de ces sections était presque uniquement occupée par des étrangers, Anglais ou Allemands, autant que j'ai pu en juger; de jeunes Argentins se trouvaient dans l'autre. Sachant combien nos compatriotes sont mal élevés, je m'empresai de prendre place dans le coin des étrangers. Tout naturellement, ils jetèrent un coup d'œil discret sur les nouveaux arrivés, puis ne s'occupèrent plus de nous, ou du moins parurent ne pas s'en occuper, et je n'entendis de leur part aucune réflexion désobligeante sur mon compte ou sur celui de ma fille. Il n'en fut pas de même du côté des Argentins. Les plantes nous dérobaient un peu à leurs regards, aussi fallut-il que chacun d'eux se levât et, sans aucun prétexte apparent, vint passer devant ma table pour nous regarder impertinemment sous le nez, ma fille et moi. Ce fut ensuite toute une série de réflexions idiotes, ignobles de trivialité, grossières et obscènes, qui soulevaient des rires

bruyants et ineptes. A chaque instant, quelqu'un d'entre eux se levait pour nous regarder avec cette fixité insolente que vous connaissez.

Remarquez que des bribes de conversation m'arrivaient par moments et que je pouvais parfaitement me rendre compte de l'esprit bas et vulgaire dont faisaient preuve ces jeunes gens, qui cependant, je le savais, appartenaient tous à d'excellentes familles. J'en avais honte pour les étrangers qui se trouvaient là et qui devaient se faire une bien piètre idée de l'éducation de la jeunesse argentine. J'en rougissais aussi pour ma fille, qui pouvait entendre ces inepties ordurières. Et partout où quelques jeunes gens se trouvent réunis, il en est de même. Ils ne peuvent voir une femme sans baver sur elle les plus ignobles propos. Il semblerait qu'ils n'aient jamais eu ni mère ni sœur pour apprendre à respecter une femme.

— Je sais bien, dit le jeune avocat, que, hors de chez eux, bien des jeunes gens se montrent mal élevés; mais enfin ce sont plutôt des exceptions.

— Il faut toujours des exceptions pour confirmer une règle; malheureusement, la règle, ici, est d'être mal élevé, et les exceptions sont rares.

— Cependant, dans tous les pays du monde, on regarde une femme, on la suit, on lui parle même dans la rue, n'est-ce pas, Monsieur?

CHRONIQUES ARGENTINES.

jeune avocat en s'adressant à l'étranger.

Parfaitement, répondit celui-ci, mais dans ce pays, on n'y met pas l'insistance que vient de décrire le docteur, et, si on se permet quelques réflexions, on les fait de façon à ne pas être entendu. Dans la rue, sur le passage d'une jolie femme, on murmure une parole aimable d'admiration, un mot spirituel ou galant, mais jamais obscène.

— Évidemment, interrompit le docteur, la galanterie a toujours ses droits, mais ces jeunes gens ne la comprennent que cynique et grossière.

— Je vous avouerai, reprit l'étranger, qu'une des choses qui m'ont profondément choqué en débarquant à Buenos Aires a été de constater le peu de respect dont on entourait la femme dans la rue. Non seulement on murmure sur son passage les pires obscénités, mais encore bien souvent un geste indiscret, un attouchement offensant accompagnent le propos.

Mais un critérium qui permet à l'étranger de se rendre compte du défaut d'éducation dont vous parlez, c'est que, pour protéger les femmes contre les licences trop grandes ou les privautés impertinentes des hommes, on a dû leur réserver des salles spéciales dans les endroits qu'elles fréquentent le plus, c'est-à-dire dans les confiseries. Je vous assure que, ayant remarqué cela dès les premiers jours de mon arrivée, je ne me suis pas fait une très

haute idée de l'éducation masculine argentine.

— Et dans les théâtres, ajouta le docteur, avez-vous observé comment se tiennent nos jeunes gens ? Je parle naturellement des théâtres qu'ils fréquentent. Entrez-y un jour, et vous croirez pénétrer dans une ménagerie. Ce ne sont que cris d'animaux, sifflets stridents, imitations des bruits les plus grossiers. Une artiste entre-t-elle en scène pour chanter, le potin commence avant même qu'on l'ait entendue, des exclamations d'une pornographie dégoûtante lui sont lancées. On pourrait croire que l'artiste est exécration, mais il n'en est rien, ou du moins on n'en sait rien. C'est notre jeunesse tout simplement qui s'amuse, empruntant le bon ton et les bonnes manières des voyous, se moquant des larmes que la pauvre fille versera dans la coulisse, s'inquiétant peu des spectateurs qui sont venus là pour entendre une artiste et non un chambard bon tout au plus dans le dernier bal de barrière. Et voilà ce que nos jeunes gens appellent être civilisés, tandis que nous, les vieux, parce qu'à leur âge nous n'avions pas un carcan autour du cou ni un melon à petits bords sur la tête, parce que nous croyions au respect que l'on doit à une femme, nous étions des sauvages. Merci ! j'aime mieux ma sauvagerie d'autrefois que votre civilisation d'aujourd'hui.

Vous pouvez répéter notre conversation à vos

amis — dit le docteur au jeune avocat qui avait déjà pris son chapeau et s'apprêtait à sortir — ça leur fera du bien de savoir un peu ce que l'on pense d'eux. »

Puis se tournant vers moi :

« Et vous qui avez une plume à votre service, transcrivez donc aussi notre conversation. A force de le leur répéter, peut-être nos jeunes gens finiront-ils par comprendre que le suprême chic n'a rien de commun avec la goujaterie.

— Je n'y manquerai pas, docteur. »

DIVERGENCES

C'est avec une curiosité toujours nouvelle et un peu ahurie que les étrangers habitant ce pays-ci — je parle naturellement des étrangers qui ne se sont pas trop « criollisés » (et je vous demande pardon d'employer cet affreux mot qui n'est ni français ni espagnol) — constatent la façon que l'on y a de comprendre les choses, de les interpréter. Amenez un Argentin à discuter un fait, le plus quelconque soit-il, et vous serez absolument stupéfait des commentaires qu'il fera, des conclusions auxquelles il aboutira et qui seront absolument différentes de celles qui vous seraient naturellement venues à l'esprit. Il y a là une différence de mentalité absolument évidente qui provient surtout de l'éducation première, celle que l'on reçoit en famille, et qui serait compréhensible entre individus n'étant pas de la même race, comme Anglo-Saxons et Latins, mais qui choque entre

deux Latins comme par exemple un Français et un Argentin. Il est vrai, après tout, que nous ne sommes guère plus Latins les uns que les autres, le territoire qui est la France aujourd'hui ayant vu tant d'invasions, ayant été occupé par tant de conquérants de races diverses qui y ont fait souche, que les gouttes de sang latin qui circulent dans nos veines doivent être assez clairsemées ; d'autre part, les Argentins ont une origine éminemment cosmopolite et, en outre, ils ont été transplantés ; or on sait qu'une plante perd de ses qualités ou en gagne de nouvelles suivant le sol où on la transporte.

Néanmoins, que nous soyons ou non Latins, nous sommes qualifiés tels, et c'est pour cela que nous nous étonnons des divergences d'idées que nous pouvons rencontrer entre les Argentins et nous.

Je constatai cette différence dans les appréciations, en relevant quelques notes recueillies au sujet des très logiques mesures prises pour l'assainissement moral des rues. Vous savez à la suite de quelle campagne le ministre de l'Intérieur et le chef de police prirent des dispositions et donnèrent des ordres pour que ceux qui trouvaient plaisir à insulter des femmes dans la rue soient châtiés sévèrement et sans pitié.

Le châtiment fut réglé comme le prix des petits

pâtés. La moindre impertinence coûte cinquante piastres, et depuis que les agents accomplissent le devoir qui leur a été indiqué, il n'est pas de jour où des arrestations ne soient opérées et amènent le versement de ces amendes. Vous et moi, évidemment, nous trouverons que c'est parfait, en faisant peut-être une restriction, c'est que pour les récidivistes cinquante piastres c'est bien peu, et que quelques jours de prison produiraient probablement un meilleur effet.

Or, ce que nous trouvons bien, un journal argentin le trouve parfaitement injuste. Il est tout à fait d'accord avec nous quant au principe ; il est un des plus ardents dans la campagne entreprise pour l'assainissement moral des rues, mais il estime que cette amende ne doit pas être fixe et qu'elle doit varier suivant la classe de l'individu auquel elle est appliquée. — « C'est bien, dit-il, de faire payer cinquante piastres aux riches et aux bourgeois, mais vous avouerez que c'est un tarif un peu élevé pour les ouvriers, et, pour eux, l'amende devrait être réduite à dix piastres. »

Je comprends très bien que pour la classe ouvrière on abaisse autant que possible les tarifs des articles de première nécessité, mais, comme je ne crois pas qu'insulter une femme puisse être classé dans cette catégorie, je ne vois pas pourquoi la grossièreté d'un ouvrier serait taxée à des prix

de faveur. Avec ce système-là, on arriverait à établir dix tarifs différents; les militaires, par exemple, ne paieraient que quart de prix; les employés du gouvernement ne paieraient pas du tout; les instituteurs et les membres du clergé auraient droit à une réduction de moitié; il serait fait une remise de dix pour cent aux membres de telle ou telle société, etc...

On pourrait, du reste, pendant qu'on y est, réformer tout le code et admettre que, suivant les classes de la société auxquelles appartiennent les condamnés, il leur serait fait une remise de la peine de tant.

Je n'ai pas besoin de démontrer davantage ce que, à nos yeux de Français, cette idée démocratique a de ridicule; mais elle marque bien cette différence de mentalité dont je vous parlais tout à l'heure.

En voici, du reste, un autre exemple, et toujours sur le même sujet.

On causait dans un milieu argentin de l'amende de cinquante piastres, et tout le monde approuvait sans restrictions les dispositions prises pour débarrasser les rues des goujats-galants.

On vint à parler du fait que, une dame appartenant à la haute société argentine, touchant même de très près un membre du gouvernement actuel, se voyant insultée dans la rue par un individu

quelconque, n'avait pas hésité à appeler le premier agent rencontré et à faire arrêter le cuistre qui lui avait adressé des propos malsonnants.

Là, sur cinq Argentins qui prenaient part à la conversation, trois furent unanimes à déclarer que Mme X... avait été tout à fait ridicule et qu'elle avait perdu toute dignité en s'abaissant à appeler elle-même un agent et à faire arrêter le personnage qui la poursuivait de ses grossièretés. Ce n'est pas là, disait-on, le rôle d'une femme ; elle ne doit pas agir elle-même, elle doit se renfermer dans sa dignité, faire comme si elle n'entendait pas les propos injurieux ou trop galants qui lui sont adressés et attendre qu'un passant, se rendant compte de ce qui arrive, intervienne et se charge de dénoncer à l'agent et de faire appréhender le mal appris.

Les deux autres Argentins défendaient bien la dame en question, mais assez mollement. On sentait que, au fond, ils trouvaient qu'en agissant ainsi Mme X... s'était trop brusquement affranchie de tous les préjugés sociaux argentins qui règlent l'attitude d'une femme dans la rue.

Il est évident que, si, dans un milieu français, on avait causé sur le même sujet, l'opinion aurait été unanimement très nettement contraire. Tout le monde aurait pleinement approuvé la dame en question, applaudi à son attitude énergique,

et déclaré que toutes devraient agir ainsi. Je suis même persuadé qu'il n'est pas de Français qui dirait à sa femme ou à sa fille : « Si on t'insulte dans la rue, ne dis rien, laisse-toi couvrir d'injures jusqu'à la gauche, mais ne te plains pas à un agent, tu compromettrais ta dignité. » Je crois bien qu'au contraire tous conseilleraient à leurs épouses de porter plainte dans ce cas, surtout maintenant qu'ils savent que l'amende de cinquante piastres est là, suspendue comme une épée de Damoclès au-dessus de la tête des délinquants.

Ce sont là, avec beaucoup d'autres, petites divergences de vues, provenant de l'éducation donnée et des conventions sociales existant, auxquelles nous nous heurtons constamment. Nous n'y pouvons rien, elles ne nous gênent pas beaucoup, ne nous empêchent pas de vivre à notre guise, et le temps se chargera probablement de les aplanir.

ÉDUCATION

Dans une de mes chroniques, je vous entretenais de l'éducation déplorable qui était donnée aux enfants en Argentine, et des conséquences fâcheuses et forcées qui en résultaient dans notre vie sociale. (J'entends l'expression « vie sociale » dans son sens vraiment français et non comme traduction littérale de la rubrique mondaine de nos confrères argentins).

Cette chronique me valut même en son temps une verte remontrance de la part d'un de mes lecteurs, qui eut le courage de m'attraper de la belle façon, mais qui eut également celui de ne pas signer sa missive. Que cela ait été de sa part un oubli, ou bien que cet anonymat ait été voulu, l'attrapage de mon correspondant ne m'émut guère, car, si le fond même de mon article l'avait blessé, il se gardait bien de me prouver que j'avais pu prendre un faux point de départ, que

j'avais exagéré la mauvaise éducation donnée aux enfants, et ne m'admonestait que parce que j'avais traité la généralité des gamins de « sales gosses ».

« Avant de vouloir refaire l'éducation de la jeunesse, me disait-il, apprenez donc à ne pas torturer la langue française en employant des expressions d'argot aussi triviales. »

Comme le mot « gosse », s'il est d'origine populaire, a néanmoins conquis droit de cité dans notre langue, l'Académie lui ayant fait place dans son dictionnaire, vous comprendrez que je n'aie pas fait grand cas de cette remontrance de linguistique qui m'était donnée par un soi-disant Argentin, et, si je viens vous en parler aujourd'hui, c'est que je crains bien que cette expression de « sales gosses », que j'avais employée naguère au petit bonheur, ne devienne bientôt trop faible pour faire comprendre l'absence totale d'éducation chez les enfants élevés dans ce pays.

On sait, en effet, que ce n'est guère dans leur famille que gamins et gaminés peuvent puiser les premiers principes d'une bonne éducation, pour la raison très simple que les trois quarts des parents sont d'origine très modeste et n'ont pas reçu eux-mêmes cette instruction première. Dans les familles plus élevées à ce point de vue, il est très difficile de réagir contre le courant. Les enfants, en effet, se vicient au contact de leurs camarades d'école,

vivent un peu trop dans la rue, et, lorsqu'ils sont à la maison, ils se trouvent en présence d'une maman trop bonne, qui pardonne par faiblesse, alors que le papa, absorbé par ses affaires, est presque toujours absent ou bien, quand il rentre, passe facilement sur tout pour avoir la tranquillité et le repos.

Ces premiers principes de bonne éducation, de savoir-vivre, et même de goût à l'étude, ne pouvant être que difficilement, ou rarement donnés à l'enfant dans sa famille, c'est donc à l'école, au collège, que l'on devrait chercher non pas à bourrer d'une morale toute théorique, pas plus que d'une instruction civique boursouflée, gamins et gamines, mais à les instruire dès leurs premières années dans le goût du travail, à leur apprendre la politesse et la bienséance, à les persuader que rien n'est plus agréable que la fréquentation des gens bien élevés et instruits.

Malheureusement, c'est peut-être à l'école qu'on fait le moins pour cela. Non pas que les professeurs y mettent de la mauvaise volonté, se moquent pas mal de leurs élèves — les malheureux au contraire se lamentent assez — mais parce que, dans les hautes sphères éducatrices, où l'on procède en toutes choses par théorie et non d'une façon pratique, on a enlevé à ces professeurs tous les moyens de sévir, d'obtenir une discipline.

On a interdit très sévèrement les châtiments

corporels. C'est parfait évidemment, et je ne saurais trop y applaudir, bien que, ici, où l'on aime tant à copier les Anglo-Saxons, on devrait se rappeler que le fouet humiliant existe encore dans les collèges anglais.

Mais, en dehors des châtiments corporels, il était d'autres punitions qui pouvaient exister. Jusqu'à ces temps derniers, les professeurs avaient encore, comme moyen de répression, la retenue. Un élève était envoyé pendant une heure ou deux en retenue pour y faire le devoir qu'il n'avait pas apporté à la classe, pour y apprendre la leçon qu'il n'avait pas sue, pour y accomplir un pensum instructif s'il avait troublé la classe par son tapage, s'il avait manqué de respect à son professeur. Aujourd'hui, la retenue a été supprimée.

Dans un bel élan de libéralisme, le Conseil national d'éducation, — à moins que ce ne soit les directeurs des collèges nationaux, — a décidé que dorénavant on n'infligerait pas de retenues aux élèves, parce que c'était là une punition humiliante pour leur amour-propre. Voilà qui est prendre bien des ménagements pour l'amour-propre des jeunes morveux !

Que résulte-t-il de cette décision malencontreuse ? C'est que les élèves, se sentant davantage la bride sur le cou, sachant les professeurs impuissants à réprimer leurs fantaisies et leurs caprices,

n'en font plus qu'à leur guise. Des devoirs ? il n'en faut plus parler ; du moment qu'on n'est plus contraint à les faire en retenue, pourquoi s'éreinter le tempérament à travailler quand le doux *far niente* est si tentant ? ; de la tenue, de l'attention en classe ? pourquoi faire quand il est si agréable de s'amuser un brin ? ; du respect pour son professeur ? allons donc, il est désarmé, impuissant, et la lâcheté est si naturelle ! Et vous voyez ainsi ce que peuvent être les classes maintenant, ce qu'elles deviendront lorsque ces élèves 'auront bien senti toute la liberté dont ils jouissent, toute la force qu'ils peuvent opposer à ceux qui ont consacré leur vie à cette grande mission, l'instruction.

Le seul châtiment qui reste au pouvoir des professeurs est le renvoi temporaire ou définitif. Est-ce bien un moyen de répression ? Hélas ! non ! Le renvoi temporaire ? mais c'est quelques jours de congé qui viennent récompenser l'élève paresseux, indiscipliné ou insolent. Le renvoi définitif ? On sait ce qu'il en est. Les parents viennent supplier le directeur de l'établissement de reprendre leur enfant, et, après un mois d'absence, le cancre ou le mauvais garnement reprend sa place sur les bancs de l'école, plus disposé que jamais à ne rien faire ou à mal faire. Le résultat obtenu est bien pour encourager à ne jamais punir.

Les professeurs se plaignent, ne prennent plus

goût à leur cours, se désintéressent des élèves insupportables et qui ne font plus rien. Ils disent, non sans grand bon sens, qu'on ne peut pas plus mener sans punition un collège qu'un régiment. J'en suis d'autant plus persuadé qu'au régiment on se trouve en présence d'hommes faits, qui sont tout de même plus raisonnables que des enfants.

Pour ma part, j'ai peur qu'avec un système aussi libéral on ne nous prépare tout simplement une génération de crétins ou de goujats.

LES TERRASSES

Malgré le temps incertain d'une fin d'hiver, en dépit des orages subits, des tourmentes imprévues, des cyclones qui balayent tout sur leur passage, il suffit de quelques journées de chaleur pour faire sortir de leur hivernage les nombreuses tables qui vont s'étaler sur les trottoirs et, entourées de chaises, constituent ce que l'on est convenu d'appeler les terrasses des cafés.

C'est la saison d'été qui commence et qui vient donner à l'avenue de Mayo un faux air de nos grands boulevards parisiens. Et, bien que les averses et les coups de vent aient été chaque jour menaçants, transformant octobre en notre mois de mars européen, avec ses giboulées, les terrasses retrouvent toute leur clientèle des années passées, conquièrent même à chaque saison de nouveaux et surtout de nouvelles habituées.

Vous n'ignorez pas certainement qu'il y a

quelques années encore on se montrait au doigt les femmes qui allaient au café, et il n'était pas de calomnies auxquelles elles ne soient en butte. Aller à la *confiteria*, prendre une glace, était chose parfaitement admise ; aller la savourer à l'intérieur ou à la terrasse d'un café était un scandale.

Des mœurs un peu libérales se sont heureusement infiltrées en Argentine, ou tout au moins dans la capitale, et aujourd'hui il n'est pas rare de voir, aux heures apéritives, ou bien encore après le dîner, les tables qui envahissent les trottoirs garnies de fraîches toilettes.

Cela ne veut aucunement dire que les femmes aient pris de nos jours le goût de s'alcooliser, mais simplement qu'elles éprouvent une satisfaction à sortir avec leurs époux, pères ou frères, et qu'elles ont eu le bon sens de comprendre qu'il n'était pas plus immoral ou scandaleux de prendre un rafraîchissement à la terrasse d'un café, en jouissant du coup d'œil qu'offre le mouvement d'une grande avenue, que d'aller le déguster derrière les portes closes d'une *confiteria*, dans une atmosphère chaude et saturée de toutes les odeurs diverses d'une pâtisserie-confiserie.

Donc, tous les jours, les femmes vont davantage au café et fréquentent de plus en plus les terrasses en été. Pour ma part, je n'y vois aucun mal, et j'estime au contraire que tout le monde n'a qu'à

y gagner : la femme, parce qu'elle y trouve une distraction de plus ; l'homme, parce qu'il se contentera d'un seul apéritif et ne s'abrutira pas dans d'interminables parties arrosées de nombreux verres ; le cafetier, parce qu'il voit sa clientèle doubler, et enfin la ville et ses habitants, parce que les terrasses des cafés donnent toujours une animation coquette sur les voies où elles sont situées.

Il n'en est pas moins vrai que ces avantages, que je me plais à constater dans ce plus grand libéralisme des mœurs, n'apparaissent aucunement aux yeux des vieux Argentins aux idées irréductibles qui prétendent que les coutumes du temps jadis étaient les bonnes et qui en sont encore à crier au scandale lorsqu'ils voient une femme au café.

Je le constatais encore l'autre jour en causant avec l'un d'eux, qui cependant a certaines prétentions au libéralisme et qui a la critique aisée pour la généralité des usages admis par ses compatriotes, se plaisant à leur donner en exemple les habitudes anglaises ou françaises.

Comme je l'invitais, avec sa famille, à venir prendre un rafraîchissement à la terrasse d'un café de l'avenue de Mayo, il poussa les hauts cris et s'indigna violemment.

« Je ne comprends pas, me dit-il, que vous

puissiez emmener des dames au café. C'est le summum du ridicule et du mauvais goût ; ce n'est pas la place des femmes au café, et chaque fois que j'en vois une assise à une table, je ne puis m'empêcher de m'esclaffer, de me moquer d'elle.

— Cependant, lui répondis-je, vous constaterez avec moi que, chaque année, la clientèle féminine des cafés va en augmentant et qu'en réalité il n'y a aucun mal pour une dame à s'asseoir à une terrasse pour y prendre une glace, un rafraîchissement quelconque, voire même un apéritif. Vous qui aimez si souvent à citer Paris, vous savez bien que, durant les journées chaudes, les familles envahissent les tables qui s'alignent sur les trottoirs des grands boulevards.

— Paris est Paris et Buenos Aires est Buenos Aires. Or, dans notre ville, il est de très mauvais goût de conduire des femmes au café, et il est encore plus déplacé d'aller s'installer aux terrasses de l'avenue de Mayo.

— Pourquoi donc ?

— Mais ne vous êtes-vous pas rendu compte combien l'avenue de Mayo est mal fréquentée ? On a voulu faire de cette voie une promenade aristocratique ; le but n'a pas été atteint, et aujourd'hui elle est le rendez-vous du peuple. Ce ne sont que des ouvriers qui la parcourent, et ceux qui s'asseoient aux tables des cafés ne sont que des ouvriers enrichis.

C'est un milieu grossier, et je ne dis pas plus, où l'on ne saurait décemment se fourvoyer.

— Remarquez que je n'ai aucunement l'intention de vous dire que la terrasse d'un café peut être comparée à un salon aristocratique; bien au contraire, par son caractère public, elle est forcément très démocratique, mais démocratie n'a jamais été synonyme de voyoucratie, comme vous le voulez sous-entendre.

Si on n'y rencontre pas ce que vous appelez votre aristocratie, qui, en somme, est d'origine très récente et qui, pour tout parchemin n'a que du papier-monnaie, on s'y trouve néanmoins avec de la bonne bourgeoisie, presque toute d'origine étrangère, il est vrai, mais qui n'en est pas moins honorable pour cela.

— Allons donc! les bonnes familles étrangères elles-mêmes ne vont pas s'asseoir aux terrasses des cafés.

— Celles peut-être qui veulent singer l'aristocratie *porteña* ou qui s'imaginent en faire partie; mais celles qui ne le font pas à la pose ne s'en privent guère et ne voient en celà rien de déshonorant.

— Vous le croyez, mais pour moi qui connais tout le monde ici, qui sais les tenants et les aboutissants de chacun, je vous assure qu'il n'y a que les familles des ouvriers enrichis qui vont au café.

— Cependant, dans les brasseries genre allemand, vous voyez également tous les soirs de nombreuses dames...

— Ouvriers enrichis, tout cela gens du peuple, qui ne s'imaginent pas combien ils sont ridicules, combien ils prêtent à rire aux Argentins.

— Et à Palermo ?

— Ah ! là, c'est autre chose. On peut se rendre au Pavillon des Lacs sans crainte d'être ridicule, mais encore est-il une heure seulement où cela soit admis. De cinq à sept heures du soir, vous y trouverez des bonnes familles, mais tous ceux qui y vont en dehors de ces heures sont aussi ridicules que ceux qui s'assoient aux terrasses des cafés.

— Le ridicule, là-dedans, ce sont plutôt vos convenances, qui ne reposent sur rien, qui sont basées sur le « qu'en dira-t-on », qui sentent d'une lieue les cancans des petites villes de province, qui admettent que l'on peut prendre une glace à Palermo, mais qu'il n'est pas « comme il faut » de la savourer dans un café convenable du centre de la ville. Ce sont là des provincialismes qui sont indignes d'une grande capitale, d'une cité aussi prétentieuse que Buenos Aires.

— Tous vos arguments n'empêcheront qu'aux yeux des Argentins il est ridicule qu'une femme aille s'attabler à la terrasse d'un café, et longtemps encore tous mes compatriotes se feront des gorges

chaudes de toutes celles qu'ils verront ainsi. »

C'était là l'opinion que m'émettait un Argentin que je n'ai pu convaincre à des idées plus libérales ; et je le sais, cette opinion est partagée par la majorité des *filles du Pays*, pour me servir de l'expression consacrée ici.

Si vous l'ignoriez, mes aimables lectrices, vous voilà donc prévenues ; mais que cela ne vous dérange aucunement dans vos habitudes ; ce prétendu ridicule n'est pas de ceux qui tuent, ce n'est au contraire qu'un préjugé à tuer. Si le cœur vous en dit, continuez donc à accompagner de temps à autre votre époux au café ; étant avec vous, il se passera tout naturellement des un ou deux apéritifs supplémentaires ou des quelques chopes simples ou doubles auxquels il se serait laissé entraîner. Il ne s'en trouvera que mieux, et vous aussi. C'est, du reste, la grâce que je vous souhaite.

MŒURS ET COUTUMES

Il est toujours intéressant de causer avec des compatriotes nouvellement débarqués, d'abord parce qu'ils vous apportent des idées toutes fraîches du pays natal et vous permettent de vous retremper, durant quelques instants, dans une atmosphère que nous ne retrouvons pas ici ; ensuite parce que leurs yeux, non encore émoussés aux choses du pays, notent mille petits détails auxquels nous sommes tellement accoutumés que nous n'y prêtons plus la moindre attention.

J'avais le plaisir d'éprouver ces satisfactions en causant l'autre jour avec une charmante compatriote tout récemment débarquée. On parla d'abord des amis communs ; on se raconta tout ce qui s'était passé depuis que l'on ne s'était vu — et il y avait quelques années — c'est donc dire si le bavardage fut très long et très agréable, du moins pour moi.

Puis, entre deux souvenirs, on dit quelques mots

sur Buenos Aires ; ma charmante interlocutrice me demanda une foule de renseignements, que je m'empressais de lui donner, et bientôt elle me posa cette question :

« Dites-moi, que peut faire ici une femme seule, qui ne connaît personne, pour ne pas s'ennuyer ? »

Sa question me prit un peu au dépourvu, et le seul conseil que je trouvai à lui donner fut d'aller se promener en voiture à Palermo.

« Mais j'y suis déjà allée, à votre Palermo. Ce n'est franchement pas gai, c'est bon pour une promenade de temps à autre, mais c'est bien monotone, si c'est là l'unique distraction de Buenos Aires.

— Vous avez encore les rues, Florida, l'avenue de Mayo.

— Mais une femme ne peut pas s'y promener sans risquer d'être insultée, si ce n'est plus. Tenez, en venant à Buenos Aires, j'avais apporté plusieurs jolies toilettes de ville, et je vois que je repartirai sans m'en être servie. Savez-vous pourquoi ?

— Dites toujours.

— Parce que, si je sors dans les rues à pied avec l'une d'elles, je deviendrai tout de suite le point de mire de tous les yeux insolents et surtout l'objet de tous les propos malséants. Si je sors en voiture — et par ce temps-ci je ne comprends pas qu'il n'y ait que des fiacres ouverts où l'on gèle, ce qui m'oblige à

prendre un coupé de remise — si je sors en voiture, dis-je, on ne voit pas ma toilette, et alors ce n'est vraiment pas la peine de la mettre.

— Vous pouvez aller au théâtre.

— Pas davantage. Je connais ici trois ou quatre messieurs appartenant à la bonne société argentine, et pas un d'eux ne consentira à m'accompagner au théâtre. Ne croyez pas que c'est parce qu'ils auraient peur de me compromettre ; non, c'est parce qu'ils craignent de se compromettre eux-mêmes. Dans cette grande ville d'un million, on est comme dans un petit village, où la frousse du « qu'en-dira-t-on, des cancons », fait que les messieurs les plus chic, les plus libres de leur personne et de leurs actes, reculent devant une galanterie permise en tout autre pays.

— Cependant, ici, les hommes sont en général très empressés auprès des dames.

— Chez eux, dans leurs salons, oui ; mais au dehors, non. En voulez-vous une preuve ? L'autre jour, je suivais en voiture la rue Florida. Un embarras, ou je ne sais quoi, oblige ma victoria à stationner un instant au bord du trottoir. Vient à passer un monsieur que je connais de Paris, depuis de longues années. Il s'empresse de venir me saluer, me serrer la main, et la conversation s'engage. Au bout de quelques instants, ma voiture se remet en marche et, m'apercevant que ce monsieur suivait

la même direction que moi, avec la liberté que nous avons en France, je lui offre une place. Il déclina mon offre avec une belle indignation et s'écria : « Oh ! non, que dirait-on ! » Et, dans cette exclamation, je sentis que sa plus grande préoccupation était non la peur de me compromettre, mais celle de se compromettre lui-même.

— Et c'était vrai, lui dis-je, car certainement tout Buenos Aires aurait su quelques heures après que ce monsieur avait été vu dans la rue Florida en compagnie d'une dame inconnue de la société, et dans tous les milieux argentins, femmes et hommes auraient abondamment jase sur ce fait, pourtant insignifiant, mais auquel on aurait accordé toutes les proportions d'un scandale.

— Et pourtant, à Paris, ce même monsieur, qui y compte des amis, qui y est très connu, aurait très naturellement accepté mon invitation, sans songer le moins du monde que cela puisse le compromettre ou me compromettre, et sans que, du reste, personne y trouve à redire.

— C'est certainement très vrai, mais que voulez-vous, autre pays, autres mœurs. Les idées libérales que nous avons en France, de même que les allures très libres que l'on affecte en Angleterre, seront sûrement un jour adoptées en Argentine ; mais le monde ne s'est pas fait en un jour, et cela demandera du temps, cela se fera au fur et à me-

sure que les Argentins, qui voyagent déjà beaucoup en Europe, se seront mieux assimilés à nos usages.

— Mais, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cette peur de se compromettre, les Argentins semblent la pousser jusqu'à l'égard de leurs propres femmes. Vous me parliez de Palermo, tout à l'heure. J'y suis allée plusieurs fois depuis mon arrivée, et j'ai constaté que la plupart du temps les dames étaient seules dans leurs voitures et que les messieurs faisaient bande à part dans un autre véhicule. Dans les rues mêmes de la ville, quand voyez-vous un mari accompagner sa femme ? C'est excessivement rare.

— Les maris sont à leurs affaires, car tous les hommes ici sont lancés dans de multiples affaires, et, étant donné que dans ce pays on laisse traîner les choses en longueur, que les négociations sont toujours lentes, ils sont obligés d'y consacrer beaucoup plus de temps qu'en Europe. De là vient qu'ils ne peuvent être toujours aux côtés de leurs femmes.

— N'empêche que c'est un peu exagéré cette séparation des sexes.

— Préférez-vous la promiscuité japonaise ?

— Comment ?

— Au Japon, hommes, femmes, enfants, amis, amies, ont coutume de prendre leur bain ensemble,

dans la même piscine, qui mesure à peine quelques mètres carrés et, comme on ignore la pudeur, du côté masculin comme du côté féminin, on n'arbore aucun costume, pas même le plus léger caleçon ou la feuille de vigne du père Adam.

— Oh ! les horreurs !

— Voyez, vous vous récriez devant ces mœurs que vous trouvez trop libres. Cependant personne, là-bas, n'y voit du mal, et les Japonais, lorsqu'ils viennent vous visiter en Europe, doivent trouver que nous sommes d'une pruderie ridicule. Nos costumes leur produisent la même impression que celle que vous avez ressentie en constatant les usages argentins. Et, après tout, si tous les pays étaient copiés sur le même modèle, si tous les hommes et les femmes y faisaient le même geste, avaient les mêmes habitudes, si tout se ressemblait partout et en tous lieux, il faut avouer que les voyages n'auraient plus rien d'intéressant et que mieux vaudrait se cloîtrer dans sa chambre que de faire le tour du monde. Vous-même, vous regretteriez d'être venue à Buenos Aires, si vous n'y aviez retrouvé qu'une copie servile de Paris, tandis que maintenant, après un séjour de quelques mois, vous qui avez si précieusement observé, vous aurez au moins quelque chose à raconter à votre retour. »

« CHEZ NOUS »

Je causais dernièrement avec un Argentin qui me disait : « Vous autres, étrangers, qui vivez ici, vous avez un très grand défaut, et vous ne pouvez vous imaginer combien il est horripilant pour nous. Vous ne pouvez voir une chose de ce pays sans immédiatement accomplir une comparaison avec ce qui est chez vous. Constamment vous employez cette expression : « Chez nous ». Un objet vous apparaît-il, vous ne manquez pas de dire : « Chez nous, nous avons mieux que ça. » Un fait vient-il à se passer qu'aussitôt vous le commentez en disant : « Chez nous, il en aurait été autrement. » Toutes nos coutumes, vous les mettez en parallèle avec vos habitudes : « Chez nous, nous faisons ceci ; chez nous, ce n'est pas ainsi. » Les moindres actes de nos gouvernants, les dispositions les plus anodines de nos autorités, font naître sur vos lèvres ce « chez nous », éternel rapprochement des

choses de votre pays à celles de celui-ci. Nous savons parfaitement que chez vous nous aurions beaucoup à copier ; que vous avez, du fait même de l'antiquité de vos institutions perfectionnées par une longue pratique, une expérience plus grande que nous ; mais cela veut-il dire que nous devons vous copier servilement dans tout ce que vous faites, dans vos moindres habitudes ? Êtes-vous si certains que vos usages implantés ici, dans un pays ayant d'autres mœurs, donneraient de bons résultats ? Voyez, une plante transplantée dans d'autres régions que celles dont elle est originaire dégénère et dépérit la plupart du temps. Nous avons apporté ici vos pêchers, vos poiriers, et cependant les fruits que nous récoltons n'atteignent pas la saveur que vous obtenez chez vous.

Ce « Chez nous » que vous nous faites entendre constamment en est même une preuve, car il établit que vous ne vous êtes pas complètement acclimaté ici, qu'il vous manque quelque chose, que vous n'êtes pas dans votre élément. Et pour nous, ce sempiternel refrain est lassant, agaçant et bien souvent, même si cela n'est pas dans votre intention, nous le trouvons humiliant, blessant.

Ce que je vous en dis là ne s'adresse pas uniquement à vous, Français, mais à tous les étrangers en général, car rares sont ceux qui se dispensent de rapprocher par ces « Chez nous » les choses de

leur pays à celles de celui-ci. Mais je le dis particulièrement à vous, qui souvent, dans vos chroniques, tombez dans ce travers et venez constamment nous donner la France en exemple pour tout ce qu'il y aurait à faire en Argentine. »

Sans doute, mon interlocuteur avait un peu raison. C'est un défaut qui nous est commun à tous de toujours mettre le pays où nous vivons en parallèle avec celui d'où nous sommes originaires. Et comme je n'échappe pas à la loi commune, je le possède au même degré que tout le monde, et je m'en sers. Aussi, sentant la justesse des observations que me faisait mon ami argentin, je ne l'interrompis pas durant son monologue ; je le laissais dérouler sa bobine jusqu'à la fin. Cela me donna le temps de la réflexion, et, par un très juste retour des choses, je me mis à penser à ce que faisaient les étrangers chez nous. Mes souvenirs me permirent de me rappeler avec une douce satisfaction intérieure qu'ils usaient aussi et abusaient même du « Chez nous ». Très heureux de cette constatation, j'attendis donc patiemment que mon interlocuteur eut achevé sa période pour prendre à mon tour la parole.

« Ce que vous venez de dire est très vrai, lui dis-je. Le « Chez nous » est un de nos grands arguments tant dans les discussions les plus sérieuses que dans nos conversations les plus futiles. C'est

une de nos formes de chauvinisme ; nous avons la mémoire, presque le culte de ce qui se passe chez nous, et constamment nous le mettons en avant, en opposition à ce qui se passe ailleurs, sans nous rendre compte, sans nous apercevoir que nous pouvons ainsi agacer très profondément les étrangers qui nous écoutent. Mais nous avons une excuse très grande à cela, c'est que ce défaut que les Argentins nous reprochent par votre bouche, ils le possèdent absolument tout comme nous. Je me suis trouvé à Paris, fréquemment, dans des milieux argentins ; j'ai même eu l'occasion assez souvent de guider quelques-uns de vos compatriotes à travers la grande ville, et je puis vous assurer qu'ils usaient du « Chez nous » tout aussi généreusement que nous pouvons le faire. Attendions-nous un omnibus numéros en mains, que j'étais sûr d'entendre : « Chez nous, il n'y a pas de bureau d'omnibus, on ne fait pas la queue avec son numéro, on monte dans le tramway quand il passe. » Prenions-nous un fiacre, je n'échappais pas à l'inévitable réflexion : « Chez nous, les voitures de place sont attelées à deux chevaux. » Parlait-on d'une grande propriété que aussitôt les Argentins que j'accompagnais demandaient quelle était son étendue et ne manquaient pas de dire : « Chez nous, les grandes propriétés ont plusieurs lieues carrées. » Traversait-on quelques rues tortueuses qu'ils comparaient

aussitôt : « Chez nous, toutes les rues sont droites. » Nos institutions, nos usages, nos moindres gestes provoquaient toujours l'éclosion d'un « Chez nous » sur les lèvres de vos compatriotes. Je vous dirais même que souvent ils se permettaient des licences qui auraient été mal accueillies s'ils ne s'étaient aussitôt excusés par un « Chez nous c'est l'usage », qui était pour eux comme un permis général de faire toutes choses, comme un sauf-conduit pour toutes les incorrections.

Pour ma part, ce « Chez nous » perpétuellement invoqué ne m'agaçait aucunement; il m'amusait et m'intéressait même. Je croyais ainsi, par ces comparaisons continuelles, me faire une conception exacte de ce qu'était l'Argentine, et de fait je m'étais imaginé que c'était un superbe pays aux idées très profondément libérales, que Buenos Aires était une ville magnifique ne le cédant en rien à Paris. Ce « Chez nous » était une réclame perpétuelle, fascinante. Vos compatriotes faisaient l'article constamment; ils étaient des commis voyageurs en Argentine.

Je ne sais si c'est à cela que je dois d'être venu sur les rives du Rio de la Plata, si ce « Chez nous » a eu quelque influence sur ma décision lorsque je me suis embarqué. Peut-être bien. Mais ce que je sais, c'est que le Buenos Aires dont je m'étais fait l'image d'après le « Chez nous » de vos compa-

tristes et celui que j'ai trouvé étaient bien différents. La réclame était un peu forcée ; le tableau m'avait été exagéré. Et je puis vous ajouter que je connais beaucoup de personnes dans mon cas qui ont souffert quelque désillusion en débarquant ici. Par contre, à l'avantage de notre « Chez nous », je n'ai jamais entendu dire aux Argentins revenant de France que Paris les avait désillusionnés. Au contraire, tous en faisaient l'éloge, et ils encourageaient même notre petit défaut, car, s'ils ne se servaient pas de notre « Chez nous », tout au moins à chaque instant je les entendais le remplacer par « A Paris », qu'ils opposaient continuellement et avantageusement à « A Buenos Aires ». Ils devenaient nos collaborateurs, nos complices même, si vous le voulez, dans la réclame que nous faisons à notre pays.

Ce qui tendrait à faire croire que notre « Chez nous » a bien un peu sa raison d'être.

APPARTEMENTS A LOUER

S'il est un malheur que je ne souhaite pas à mon pire ennemi, c'est bien d'avoir à chercher un logement à Buenos Aires.

Celui qui n'a pas déménagé depuis plusieurs années, celui qui vit en meublé, celui qui débarquant ne s'est pas encore mis en quête d'un appartement, ne se doute pas des difficultés qu'il rencontrera, des courses qu'il devra faire, des pas et démarches qu'il multipliera pour ne rien trouver, ni à son goût, ni dans les prix qu'il espérait pouvoir y mettre.

Cette course au logis est un petit passe-temps hygiénique que je ne saurais trop recommander aux gens obèses. Ils y perdront certainement les quelques kilos qui peuvent les gêner, mais, par contre, je ne les garantis aucunement contre une maladie bilieuse, tant ils auront l'occasion de se mettre en rage.

Chercher un *département*. — car on a adopté ici pour les maisons la division géographique de la France — est un plaisir partout ailleurs. A Buenos Aires, c'est un calvaire.

D'abord, les indications sont très vagues. On fait des kilomètres dans les rues sans trouver le petit bout de papier alléchant, passé à travers les barreaux d'un balcon, et qui a la prétention d'apprendre aux passants que quelque chose est à louer dans l'immeuble. C'est peut-être toute la maison, un étage entier, ou simplement une petite chambre ; mais ce morceau de papier ne vous le dit pas. Il faut que vous entriez, que vous vous adressiez à cinq ou six personnes qui vous déclarent ne rien savoir, jusqu'à ce que vous tombiez sur un locataire quelconque, qui sous-loue quelques pièces ne faisant nullement votre affaire.

Et encore si vous avez la patience de chercher ainsi les appartements, n'allez pas croire que ce papier révélateur — qui est bien loin de valoir l'écriteau placé aux portes des maisons à Paris — vous apparaîtra à tous les coins de rues. Non, il vous faudra marcher toute une journée pour en apercevoir cinq ou six.

Après quelques jours d'une course en zigzag à travers les rues, où l'on s'en va le nez en l'air, au risque de se faire écraser, celui qui est en quête d'un logis finit par se lasser et veut trouver un

moyen plus pratique et moins fatigant de découvrir le toit sous lequel il pourra s'abriter.

Il a vu que des agences s'occupaient de rechercher des logements pour les gens peu enclins à la marche et aux déconvenues. Il s'adresse à l'une d'elles, comme l'on va au Messie. Très aimablement on l'accueille, on se met à sa disposition. Veut-il une habitation dans le centre ? On lui en propose une à Belgrano. Veut-il aller habiter à Flores ? On lui offre tout ce qu'il y a de mieux à la Boca. Cinq minutes suffisent pour constater que les agences, tout comme les particuliers, n'ont pas des maisons à foison sous la main. Il est vrai qu'on console ce chercheur en lui assurant que peut-être demain on aura découvert ce dont il a besoin, et on l'invite poliment à repasser. Il peut le faire huit jours durant, ce sera toujours la même chose.

Les agences n'ayant pu le satisfaire, il se rabat alors sur les journaux. Tous les jours il parcourt fiévreusement les colonnes où s'alignent les maisons à louer. Sur le nombre, d'après les indications succinctes données, il croit trouver deux ou trois choses qui peut-être pourront lui convenir. Tout tranquillement, en homme qui n'aime pas à déranger les gens au saut du lit ou dans leur toilette matinale, il se rend aux adresses dont il a pris note vers onze heures, ou bien encore dans l'après-midi, et il apprend, à son grand désappointement,

que l'appartement est déjà loué ; ou bien il tombe sur quelque logis inhabitable et dont on demande un prix exorbitant.

Quelques jours de cette nouvelle expérience lui apprennent que, si l'on veut louer, il ne faut pas avoir peur d'aller réveiller les concierges, ou plutôt les *encargados* — ce que nos compatriotes traduisent si littéralement, mais si incorrectement, par mot *enchargés*. — Il n'hésite donc pas à voir se lever l'aurore et à guetter le premier marchand de journaux pour se précipiter aux adresses qu'il relève sur les feuilles fraîchement imprimées. C'est une course folle, désordonnée, durant quelques jours, jusqu'à ce qu'enfin on tombe sur l'appartement rêvé. Il présente bien mille inconvénients, tous plus désagréables les uns que les autres ; mais enfin c'est le toit trouvé, c'est l'assurance qu'on ne couchera pas dans la rue.

Il se rend d'une traite chez le propriétaire, l'espoir au cœur, prêt à passer s'il le faut par les fourches caudines de conditions draconiennes, mais il se heurte à un nouvel obstacle. Il a des enfants, et le propriétaire n'en veut pas dans la maison.

Quatre-vingt-dix fois sur cent, il se verra opposer cette objection, et il se demandera, non sans surprise, comment il se fait que Buenos Aires, d'après ses statistiques, figure parmi les villes où la natalité est le plus élevée. Où passent donc tous ces

enfants qui naissent et que refusent impitoyablement tous les propriétaires ? C'est un problème que le chercheur d'appartements n'a pas le temps de résoudre.

Enfin, après avoir frappé à bien des portes, il finit par trouver un propriétaire digne des éloges de M. Piot et qui consent à recevoir de la marmaille dans son immeuble.

Le prix est rapidement débattu ; les conditions sont acceptées de part et d'autre, la garantie — la *fiance*, comme disent toujours nos compatriotes qui savent franciser les mots espagnols — est acceptée. Il n'y a plus qu'à recueillir les signatures, et propriétaire et futur locataire se séparent en échangeant toutes les paroles d'honneur possibles et imaginables.

Le chercheur d'appartement croit enfin qu'il est au bout de ses peines, et il se retire confiant dans les promesses faites, dans les paroles échangées. Neuf fois sur dix cependant, il aura encore une désillusion. Le propriétaire ne viendra pas faire signer le document par lequel le répondant s'engage.

Bien souvent il ne donnera pas signe de vie ; mais cependant, s'il est poli, il enverra une carte annonçant que, pour un prétexte quelconque, il ne veut plus louer.

Ce qui se sera passé est très simple. Derrière le

chercheur que j'ai suivi sera passé un autre chercheur, qui aura offert quelques piastres de plus et aura enlevé l'appartement et la parole du propriétaire. Il est vrai qu'il peut être à son tour joué de la même façon.

Les autres personnes qui se prétendent prudentes donneront dès le premier instant des arrhes au propriétaire ; mais ce n'est encore là qu'une garantie insuffisante et parfois risquée. La plupart des propriétaires, craignant de trop s'engager, se refusent, en effet, à donner un reçu de cette première somme versée ; c'est dire qu'ils ont toute latitude pour nier ce dépôt de garantie. Et, du reste, quand même donneraient-ils un reçu, ils ne se font aucun scrupule de reprendre leur parole et leur signature, en déclarant au futur locataire qu'il n'y a rien de fait, que les arrhes remises et qu'ils restituent ne constituaient aucun engagement définitif.

Comme il faut néanmoins se loger, on finit bien par trouver un réduit quelconque, mais Dieu sait au prix de quelles tribulations, de quelles avanies !

Les mésaventures du locataire ne se terminent cependant pas là. A peine est-il emménagé, à peine a-t-il eu le temps de colloquer ses meubles et de s'organiser tant bien que mal dans son nouveau logis, qu'il reçoit la désagréable communication que son appartement sera augmenté de tant à dater du mois suivant. Et comme la triste expérience

qu'il vient de faire n'est pas pour l'encourager à se mettre de nouveau en quête d'un local, il se résigne à supporter les exigences tous les jours croissantes des propriétaires.

Il faut avouer tout de même que ces derniers ont trop d'atouts dans leur jeu, que la partie leur est faite trop belle. Et cependant, cette hausse constante des loyers, cette pénurie de logements à louer, ne sont pas près de cesser. Elles ne peuvent que progresser, tant que la population suivra son mouvement ascendant trop rapide : tant que les propriétaires ne se décideront pas à abattre toutes leurs vieilles bicoques qui déparent la ville et à construire en leur lieu et place de véritables maisons de rapport.

C'est, hélas ! une constatation qui n'est guère souriante pour la pléthore de locataires !

Béni soit celui qui saura y trouver un remède !

L'HIVER

Je vous communiquais dernièrement les impressions d'une de nos compatriotes récemment débarquée à Buenos Aires. Les réflexions qu'elle faisait ont inspiré un *recién llegado*, comme nous disons ici, qui s'est empressé de me transmettre à son tour quelques remarques qu'il a pu faire depuis sa récente arrivée.

Mon correspondant — car c'est par lettre qu'il s'est adressé à moi — aborde beaucoup de points dont j'ai déjà entretenu mes lecteurs et sur lesquels nous nous trouvons presque partout d'accord. Bien que cela puisse paraître une répétition de ce que j'ai pu dire souvent, je m'empresse de publier sa lettre, d'abord parce qu'elle est intéressante et toute d'actualité, et ensuite parce que, revenir sur des idées déjà émises, les traiter de manière différente est encore le meilleur moyen de les

faire entrer dans la tête de ceux que l'on désire convaincre :

« A moi, également Français, nouveau venu dans votre ville, me dit mon correspondant, permettez-moi d'ajouter quelques mots à l'interview publiée de l'une de nos aimables compatriotes.

« Oui, Buenos Aires est une grande et belle ville, c'est la New-York de l'Amérique du Sud. avec cette nuance pourtant qu'elle a bien le caractère latin, comme ses habitants d'ailleurs. Mais, sans ressembler à Paris et tout en restant Buenos Aires, il manque encore bien des choses, même des plus rudimentaires, à cette belle ville pour qu'elle offre aux étrangers non seulement l'attrait. mais encore le confort qu'on est réellement surpris de ne pas trouver ici. Ainsi l'observation de votre belle correspondante sur les voitures de place en cette saison est des plus justes. Car, franchement, nous avons ici depuis huit jours un véritable hiver. tel que ceux de Paris, moins la neige. Mais, pour le reste, tout y est : le froid, le vent glacial, la pluie qui vous transit, et c'est à peine si vos maisons sont chauffées et peuvent l'être, car il en est plus des trois quarts qui n'ont pas de cheminées — je ne compte pas vos joujous de poêles à pétrole. — On gèle dans vos cafés sans feu ; on gèle dans tous les établissements de distraction, théâtres et concerts ; on gèle dans les voitures. En ce moment,

c'est presque inhabitable, sauf pour les riches, et à condition qu'ils restent chez eux.

« Vous me direz que Buenos Aires est une ville d'été? Mais, diable, quand il y a des hivers comme celui qui vient de commencer, une ville de progrès doit être outillée depuis longtemps contre de telles intempéries, car le progrès, c'est le confort, n'est-ce pas?

« Je constate un fait en ce moment, et rien de plus; quant au remède, il ne m'appartient pas de l'indiquer. Cependant, si j'élargis la question, j'observe une chose, c'est que Buenos Aires n'a pas su, comme les grandes villes des États-Unis, par exemple, adapter ses constructions au développement de sa population. Elle n'a pas voulu toucher à ses anciennes maisons, dont beaucoup, dans le centre même, n'ont encore qu'un rez-de-chaussée; seule l'Avenida de Mayo et quelques immeubles de banque ou de grandes maisons de commerce ont surgi. Et c'est ce qui fait que les loyers sont si chers, chaque portion de terrain ne portant pas le nombre de logements qu'elle devrait. Ce n'est pas une Avenida de Mayo qu'il vous faudrait, c'est quatre ou six du même genre, coupant et entrecoupant le cœur de la ville et toutes vos rues, en somme peu larges, qui se croisent à angle droit et au milieu desquelles la circulation, à certaines heures, est tellement

intense qu'on ne peut plus ni avancer ni reculer.

« Voyez-vous, il faudra un jour ou l'autre que la municipalité en arrive à ce qui a été fait dans toutes les grandes villes, comme à Paris par exemple, où il fallait pourtant compter avec un vieux passé et de grosses avances de capitaux. Il faudra exproprier, démolir, ouvrir de grandes voies et reconstruire sur leurs rives des immeubles modernes, avec tout le confort désirable. Là est la solution aussi du problème des loyers, qui intéresse tant de gens à Buenos Aires.

« Quand les autorités auront imposé des maisons de cinq étages, les logements, devenus plus abondants, feront s'abaisser le prix des loyers par le simple effet de l'offre et de la demande. Et alors vraiment vous aurez une grande ville, avec toutes les commodités et le confort que doit y offrir le *home* pour chacun; tandis qu'aujourd'hui vous n'avez encore que l'extériorité du « grand ».

« En écrivant, je me suis laissé aller, et me voilà loin des légères critiques relatées par votre interview. Mais, puisque j'y suis, permettez-moi d'achever en répondant d'avance à l'objection qu'on ne manquera pas de faire à cette idée d'expropriation. Cela coûte cher, dira-t-on? Oui, sur le moment, répondrai-je; mais c'est toujours de l'argent bien placé et qui rapporte, que celui employé ainsi par une ville en constant développe-

ment et accroissement, comme l'est Buenos Aires. Consultez à ce sujet les opérations de ce genre de la ville de Paris, par exemple, et vous verrez qu'elle y a toujours gagné. Or, depuis vingt-cinq ans, la population de Paris a augmenté d'un million d'habitants, et les loyers ont à peine renchéri. Il a bien fallu pourtant loger les nouveaux venus. Cela dépend de la façon de s'arranger et beaucoup des pouvoirs publics.

« Mais ici je dépasse tout à fait mon but, et je laisse aux citoyens de cette jeune République, si pleine d'avenir, le soin de leurs affaires, qui ne me concernent pas. Qu'ils m'excusent si, en passant, je leur ai soumis une ou deux idées. Pour le moment, tout ce que je désirerais, comme étranger, c'est de voir leur capitale, aussi bien pour les petits que pour les grands, mieux protégée contre les rigueurs de l'hiver. »

Mon correspondant termine en adressant au journal des éloges à en faire rougir le papier. Notre modestie m'empêche de les reproduire.

Cette lettre, très sensée, aborde trop de questions pour que je puisse aujourd'hui les discuter ou les développer à ma façon. Je me contenterai donc, pour cette fois, de ne prendre que le thème qui a motivé cette missive, c'est-à-dire l'hiver qui est, en réalité, la question d'actualité, d'une actualité brûlante, diraient les amateurs de contrastes.

C'est, en effet, vrai que depuis quinze jours nous gelons, que le froid et le mauvais temps sont venus nous glacer, nous transir, et que nous ne sommes aucunement outillés pour nous protéger contre cette température rigoureuse. Non seulement les maisons que nous habitons n'ont pas de cheminées, mais encore il est pour ainsi dire impossible de les chauffer avec un poêle. Nos portes et nos fenêtres ferment mal, laissent s'échapper par toutes leurs jointures, qui ne se joignent jamais, l'air chaud amassé dans une pièce; laissent pénétrer une bise glaciale qui vous tombe sur les épaules, sur la poitrine et fait que l'on prend un rhume au commencement de l'hiver pour ne l'abandonner que lorsque vient l'été. Puis la disposition même des maisons se prête mal à leur chauffage. Le système du *patio* prévaut encore un peu partout, et toutes les pièces ont sur la cour leur porte-fenêtre, que l'on est obligé d'ouvrir constamment pour toutes les allées et venues. Nous sommes loin, ici, de nos petits appartements calfeutrés de Paris, où l'on peut se rire du froid.

Et, cependant, quoi qu'en dise mon correspondant, Buenos Aires n'est guère une ville d'été, puisque, durant l'hiver, le thermomètre se maintient souvent aux environs de zéro. Il faut croire que les vieux Argentins étaient moins frileux que nous, mais on n'en a pas moins tort, dans les nou-

velles constructions, de suivre leur vieille routine, car nous en pâtissons un peu trop.

Je vais terminer en annonçant à mon aimable correspondant une bonne nouvelle : Nous allons avoir des voitures de place fermées. Oui, notre municipalité a été saisie d'un projet qui, pour faciliter l'éclosion des fiacres clos, leur accorderait la franchise de la patente durant les mois d'hiver, alors que les voitures ouvertes seraient condamnées à payer triple patente. Cela fera peut-être sortir MM. les loueurs de leur belle inertie.

Il est vrai que cette proposition a été renvoyée à une commission, et que le conseil municipal vient de s'accorder un mois et demi de congé. Nous pouvons donc escompter la sortie des voitures fermées pour le milieu de l'été prochain.

LES VOLS DOMESTIQUES

Vous avez sans doute lu, ces jours derniers, ce « fait divers » qui a fait le tour de la presse et où nous étaient contés les hauts faits d'un valet de chambre qui s'était fait une spécialité de dévaliser toutes les personnes chez lesquelles il servait.

A vrai dire, cet individu n'était pas plus valet de chambre que vous ou que moi ; il était uniquement voleur ; mais il se parait de ce titre et du gilet à manches qui en est l'apanage pour exercer plus aisément sa profession sans doute lucrative, mais que les lois de tous pays se refusent à admettre.

Son truc était très simple. Dès qu'il avait connaissance, soit par une petite annonce, soit de toute autre façon, qu'un domestique était demandé dans une maison, il se présentait pour offrir ses services.

Avant de discuter toute condition, il avait le soin de jeter un coup d'œil sur tout ce qui l'entourait.

Observateur assez juste, il avait vite fait de se rendre compte si les personnes chez lesquelles il se trouvait étaient des gens méticuleux et ordonnés, ou si c'étaient des brouillons, laissant tout trainer et s'en remettant aux domestiques du soin de ranger toutes choses. Un regard jeté dans la pièce où on le recevait suffisait pour le renseigner à ce sujet et lui permettait, en outre, d'apprécier s'il trouverait dans la maison un butin facile à enlever.

Ainsi documenté, il adoptait, selon les circonstances, deux attitudes tout à fait différentes. Auprès des personnes trop ordonnées ou qui ne lui paraissaient pas suffisamment riches, il avait des prétentions exorbitantes qui le faisaient évincer immédiatement : auprès des autres, au contraire, il se faisait doux et conciliant ; il consentait à toutes les concessions, il acceptait tout, et on le voyait si facilement maniable, si complaisant, qu'on l'engageait immédiatement.

Restait toutefois une formalité. On lui demandait des certificats, chez qui il avait servi précédemment. Cela ne l'embarrassait aucunement. Des certificats ? Il en avait plein ses poches et des meilleurs — il n'est pas besoin d'être grand clerc pour savoir fabriquer ces papiers. — Les maisons où il avait servi ? Il connaissait son Gotha argentin sur le bout du doigt et donnait comme références les noms les plus connus.

Cela paraissait si beau, était présenté avec un tel air de vérité, que l'on croyait avoir mis la main sur la perle des valets de chambre, qu'on lui demandait de commencer son service le lendemain même; mais on lui annonçait toutefois que l'on irait aux renseignements, vérifier l'exactitude de ses dires.

Cette restriction ne l'intimidait aucunement. Le lendemain, il se présentait pour prendre son travail, était admis sans autres formes et entraît tout de go dans la place.

Le jour même, si l'occasion était favorable, vingt-quatre heures plus tard si les circonstances l'exigeaient, notre homme disparaissait, faisant une rafle de tous les bijoux, de toutes les valeurs qui lui tombaient sous la main.

Ce butin, liquidé chez un brocanteur de ses amis, lui permettait quelques jours de repos et de douce vie; après quoi il recommençait dans une autre maison.

Il a ainsi, selon ses propres aveux, prêté ses services trop intéressés dans une trentaine de maisons et raflé pour environ cinquante mille piastres de bijoux.

Mais les plus belles choses ont le pire destin. A la longue, il s'est fait pincer, et aujourd'hui, sur la paille humide des cachots où il gémit, ses ex-maitres viennent à tour de rôle le reconnaître et l'accuser.

Le fait divers est banal, car, en somme, il se reproduit journellement, et il n'a d'importance que par le montant et la quantité des vols. Mais il a réveillé chez tous ceux qui emploient des serviteurs les vieilles récriminations classiques. Partout, cette semaine, on a entendu s'écrier : « Oh ces domestiques ! Quelle plaie ! On est toujours volé par eux ! On ne sait plus à qui se fier ! etc... »

Eh bien, toutes ces plaintes, ces gémissements, ces lamentations, sont injustes s'adressant à une corporation entière, car, à part la cuisinière qui fait danser l'anse du panier, le valet de chambre qui fume les cigares de monsieur, la soubrette qui se parfume avec les essences de madame, petits défauts professionnels et inévitables, la tentation étant constante et trop grande, à part tous ces petits chapardages insignifiants, n'est volé que qui le veut bien :

Je prétends, en effet, que c'est absolument de la faute des maîtres si le serviteur qu'ils viennent de prendre à leur service disparaît dans les vingt-quatre heures en faisant main-basse sur les bijoux.

Lorsqu'en effet un domestique se présente chez eux sollicitant un emploi quelconque, on lui demande bien ses certificats, on veut savoir où il a servi précédemment, on annonce qu'on va prendre des renseignements ; mais quant à vérifier si ces certificats sont bien authentiques, quant à aller

s'informer auprès des personnes chez lesquelles le solliciteur prétend avoir servi, va te faire lanlaire ! On a bien d'autres chiens à fouetter. On juge que ce sont là des démarches ennuyeuses, et on préfère choisir au petit bonheur le personnel de sa maison.

Dans ces conditions-là, on engage un domestique à ses risques et périls, et si, ma foi, on est volé, on aurait bien mauvaise grâce à se plaindre, car on a fait tout pour l'être.

Les voleurs professionnels, qui se parent du titre de domestique, connaissent bien ce défaut à la cuirasse des maîtres argentins, et c'est par là qu'en bonne guerre ils les attaquent.

Au fond, ils n'ont rien à craindre ; si le hasard voulait qu'on aille prendre des renseignements sur eux, qu'on constate ainsi leurs mensonges, la seule chose qu'ils risquent, c'est de ne pas entrer dans la place ; mais on ne saurait porter plainte contre eux, les faire arrêter parce qu'ils ont fabriqué de toutes pièces des faux certificats, parce qu'ils ont inventé une histoire quelconque.

Les vrais domestiques, ceux qui sont honnêtes et travailleurs, n'appréhendent aucunement que l'on prenne des renseignements sur eux. Ils n'ont rien à en redouter, et le pire qui puisse leur arriver est de voir signaler par leurs anciens maîtres quelques-uns de leurs petits défauts que peuvent

aisément contre-balancer leurs qualités, auxquelles on saura rendre un juste hommage.

Cependant il n'en coûterait pas tant de réagir un peu contre cette apathie incompréhensible des maîtres, et qui pourtant peut coûter gros à ceux qui se laissent ainsi aller à prendre à leur service le premier venu.

J'admets que la visite à domicile, pour demander des renseignements sur un domestique, est ennuyeuse, qu'elle a l'inconvénient de mettre momentanément en rapport des personnes qui, par leur situation, ne peuvent avoir aucun rapport entre elles. Mais ces informations ne pourraient-elles pas être sollicitées par correspondance ? Avec un peu de complaisance de part et d'autre — complaisance qui aurait son utilité dans l'intérêt même des personnages employant un personnel domestique — les renseignements pourraient être rapidement échangés. En ville, avec le service postal tel qu'il est organisé, dans les vingt-quatre heures, on obtiendrait une réponse et, quand même faudrait-il quarante-huit heures, l'urgence de prendre un serviteur n'est pas aussi grande qu'on ne puisse attendre ce court laps de temps avant de se décider.

Si tous les maîtres connaissaient réellement leurs intérêts, ils useraient complaisamment et à titre de réciprocité de ce procédé si simple et coûtant si peu de dérangement. Mais il faudrait

que tout le monde prenne l'engagement moral de répondre immédiatement à toute demande de renseignement et que les maîtres forment en réalité une ligue tacite pour éviter ces vols domestiques, qui sont par trop fréquents à Buenos Aires.

Les vrais domestiques n'auraient aucunement à s'en plaindre ; car cette mesure mise régulièrement en pratique tiendrait à l'écart tous ces filous qui, sous un faux couvert, se faufilent dans les familles pour y commettre leurs méfaits. La corporation des gens de maison n'aurait qu'à y gagner en réputation d'honorabilité.

Mais quant à plaindre ceux qui prennent les premiers venus à leur service, qui bénévolement laissent à portée de leurs mains leurs bijoux et leurs valeurs et qui, ensuite, jettent les hauts cris contre la domesticité d'aujourd'hui, ma foi ! ils ne m'inspirent aucune pitié. S'ils ont été volés, c'est bien de leur faute. Tant pis pour eux !

REVOLVERS ET COUTEAUX

On a l'imagination fertile à Buenos Aires.

L'arrestation d'un paisible passant, parce qu'il était porteur d'un revolver, s'est tout de suite transformée, grâce à la folle du logis de quelques passants, en un attentat contre le Président de la République. Tout tombait à merveille pour bâtir cette histoire. Le fait s'était passé tout à côté de la maison du général Roca, donc guet-apens; le jeune homme arrêté est italien, donc anarchiste; il était porteur d'un revolver, donc il voulait assassiner. Puis il y avait encore l'histoire toute récente du président Battle. et cela ne pouvait qu'exciter la verve de déductifs et sophistes sur un incident des plus anodins.

On a vu comment ce bel échafaudage s'est écroulé. Il ne s'agit que d'un délit de droit commun — je dirai même très commun.

Aussi bien, n'est-ce pas sur la fable que je veux

épiloguer. Je ne veux retenir que le délit. L'individu arrêté avait un revolver et contravention lui a été dressée pour port d'arme prohibée. J'approuve pleinement l'application de cette mesure, qui, malheureusement, reste trop souvent à l'état de lettre morte.

Avez-vous remarqué, en effet, combien on a le revolver facile à Buenos Aires ? Il ne se passe pas de jours sans que les journaux n'aient à enregistrer quelques faits divers où ce brusque instrument est intervenu.

C'était, dernièrement, un valet qui faisait usage de son arme contre son ancien maître. Forme plus moderne, dira-t-on, de Scapin administrant des coups de bâton à Géronte enfermé dans son sac. Forme plus moderne, si l'on veut, mais combien moins drôle. C'est Scapin transporté de la bonne comédie dans le gros mélodrame. Et autant il est bon dans l'une, autant il est mauvais dans l'autre.

Puis c'est un amant qui, après une petite scène de ménage, menace sa maîtresse, braque son revolver sur elle, la tue sans se préoccuper si la pauvre fille tenait à la vie, si une séparation à l'amiable, peut-être momentanée, n'était pas une meilleure solution. Il a tué parce qu'il avait un revolver.

Demain, ce seront deux rivaux, deux ennemis, qui, se rencontrant au coin d'une rue, échangeront

quelques balles au risque — et cela arrive trop fréquemment — d'atteindre quelque passant inoffensif, qui n'avait absolument rien à voir dans leur querelle.

Et ce sont journellement des discussions qui se terminent par des coups de revolver. Il semble que ce soit là le dernier argument pour trancher une question difficile, un différend.

Cet usage immodéré du revolver vient de ce que tout le monde, aujourd'hui, le plus riche comme le plus pauvre, a un revolver. L'instrument coûte si peu ; il est d'un maniement si aisé ; il tient si peu de place que réellement il faudrait être un déshérité pour s'en priver.

Tout le monde a donc son revolver. Il est là, dans la poche. On s'en sépare aussi peu que possible.

C'est une chose que l'on a toujours sur soi, comme son mouchoir. A chaque instant, on le touche, d'abord avec précaution, puis comme un instrument familier. Il devient un joujou que l'on aime à manier. On voudrait s'en servir, l'utiliser, mais l'utiliser pour de bon, car trouer le carton d'une cible n'est qu'un jeu d'adresse qui ne donne pas l'effet produit. C'est sur un être humain qu'on voudrait l'essayer. Et cela devient bientôt une obsession, une obsession qui grandit de jour en jour, qui ne laisse pas un moment de répit, qui se trans-

forme en autosuggestion. C'est une idée fixe. Il faut faire usage de son revolver.

Et, un beau jour, à la moindre occasion, sans préméditation aucune, mais parce que cela devait être, le revolver est machinalement en main, la gâchette est nerveusement pressée, et les balles vont accomplir leur œuvre meurtrière.

On a tué.

Devant la réalité brutale du fait, le meurtrier est épouvanté. Il recherche immédiatement les motifs qui l'ont armé; il se les exagère; son imagination aidant, il se figure avoir été en face d'un grand danger, avoir été dans une situation telle qu'il ne pouvait agir autrement. En un mot, il se constitue un système de défense.

D'autres, plus simples, plus sincères aussi, anéantis, devant la mort, diront : « Je ne sais pourquoi... cela a été plus fort que moi... J'ai tiré mon revolver... J'ai tué... Je n'avais pourtant pas l'intention de tuer... Je ne suis pas un criminel... Jamais je n'aurais voulu tuer. »

C'est l'obsession, c'est l'autosuggestion.

Mais, quel que soit l'état d'âme du meurtrier, quel que soit le résultat, il faut reconnaître que le revolver devient par trop dangereux, que nos contemporains en font un usage exagéré.

Et voilà pourquoi, ne tenant aucun compte de la fausse nouvelle d'un attentat contre le général

Roca, je me suis réjoui du fait très simple autour duquel tout ce bruit a été fait : l'arrestation d'un homme parce qu'il était porteur d'un revolver. Si l'on pouvait en faire autant pour tous ceux qui sont devenus des inséparables de leur arme !

*
* *

Et le couteau, me direz-vous, pourquoi ne pas lui faire son procès ?

Volontiers, car il joue un grand rôle à Buenos Aires. Il a tous les jours les honneurs de la chronique policière. Il n'est pas seulement, dans ce doux pays, l'instrument d'usage domestique qui a sa place à la table et à la cuisine, qui règne à l'étal du boucher ou du charcutier, qui, dans les ateliers sous des formes et des noms différents, figure comme outil ; il est encore l'arme de prédilection du peuple, il est dans toutes les poches et, malheureusement, il en sort trop souvent.

Examinant simplement le contingent de faits divers que nous a fournis une semaine, nous pouvons constater que les coups et blessures où figure le couteau sont en majorité. C'est d'abord un cocher qui est tué par vengeance ; puis deux ivrognes qui se disputent et dont l'un tombe mortellement blessé ; deux frères qui vident leurs querelles de famille le coutelas à la main ; un propriétaire et un locataire qui règlent leurs comptes de même ; un

mari qui poursuit sa femme la menaçant d'un poignard ; le vulgaire apache qui, armé du « surin », cherche à dévaliser le passant attardé ; deux agents même, qui donnent ce bon exemple en se battant à l'arme blanche ; enfin, je ne vous cite que pour mémoire les nombreuses discussions entre ouvrières où l'*eustache* est intervenu comme argument décisif... et aussi incisif.

Franchement, c'est un peu abuser de cet instrument.

Je sais bien que nous devons cet usage par trop fréquent du couteau, sous toutes ses formes, à la composition hétérogène de la population de Buenos Aires.

L'Espagnol est venu en Argentine avec sa *navaja*, l'Italien avec son stylet. Le premier n'a pas abandonné son caractère jaloux et rancunier ; le second a la *vendetta* dans le sang. Tous les deux sont violents, emportés ; ils ont l'habitude de ces batailles au couteau ; elles ne leur font pas peur, je dirai même qu'ils les recherchent. Se rencontrant ici, ils étaient bien faits pour donner à ce pays les mœurs sanglantes que nous dévoilent les faits divers quotidiens.

Et le malheur est que ces couteaux, qui sont dans toutes les poches, menacent tout le monde. Laissant de côté le vulgaire criminel qui attaque au coin d'une rue pour dévaliser, nous sommes tous

sujets, qui que nous soyons, quelle que soit notre position sociale, à provoquer, bien souvent sans le savoir, une idée de vengeance ou de jalousie. Ce sera un domestique renvoyé, un ouvrier congédié, un employé remercié, et que sais-je encore ! Et, au moment où nous nous y attendrons le moins, nous serons frappés, le sang coulera, comme il coule tous les jours dans les rues de Buenos Aires.

Qui nous délivrera du couteau ?

*
* *

Avec les belles idées de paix universelle qui sont aujourd'hui en vogue, on parle beaucoup de désarmement. Les esprits pacifistes ne rêvent que de désarmer les militaires.

Les militaires seulement ? Si l'on commençait plutôt par les civils ?

LE JEU

Vous êtes certainement trop au courant des faits argentins pour ignorer que la suppression de la loterie est, depuis longtemps déjà, chose irrévocablement décidée.

Cet événement sensationnel et moralisateur nous fut promis pour l'an de grâce 1907, si d'ici là le flot qui roule dans le Rio de la Plata n'a pas emporté à vau-l'eau ce beau projet.

On sait, en effet, que la République Argentine et l'Uruguay se sont mis d'accord pour mettre fin à cette forme officielle du jeu. Mais beaucoup d'autres Républiques sud-américaines, pour qui la loterie est une source de revenus servant à boucher bien des trous des budgets plus ou moins équilibrés, n'ont pas dit leur dernier mot. Si elles n'adhèrent pas à la Convention, elles en retireront tout bénéfice, car es billets de leur loterie, malgré toutes les interdictions qui pèseront sur eux, parviendront toujours

à circuler, plus ou moins clandestinement. Ce serait dans ce cas-là faire le jeu du voisin, et le bel élan de vertu dont nos gouvernants ont été pris deviendrait alors tout à fait inutile et sans portée.

Mais, sans vous entretenir plus longuement de la loterie, sur laquelle j'ai déjà eu l'occasion de vous dire mon opinion, je voulais vous faire remarquer aujourd'hui que le mouvement régénérateur qui a commencé par cette promesse de suppression ne va pas s'en tenir là, et que tous les jeux de hasard sont menacés des foudres de la police, gardienne de nos bonnes mœurs et régulatrice de nos petits défauts.

La morale, c'est comme le galon, quand on en fait, on n'en saurait trop faire.

J'ai précisément sous les yeux un rapport présenté à ce sujet au Chef de Police. Il est précédé d'un petit préambule où il nous est révélé combien la passion du jeu est ancrée à Buenos Aires. Je cite :

Tout le monde joue : hommes et femmes, grands et petits, riches ou pauvres, le haut fonctionnaire et l'expéditionnaire, le général et le soldat, le commerçant et le journalier, sans exclure ceux même qui devraient être à l'abri de tout soupçon, le législateur, le juge, le prêtre, le maître d'école, et nous ne voulons pas aller plus loin pour ne pas commettre des indiscretions... morales.

Vous voyez que l'énumération est assez com-

plète et nous promet même de soupçonner beaucoup de choses. — « Tout le monde joue, nous le répétons, et joue à tout. L'enfant s'initie au jeu par ce qu'il voit et même par un enseignement imprudent. Il joue aux billes, aux sous s'il est pauvre, aux petits chevaux s'il est riche, et bientôt ce sont les exigences du beau poker, les courses et leur complément, la roulette. Naturellement, pour varier la sauce, on cultive aussi, durant les intermèdes le chemin de fer, la *guitarrita* et la vulgaire loterie. »

Voilà un beau tableau qui nous fait l'effet de transformer la République Argentine en une immense maison de jeu. Et ce qui est dit doit être vrai, car j'extrais ces renseignements du *Bulletin de Police*, et dame Police ayant l'indiscrétion d'être très renseignée sur nos petits défauts, qui sont quelquefois de grands vices, je serais mal venu à mettre en doute ce qu'elle nous révèle aujourd'hui.

A vrai dire, cela ne m'a rien appris de nouveau, car je m'étais toujours douté que l'on était très joueur en Argentine. Cette passion du jeu est du reste commune à tous les peuples de l'Amérique du Sud, auxquels on peut même ajouter ceux de l'Amérique du Nord. Et encore il ne faudrait pas trop nous gratter, nous, Européens, pour voir que nous sommes également atteints de ce même mal.

N'avons-nous pas, en Angleterre et en France, les courses de chevaux, où le pari-mutuel absorbe des sommes phénoménales ? ; l'Italie n'a-t-elle pas son *lotto* ; l'Espagne et Hambourg, leur loterie ; Monaco, Spa, Ostende, leurs roulettes, et enfin n'y a-t-il pas partout des cercles ?

Et dans ce même préambule que je vous citais, le *Bulletin de Police* voit là le danger. La suppression de la loterie ne suffit pas. « Nous voulons tuer la rougeole, dit-il, et nous laissons la variole noire. Pourquoi ne pas aller à la racine du mal, au véritable cancer social, les tables de jeu de tous les clubs de la capitale, de tout le pays, les hippodromes ? C'est là qu'il faudrait et qu'il faut enfoncer sans considération le scalpel pour extirper en chair vive la tumeur infectieuse qui débilite et consume l'organisme individuel et collectif. »

Après des phrases si expressives et bien d'autres que je néglige de vous citer, je suis passé à la lecture du rapport qui suivait, espérant y trouver de multiples renseignements sur le jeu à Buenos Aires et sur les moyens de le combattre.

Or, savez-vous ce que j'ai appris par ce rapport ? Une chose extraordinaire et dont je ne m'étais jamais douté, et à laquelle, je suis persuadé, vous n'auriez jamais songé.

J'ai appris que le jeu le plus dangereux à Buenos Aires, celui que tout le monde pratique, celui qui

fait le plus grand mal à la société, le pelé, le galeux d'où nous vient tout le mal, consiste à collectionner les bons illustrés ou non, que vous trouvez dans les paquets de cigarettes. C'est cela même qui menace la société argentine, c'est par là qu'elle périra, c'est par là que toute la richesse du pays s'en ira en fumée.

Vous vous étiez peut-être figuré jusqu'à ce jour que vous, moi et tous les fumeurs nous achetions des cigarettes pour le plaisir de « pétuner », comme on disait au bon vieux temps. Erreur profonde, messieurs les fumeurs, nous dit ce rapport, nous dépensons notre belle galette en cigarettes, non pour le plaisir de « griller une sèche », mais dans le but de jouer. Notre seule préoccupation en achetant un paquet est de collectionner des bons portant des lettres et qui nous permettront d'écrire un jour : « Les cigarettes Tartempion sont supérieures aux autres » ; ou bien de réunir une série de cent numéros, et tout ce pour aller toucher cinquante piastres, lorsqu'avec une patience d'ange nous serons parvenus à assortir nos coupons et nos figurines numérotés.

Eh bien, je crois que l'auteur du rapport est dans l'erreur et que ce n'est pas la forme de jeu la plus périlleuse à Buenos Aires. Les fumeurs achètent leurs cigarettes pour fumer et presque uniquement pour cela. La moitié d'entre eux peut-

être gardent le bon ou la figurine que contient chaque paquet, non pas précisément avec l'espoir de parvenir à toucher une prime, mais plutôt pour ne pas jeter une chose à laquelle quelques-uns peuvent accorder de la valeur.

Puis encore les fumeurs ne recherchent pas beaucoup les marques de cigarettes qui font trop de réclame avec leurs primes, car ils n'ignorent pas que tous ces beaux cadeaux que l'on fait miroiter à leurs yeux sont toujours au détriment de la qualité du tabac fourni.

Le mal est ailleurs ; il est dans l'éducation, dans l'exemple, et il est surtout, ici et partout, indéracinnable. Que l'on interdise aujourd'hui tous les jeux qui se jouent ouvertement, et l'on verra immédiatement surgir des tripots louches où le vol se pratiquera sur une grande échelle.

Supprimer totalement le jeu, qu'il s'appelle le poker, le baccara, le *monte*, le *tresillo*, la roulette, les courses, etc., serait une bétise. Dans notre société actuelle, on ne saurait plus s'en passer. Il faut donc le réduire aux proportions indispensables et surtout le réglementer et le surveiller pour qu'il soit au moins honnête. Mais ce serait perdre bien inutilement son temps que de s'amuser à chercher la petite bête et s'emberlificoter dans des chinoïseries qui n'en valent vraiment pas la peine.

BIENFAISANCE

Il vient de me tomber sous les yeux une publication sur laquelle la plupart des gens qui la reçoivent ne jettent certainement qu'un coup d'œil distrait, et qu'ils mettent ensuite dans le tas des brochures inutiles.

Cette publication est le mémoire sur l'exercice 1905, présenté par les dames de la Société de Bienfaisance de la Capitale au ministre des Affaires Étrangères.

Sans m'arrêter à l'anomalie qui classe en Argentine la bienfaisance parmi les affaires étrangères, j'allais feuilleter en quelques secondes ce rapport et l'envoyer rejoindre le flot de brochures qui inondent toujours une table de rédaction, lorsque je me suis aperçu qu'après tout il contenait des choses intéressantes et que la lecture en pouvait être instructive.

J'avoue, à ma grande honte — mais mon

arrivée dans le pays. encore assez récente, pourra me servir d'excuse — que je ne connaissais que très vaguement l'œuvre de la Société de Bienfaisance de la Capitale. Je savais bien qu'elle était dirigée par des dames appartenant à la haute société argentine, du dévouement desquelles je n'avais jamais douté; je n'ignorais pas qu'elle avait un caractère officieux, le gouvernement lui venant en aide par des subsides; mais je n'avais qu'une notion imprécise du nombre d'établissements qu'elle soutenait, de l'ensemble de son œuvre charitable et humanitaire et de l'immense travail qu'une administration aussi vaste et aussi compliquée donne à ces grandes dames qui savent ne pas se laisser absorber par les plaisirs de leur monde, qui compatissent aux misères des petits et consacrent une grande partie de leur temps à les soulager.

Aujourd'hui, je suis renseigné. Je sais que la Société de Bienfaisance de la Capitale a à sa charge dix établissements tous des plus importants et d'une utilité sociale incontestable. Ce sont, afin que nul n'en ignore, la maison d'orphelins, l'hospice des aliénés, l'hôpital Rivadavia, l'asile des orphelines, la maison des enfants trouvés, l'hôpital des enfants, l'hôpital ophtalmologique, l'hôpital et l'asile maritime, l'asile général Martin-Rodriguez et la succursale de la maison des orphelins.

Cette énumération suffira à vous dire qu'il y a là de quoi occuper de multiples bonnes volontés et que les dames qui sont à la tête de la Société ont assumé une charge et une responsabilité des plus grandes. En parcourant les rapports qui ont trait à chacun des établissements, on se rend compte de l'esprit consciencieux avec lequel elles s'acquittent de leur mission, de même que des importants services qu'elles rendent à toute une population en jouant ici, comme société particulière, le rôle que remplit à Paris une administration de l'État, l'Assistance publique.

Je ne veux pas entrer dans les détails du mouvement de chacun des établissements, car ce serait sortir du cadre d'une chronique, mais de ce volumineux rapport je veux retenir quelques points.

La Société de Bienfaisance de la Capitale se soutient par les assignations de fonds provenant de la loterie nationale, qui, pour l'année 1903, ont été de \$ 1 931 412; par les bénéfices des fêtes de charité, les amendes pour infractions aux lois sur le jeu et sur la protection aux animaux; par divers revenus plus ou moins importants et, enfin, par les dons et legs. Au total, la Société a reçu, durant l'année, une somme de \$ 2 388 632,43.

On voit donc que, dans cette somme, c'est la loterie nationale qui fournit la plus grande part. Les moralistes à outrance y trouvent bien à redire,

prétendant qu'il est absolument immoral de faire la charité avec de l'argent provenant du jeu. C'est, disent-ils, encourager un vice qui a pour conséquence immédiate la misère. Supprimez le jeu, et la Société de Bienfaisance verra décroître le nombre d'infortunes qu'elle a à soulager.

Ils ont peut-être mille fois raison en théorie, ces moralistes, mais ils ont dix mille fois tort en pratique. La suppression du jeu ne réduirait aucunement le chiffre des malades, des infirmes, que la Société entretient dans ses hôpitaux. Ses dépenses en seraient si peu diminuées qu'elle se trouverait à la fin de l'année avec un déficit au moins égal à l'apport de la loterie nationale.

Et il ne faut pas compter ici sur les dons et legs pour remplacer ce revenu du jeu. Les recettes de ce chapitre, l'an dernier, ne s'élèvent, en effet, qu'à \$ 162 987,78. Si cette somme semble jolie, au premier abord, elle n'est cependant aucunement en rapport avec la population de la Capitale et encore moins avec le chiffre des grosses fortunes, dont on entend tous les jours parler.

La charité, par dons ou par legs, est en réalité peu connue, peu pratiquée ici, et c'est ce qui expliquerait l'ironie avec laquelle on a rattaché la Société de Bienfaisance aux Affaires Étrangères. On ignore le geste large et généreux qui abandonne aux pauvres une somme rondelette, une fortune

pour la création d'institutions de bienfaisance, de prix à décerner annuellement à des gens méritants.

A Paris, avec une population qui est un peu plus du double de celle de Buenos Aires, l'Assistance Publique reçoit, bon an mal an, en dons et legs, une moyenne de 15 000 000 de francs. Combien nous sommes loin de compte ici avec les malheureuses \$ 162 987.78 données dans une année à la Société de Bienfaisance.

Ce n'est pas, pourtant, que l'on soit plus égoïste en Argentine que dans d'autres pays. Le sentiment généreux existe, mais il est mal dirigé. L'influence des congrégations se fait sentir. Ce sont elles qui drainent en leur faveur la majeure partie des élans charitables des riches. Un don de 100 000 piastres coûte moins pour beaucoup, lorsqu'il est fait à une congrégation qui ne vous en rendra aucun compte, qu'une malheureuse somme de 1 000 piastres données à la Société de Bienfaisance, qui, elle, justifie au grand jour de l'emploi des fonds qui lui sont confiés.

Et il est étonnant que cette Société, soutenue officiellement par le gouvernement, patronnée par toutes les hautes personnalités, dirigée par les dames de l'aristocratie argentine, ne provoque pas, dans ce milieu même où elle évolue, de plus grands élans de charité généreuse.

On constate encore cette indifférence à l'égard

de la Société de Bienfaisance dans les prix qu'elle a à distribuer chaque année. Car, tout comme l'Institut en France, elle décerne tous les ans un certain nombre de récompenses, à la morale, à l'industrie, à l'amour filial, à l'amour fraternel, à l'humilité, etc., qui correspondent à peu près à nos prix Montyon. Il en a été proclamé l'année dernière quinze en tout, représentant une somme de 2000 piastres. Cela fait une bien maigre part pour chaque bénéficiaire. Sur ces quinze prix, trois ont été institués par le gouvernement de Rivadavia, un par les Chambres, un par la Société même, et les autres par des donateurs.

C'est dire que, sur une population comme celle de Buenos Aires, dix personnes seulement ont songé qu'il y avait des actes d'abnégation, de vertu, de courage, qui méritaient d'être récompensés.

Qu'est-ce cela, à côté des fondations de Montyon — de ce Montyon qui laissa 3 000 000 aux œuvres de bienfaisance — Robin, Souriau, etc., qui permettent à l'Institut de distribuer tous les ans en prix de vertu une somme de 60 000 francs, sans compter encore tous les autres prix du même genre qui sont décernés par les municipalités.

Il y aurait une campagne à faire pour secouer un peu la torpeur de tous les riches, qui restent beaucoup trop étrangers à la bienfaisance et ne

savent pas se faire pardonner leur richesse. Et cette campagne ne saurait être mieux menée que par les dames mêmes qui sont à la tête de la Société de Bienfaisance. Elles parferaient ainsi leur œuvre en ajoutant à la pratique de la charité l'enseignement de l'esprit de charité.

LA CHRONIQUE MONDAINE

On rentre. Les premiers froids ramènent frileusement à la capitale toutes nos jolies mondaines, qui, d'abord, étaient allées estiver au bord de la mer et ensuite avaient villégiaturé dans les vastes propriétés de leurs parents ou amis.

Déjà Buenos Aires commence à reprendre sa physionomie d'hiver. Les magasins se parent de nouveautés tentantes ; la circulation dans les rues devient plus dense ; voitures de maîtres et automobiles se multiplient, toutes fraîches d'un vernis récent ; Florida voit tous les soirs s'allonger son long défilé ; le bois, qui, il y a quelques semaines, paraissait un désert, est chaque jour plus fréquenté.

C'est la vie qui reprend. Les théâtres ont ouvert leurs portes, non encore avec les grandes compagnies qui feront les salles combles de cet hiver, mais avec de petites troupes moyennes, quelques-unes mêmes très bonnes, qui sont données pour

ainsi dire comme un avant-goût, un hors-d'œuvre des grandes soirées de la véritable saison.

Déjà on se reçoit, on se visite, on parle des fêtes, des projets flottent dans les airs, sont ébauchés pendant que les couturières, sur les dents, préparent toutes les nouvelles toilettes de l'année.

Mais le véritable thermomètre qui nous annonce la réouverture de la saison d'hiver n'est pas uniquement dans tout ce mouvement, cette reprise de la vie : nous le trouvons réellement dans les colonnes des journaux, qui, tous les jours, allongent davantage la section baptisée suivant les feuilles : *Vida Social*, *Social*, *Crónica Social*, *El Día Social*, etc., car tout journal qui se respecte tient à avoir son titre aussi spécial que social.

Ah ! cette chronique mondaine, elle est aussi chère aux Argentines, aussi suivie que le feuilleton qui orne les rez-de-chaussées de nos journaux français et qui fait le bonheur de nos compatriotes.

Prenez la première femme venue, quelle que soit sa situation, mettez-lui un journal argentin entre les mains, et aussitôt elle se précipitera sur cette chronique mondaine. Elle la dévorera de la première à la dernière ligne.

Passe encore pour la mondaine qui retrouve là tous les noms de ses amis et connaissances et qui se tient ainsi au courant de leurs faits et gestes,

mais celle qui occupe une situation plus modeste, qui est complètement en dehors de tout mouvement mondain, quel intérêt peut-elle avoir à absorber la lecture plutôt indigeste d'une collection de noms appartenant à des personnes qu'elle n'a jamais vues, qu'elle n'est pas appelée à fréquenter ?

Si encore nos chroniqueurs mondains s'occupaient un peu de toilette, s'ils nous disaient comment Mme X... était habillée aujourd'hui, la robe qu'elle portait au bois, celle dont elle était vêtue pour son jour de réception, sa toilette de théâtre ; s'ils nous décrivaient le costume d'une jeune mariée, ceux de ses demoiselles d'honneur, je comprendrais qu'une femme trouve quelque intérêt à lire toutes ces descriptions pour discuter ensuite chiffon avec ses amies, admirer s'il y a lieu, mais bien plus souvent critiquer.

Mais il n'en est rien, la chronique mondaine ne s'occupe pas de la mode. Les reporters qui se sont faits les écotiers de l'aristocratie argentine, ne peuvent perdre leur temps à nous détailler des fanfreluches, et il faut reconnaître, du reste, que, s'ils le faisaient, les journaux n'auraient plus guère de place pour publier toutes les autres nouvelles qui, pour n'être pas féminines, n'en sont pas moins intéressantes.

La chronique mondaine n'est donc qu'une énu-

mération assez sèche, qui déborde souvent de quatre ou cinq colonnes d'un journal.

Par elle nous pouvons suivre toutes les allées et venues des personnes qualifiées pour faire partie de ce qu'on appelle la société.

Y a-t-il un enterrement ? on nous en rend compte en trois lignes, puis vient le cliché habituel :

Remarqué dans l'assistance les familles... (suivent quinze lignes de nom en petit texte).

Est-ce un mariage ? même compte-rendu bref, suivi de même longue liste de noms.

Est-ce une fête quelconque dans l'après-midi ? le compte-rendu s'étend un peu plus, mais la liste prend alors des proportions démesurées.

C'était le jour de réception de Mme X... On énumère toutes les personnes qui ont défilé chez elle.

La promenade au bois a toujours ses quelques lignes suivies inévitablement d'une enfilade de noms. Florida même n'échappe pas au chroniqueur mondain, qui, entre deux cocktails pris au bar, note au passage les équipages qu'il a vus défiler.

La tâche de cet échetier est plus facile au théâtre. Il n'a qu'à prendre la liste des abonnés, la faire composer une fois pour toutes et ne pas se lasser de la resservir à chaque représentation. Il y met une constance et une persévérance qui ne sont

pas moins admirables que la persévérance et la constance avec lesquelles les lecteurs du journal avalent chaque jour cette liste immuable.

Remarquez que ce qui est fait pour le théâtre pourrait l'être tout aussi bien pour tous les événements mondains de la vie argentine.

Parcourez, en effet, cette *Vida Social*, et vous constaterez que les mêmes personnes qui étaient à l'enterrement se sont retrouvées au mariage, à la kermesse, chez toutes leurs amies qui recevaient, au bois, dans Florida, dans toutes les soirées et enfin au théâtre.

Quelles journées bien remplies !

C'est que cette chronique mondaine n'englobe en réalité pas plus de cinq cents familles (et encore je suis généreux, j'exagère un peu le chiffre) et ne comporte qu'une centaine de noms, car avec les *y* et les *de* on arrive à un enchevêtrement de noms où le plus expert a peine à se débrouiller.

L'échotier mondain n'a donc que la ressource d'une centaine de noms diversement composés, à manier et remanier, à intervertir, à relier par les *y* et les *de*, qui donnent une apparence d'aristocratie et de noblesse à toutes ces familles composant ce que l'on est convenu d'appeler la haute société *porteña*.

Et ce chroniqueur n'a pas le loisir de glisser

quelque appellation nouvelle dans cette liste toujours la même que l'on pourrait faire cliquer, une fois pour toutes, et qui pourrait être resservie à l'occasion de chaque cérémonie, fête ou soirée. S'il se permettait de citer quelque famille n'appartenant pas à cette société, il risquerait de discréditer son journal. Le Tout-Buenos Aires pousserait, en effet, les hauts cris s'il voyait à côté de ses noms figurer une appellation qui n'appartint pas à son monde. Le journal serait boycotté pour avoir voulu introduire un intrus, et tous ses échos mondains perdraient leur saveur et leur chic ; on n'aurait plus confiance dans une feuille qui aurait ainsi manqué de tact. La haute société argentine est trop fermée pour pouvoir admettre sur le pied d'égalité une personne qui n'a pas fait un long stage avant de prendre place définitivement dans ses rangs.

Sans doute cette manie de voir son nom figurer tous les jours dans la chronique mondaine, pour le moindre déplacement ou la visite la plus simple, ne fait de mal à personne ; elle est seulement une preuve de l'ostentation un peu orgueilleuse dont est affectée notre haute société, qui aime à se voir imprimée au moins à l'occasion de cinq ou six circonstances différentes chaque jour sous la rubrique *Vida Social*.

La manie est bien douce. Elle donne de la copie

aux journaux. elle plaît aux femmes, c'est donc parfait.

Constatons-la seulement, et ne nous en plaignons pas.

AMÉRICANISATION

Buenos Aires s'américanise tous les jours de plus en plus.

Je sais bien qu'en m'exprimant ainsi je commets un pléonasme des plus vicieux, mais je suppose que vous voudrez bien croire que mes connaissances géographiques sont assez étendues pour qu'il ne me vienne pas un instant à l'idée de placer Buenos Aires ailleurs qu'en Amérique. Mais voilà ! ces diables de Yankees ont accaparé à eux seuls le titre d'Américains et, par conséquent, tous les substantifs, adjectifs et verbes qui peuvent en découler, et ce monopole, fait au détriment de toutes les républiques qui peuplent le nouveau continent, m'oblige à dire que Buenos Aires s'américanise, quand j'entends signifier que l'on y copie les us et coutumes des États-Unis.

Cette explication, ce point de linguistique élucidé, vous vous demandez probablement en quoi Buenos Aires s'américanise.

Je vais vous l'expliquer.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler d'un Yankee dénommé Barnum, et vous savez, très probablement, que cet impresario s'était acquis une renommée universelle en exhibant à la curiosité d'un public toujours avide les phénomènes les plus extraordinaires, les personnages illustres à un point de vue quelconque. C'est ainsi que, à côté du veau à deux têtes ou du mouton à cinq pattes il montrait la nourrice de je ne sais trop quel homme d'État américain, l'homme-chien, des géants, des nains, des sauvages, des nègres albinos, voire même des criminels célèbres. Il fit, durant près d'un demi-siècle, courir tous ses compatriotes, qui, malgré leur air froid et emballé, sont peut-être encore plus badauds que des Parisiens, ce qui n'est pas peu dire.

Barnum rêvait de réunir, dans un grand cirque, toutes les célébrités du monde, des phénomènes, des artistes, des hommes d'État, des rois, des empereurs, etc., et de les exhiber à tous ceux qui n'avaient pu conquérir la célébrité.

Son rêve était trop grand. Il ne put mettre le prix pour amener dans sa ménagerie des monarques. Il se ruina à la tâche et mourut il y a de cela une quinzaine d'années.

Mais son idée n'est pas morte, et tout ce qui est impresario cherche toujours à attirer le public par une exhibition sensationnelle.

Buenos Aires, bien que se trouvant en Amérique, n'a pas eu à saluer l'avènement de son Barnum ; mais ses idées semblent vouloir y faire école et tendent à s'implanter sur les rives de la Plata.

Une discussion, qui a éclaté entre les directeurs de l'Opéra et le maestro Puccini, nous en a donné la preuve.

Lorsqu'on annonça ici l'arrivée du compositeur italien, tout le monde a pu croire qu'il venait à Buenos Aires pour y diriger ses opéras et pour faire par la même occasion un voyage d'agrément.

Il n'en était absolument rien. L'illustre auteur de la *Bohème*, de *Tosca*, d'*Edgard* et de tant d'autres œuvres,... j'allais dire immortelles, mais ce serait peut-être empiéter sur l'avenir, seul juge en la matière... est tout simplement venu à Buenos Aires pour se faire exhiber.

Il a été engagé par les directeurs de l'Opéra pour être montré de face, de profil et de trois quarts, au public *porteño*. tout comme Barnum présentait aux curieux la vieille nourrice, l'homme-chien, le veau à deux têtes, etc.

Les directeurs de l'Opéra, en donnant M. Puccini en spectacle aux spectateurs argentins, n'ont fait que leur métier d'impresarios, qui est de toujours rechercher quelque chose d'extraordinaire, surexcitant la curiosité du public. Ils ont trouvé un numéro qui leur semblait sensationnel, ils l'ont amené à Buenos

Aires en lui payant son voyage aller et retour et lui ont donné comme cachet une représentation à son bénéfice, qui, si je ne me trompe, a produit 22 000 livres. Je ne veux aucunement discuter ce prix, car j'avoue mon absolue incompétence pour estimer la valeur que peut présenter une exhibition de M. Puccini. C'est aux spectateurs qui sont allés à l'Opéra d'évaluer s'ils en ont eu pour leur argent lorsqu'ils se sont payé la tête du maestro italien. Et comme les estimations peuvent être très différentes, je me garderai bien d'émettre la moindre opinion à ce sujet.

Je ne veux retenir qu'un fait : que M. Puccini est venu pour se faire exhiber tout comme une bête curieuse, à cette différence près que la cage avait été remplacée par une avant-scène — non grillée — ce qui se ressemble toujours un peu.

Et je m'étonne qu'un artiste de la valeur de M. Puccini se soit prêté à cette petite combinaison et surtout que, le dessous des cartes pouvant rester ignoré du gros public, il ait manœuvré de façon à le dévoiler au grand jour.

Il y a trois ans environ, un rival de l'auteur de la *Bohème*, M. Mascagni, se rendit aux États-Unis, peut-être un peu avec l'arrière-pensée de se montrer à un public qui avait si souvent applaudi *Cavalleria Rusticana*, avec la persuasion que sa seule présence attirerait la foule dans un théâtre. Mais, s'il eut cette

idée, du moins il prit la précaution de la dissimuler tout à fait en amenant avec lui toute une troupe dont il se fit le directeur. Lorsqu'il donna des concerts, par exemple, on n'y vint pas pour voir M. Mascagni, mais pour entendre des œuvres de Mascagni, dirigées par l'auteur, qui plus que n'importe quel autre chef d'orchestre doit savoir les conduire, leur donner les nuances voulues, le mouvement requis.

Saint-Saëns, si vous voulez un autre exemple, vint ici. Je ne crois pas que chez lui il y ait eu la moindre idée d'exhibition, car ce n'est pas précisément son caractère. Mais, en admettant que cette idée ait existé, lorsqu'il se montra en public, il se présenta comme exécutant. Il ne disait pas « venez me voir », mais « venez m'entendre ». Et qui plus est, il sut se montrer généreux en prêtant son concours à des œuvres charitables.

Avec M. Puccini, il n'en est pas de même. Le compositeur italien est venu uniquement pour se faire voir, pour s'exhiber cinq fois dans une avant-scène de théâtre et dire ensuite, « Mon contrat ne comporte que cinq exhibitions : je m'en vais me montrer ailleurs. » Il n'a même pas eu l'intuition de prendre un soir le bâton de chef d'orchestre pour diriger une de ses œuvres, pour se produire comme musicien, comme auteur. Son contrat, ou plutôt la lettre qu'il avait échangée avec les directeurs de

l'Opéra, exigeait sa présence à cinq représentations, rien de plus, et il s'en est tenu aux termes stricts de cette lettre.

C'était absolument son droit, mais enfin on conviendra que ces exhibitions à l'américaine, lorsque le pot aux roses est découvert comme maintenant, jettent un peu de ridicule sur ceux qui s'y prêtent. Elles désillusionnent aussi, car, lorsqu'on ne connaît un auteur qu'à travers ses œuvres, on suppose à son âme d'artiste un certain amour-propre, une fierté qui devrait le mettre à l'abri de petites compromissions qui peuvent tourner à son désavantage, compromettre une renommée et provoquer la raillerie.

Mais M. Puccini est probablement le premier à se rire du public de Buenos Aires, qui lui a fait un accueil princier, qui semblait touché de la délicate attention qu'avait eue le compositeur italien en venant à Buenos Aires, et qui, en réalité, a payé tous les frais de ce voyage et a même laissé un petit bénéfice dans des poches qui ne connaissent plus la Bohême.

Nous n'en devons pas moins être reconnaissants à M. Puccini, car c'est lui qui — bien qu'Italien — vient, par son heureuse exhibition, de faire faire un nouveau pas à l'américanisation de Buenos Aires.

DIVORÇONS !

Ne croyez pas qu'en lançant ce cri, je me propose de vous inviter tous à divorcer, de vous amener à rompre les liens légaux qui vous unissent, ou que je veuille partir en guerre contre le mariage.

Non, telle n'est pas mon intention. Bien au contraire, si j'avais un conseil à vous donner, je vous dirais : Êtes-vous bien marié ? Restez comme vous êtes et n'allez pas courir les aventures de l'inconnu. Êtes-vous passablement marié ? Restez encore comme vous êtes, cherchez à vous faire quelques petites concessions mutuelles, qui vous rendront la vie plus supportable, plus douce. Si vous divorciez et convoliez à nouveau en justes noces, vous pourriez tomber plus mal. Méditez le vieux dicton : « Il ne faut pas changer son cheval borgne pour un aveugle. » Soyez donc prudent et ne cherchez pas une perfection idéale qui n'existe pas.

Mais, en dehors de ceux qui sont bien ou passa-

blement mariés, et auxquels je me permets d'adresser des conseils, vous avouerez qu'il en est d'abominablement mal casés, se trouvant dans des situations intolérables, inextricables, et pour lesquels il n'est qu'un seul remède à leurs maux : le divorce.

Ce sont ces malheureux ménages que je plains à Buenos Aires, car bien souvent il n'y a faute ni d'un côté, ni de l'autre ; il n'y a pas de coupables ; on ne s'est pas compris, et voilà tout.

Je plains ces pauvres gens, indissolublement liés l'un à l'autre. Pour eux, il n'y a qu'une seule issue dans ce pays : la séparation de corps et de biens, ce divorce qui n'en est pas un, qui laisse les deux époux dans une fausse situation, les désunit sans les délier. Ils ne se connaissent plus, mais ils sont rivés ensemble, comme deux forçats traînant la même chaîne.

Pourquoi donc l'Argentine, qui est un pays neuf, plein de prétentions progressistes, qui avec sa population cosmopolite n'avait pas de vieux préjugés, d'antiques usages à combattre, n'a-t-elle pas admis le divorce ? Pourquoi, lorsqu'en Italie, et un peu dans tous les pays d'Europe, on lutte pour l'établir, n'en est-il même pas question ici ?

Seraient-ce les attaches officielles de la République Argentine avec l'Église qui s'y opposeraient ?

Mon Dieu, quand M. Naquet fit voter en France la loi du divorce, notre pays était alors lié encore plus officiellement avec l'Église que ne l'est actuellement l'Argentine.

Serait-ce l'esprit religieux que l'on conserve dans ce pays ?

Nous savons tous ce qu'en vaut l'aune de cet esprit religieux. On est pratiquant par genre, parce qu'il est bon ton d'aller à l'église, mais on n'est jamais qu'à demi croyant. Tout au plus existe-t-il un vieux fonds de superstition, et c'est tout. Ce n'est pas suffisant.

Et cependant le divorce tend à s'établir de plus en plus un peu partout. Ses limites mêmes s'élargissent tous les jours, et on comprend de moins en moins cette restriction d'une république qui se prétend libérale.

Savez-vous que la non-existence du divorce en Argentine a de très graves inconvénients ?

D'abord c'est à cela que nous devons tous ces ménages qui clochent plus ou moins, où le mari délaisse son foyer pour courir on ne sait où. Il sait qu'il n'en retirera aucun châtiment et que le pis qui l'attend est la séparation de corps, qui lui donne des coudées assez franches, alors qu'elle laisse la femme dans un demi-esclavage.

Mais il y a plus. C'est à cette séparation stupide que nous devons les multiples cas de

bigamie qui tous les jours remplissent les colonnes des faits divers des journaux.

Ceux ou celles qui ont tâté une première fois du mariage et qui n'y ont pas réussi, sont peut-être les plus enragés à la récidive, bien que cela puisse paraître absolument illogique. Séparés légalement ou de fait, il leur faut absolument trouver une autre compagne ou un autre compagnon. Si l'un ou l'autre ne réussissent pas à contracter une union libre, pour en arriver à leurs fins, ils n'hésitent pas, en cachant leur passé autant que possible, à se présenter devant l'état civil, qui, peu indiscret, se contente des renseignements que l'on veut bien lui fournir devant deux témoins complaisants.

Le divorce n'existant pas, les formalités du mariage étant peu compliquées, on ne saurait donc s'étonner de la multiplicité des cas de bigamie.

Mais, si cela peut paraître insignifiant, il est d'autres inconvénients qui nous touchent particulièrement, nous autres Français.

Supposons, par exemple, deux de nos compatriotes mariés à Buenos Aires. Pour des raisons quelconques, le ménage est en bisbille. La bonne harmonie entre les époux ne peut plus durer, et une séparation est inévitable.

Ne pouvant divorcer en Argentine, nos compatriotes, arguant de leur nationalité par l'intermé-

diaire du consulat de France, demandent leur divorce devant les tribunaux français. Ils l'obtiennent.

Quelque temps après, l'un des deux époux, mettons que ce soit le mari, s'en va en France. Il y trouve chaussure à son pied et convole à nouveau en justes noces. Plus tard, il revient en Argentine, où il a tous ses intérêts. Un incident quelconque lui apprend alors que, bien que très légitimement marié et en tout droit, il ne peut être considéré dans ce pays que comme bigame. Je ne dis pas qu'on le poursuivra pour ce fait, le mariage n'ayant pas été célébré en Argentine ; mais d'autres inconvénients non moins grands l'attendent.

Les enfants qu'il peut avoir, par exemple, de sa seconde femme, ne peuvent être considérés, d'après la loi argentine, que comme des enfants adultérins. S'il tombe sur un juge d'état civil un peu pointilleux et ayant connaissance de son premier mariage, il pourra se voir refuser le droit de donner son nom à ses enfants.

En poussant les choses un peu plus loin et en admettant que sa première femme se soit également remariée de son côté, qu'elle ait eu de ce nouveau mariage des enfants, étant donné que le second hymen n'est pas valable devant la loi, on arrivera à ce fait extraordinaire, c'est que cet homme divorcé se trouvera être légalement le

père, en ce pays, d'enfants dont il ne sera aucunement l'auteur.

En réalité, il sera le père d'enfants qui ne sont pas à lui, alors qu'il ne pourra être le père de ses propres enfants.

Cela commence à devenir si compliqué que j'ai peur que mes lecteurs ne puissent me suivre dans ces explications et que moi, également, j'en arrive à perdre mon latin.

C'est que, tous ces mariages à l'étranger, avec les lois de chaque pays, amènent des complications dès qu'il s'agit de l'application de la loi du divorce.

Dernièrement on citait ce cas d'une Française, née à Buenos Aires, qui avait épousé un Argentin. Elle vint à demander le divorce en France et plaça les magistrats français dans un grand embarras.

La loi argentine proclamant l'indissolubilité du mariage, annuler l'union contractée par la plaignante, c'était aboutir à ceci : la femme n'avait plus de mari, mais le mari avait encore une femme. La première pouvait se remarier ; s'il se remariait, le second devenait bigame.

Devant cette solution fautive, les juges ont cru devoir faire une cote mal taillée en prononçant simplement la séparation de corps.

« Vous me condamnez à prendre un amant.

s'est exclamée la demanderesse devant cette sentence.

— Oh ! madame, a souri le juge, nous n'en avons pas fixé le chiffre. »

Et c'est bien là le résultat des sentences de tous les juges argentins qui prononcent les séparations de corps et qui condamnent en réalité les hommes à prendre une maîtresse, les femmes à prendre un amant.

Elle est jolie la morale d'une loi qui aboutit à ce résultat !

LES DAMES DE MONTEVIDEO

Les Dames de Montevideo, pour lesquelles je professe le plus profond respect et qui, j'en suis persuadé, sont toutes plus charmantes les unes que les autres, font actuellement beaucoup parler d'elles. La chronique des journaux, non seulement ceux publiés sur l'autre rive, mais encore ceux de Buenos Aires, s'occupe d'elles et nous rapporte chaque jour leurs moindres gestes.

Cependant il faut vous prévenir que, par les Dames de Montevideo, on n'entend aucunement désigner toutes les femmes de la capitale voisine. Non, cet appellatif de « Dames » ne peut s'appliquer qu'aux gens de l'aristocratie bien pensante. Aussi dois-je vous dire qu'il ne s'agit, en la circonstance, que des Dames catholiques de Montevideo.

Le motif qui fait que l'on s'occupe aujourd'hui de ces Dames, c'est qu'elles ont poussé un cri d'indignation et de révolte lorsqu'elles ont appris

que le Gouvernement uruguayen avait la très ferme intention de faire aboutir le projet de loi sur le divorce qui a été présenté devant les Chambres Orientales.

Entre deux essayages de robes ou de chapeaux, au *five o'clock tea*, ces Dames ont ergoté avant la lettre sur cette fameuse loi. Les papotages sont allés leur train.

« Songez donc, ma chère, rompre un lien que l'Église déclare indissoluble !

— Quelle honte !

— Voir nos maris se séparer de nous, épouser d'autres femmes !

— Quelle ignominie !

— Et nous-mêmes pouvoir nous marier deux fois, trois fois sans être veuves !

— Quelle horreur !

— ¡ *Qué barbaridad* !

— Il faut empêcher cela ! Formons une ligue contre le divorce ! »

Et la ligue a été fondée. Une quantité de femmes, peut-être très mal mariées, malheureuses en ménage, se sont unies dans cette campagne, préférant tous les déboires, les ennuis, les chagrins, les dégoûts d'un mauvais mariage, à la reconquête de leur indépendance.

Encore une fois, le vieux préjugé a triomphé du bon sens et de la saine raison.

Tout d'abord, ces dames ont entrepris ce qu'elles estiment le bon combat, en faisant une cour assidue à tous les députés, cherchant à les gagner à leur cause. Cela n'a pas pris. Les députés uruguayens étant comme les députés d'un peu partout ailleurs, c'est-à-dire aimant mieux être du côté du manche que de celui de la cognée, ne se sont pas laissé enjôler. Ils savent que ce projet de loi de divorce, le Gouvernement tient absolument à le faire passer, et, comme le Gouvernement est toujours le généreux dispensateur des grasses sinécures, ils préfèrent être de son côté et abandonner les Dames de Montevideo à leur triste sort.

Mais les Dames de Montevideo ont de l'énergie et de la ténacité.

N'ayant pas réussi auprès des parlementaires, elles ont usé d'un petit procédé, qui n'est peut-être pas très délicat, très loyal, mais qui, espèrent-elles, fera son effet et dont elles attendent le succès. Elles ont usé d'intimidation.

Ces Dames ont des fournisseurs. Elles en ont fait le tour et, sous menaces de retirer leur clientèle, elles ont extorqué partout des signatures contre la loi du divorce.

Cela a commencé, tout naturellement, par les couturières et par les modistes. Ces Dames ont menacé de ne plus accorder leur clientèle à celles qui se refuseraient à signer la pétition contre la

loi du divorce. Et les malheureuses, pour ne pas être ruinées, ont accordé leur signature. Mais ce n'a pas été tout. Lorsque les patronnes des maisons de modes eurent apposé leur griffe, on a exigé que toutes les demoiselles de magasins, les ouvrières en fassent de même.

Des modistes, ces Dames se sont rendues dans les magasins de nouveautés, où, sous les mêmes menaces, elles ont recueilli les signatures des patrons et des employés. De là elles sont passées chez l'épicier, de l'épicier chez le boucher, du boucher chez le charcutier, et ainsi de suite.

Personne n'a été épargné. La blanchisseuse, elle-même, a été obligée de signer la fameuse pétition lorsqu'elle est venue rapporter le linge. Ces Dames sont descendues jusqu'aux plus petits. Elles ont fait signer leurs domestiques, les menaçant du renvoi s'ils s'y refusaient.

C'est vous dire si cette crainte, cette aversion pour le divorce est grande chez les Dames de Montevideo. Elle est poussée à un tel point qu'il semblerait même que ces Dames, cependant ultracatholiques, ce qui devrait être synonyme de infiniment vertueuses, n'ont pas la conscience précisément tranquille et qu'elles ont beaucoup à redouter de l'application du divorce en Uruguay. Cela apparaît comme la meilleure explication de cette campagne menée avec tant d'énergie.

Les Dames de Montevideo n'ont-elles pas, en effet, un moyen bien plus pratique de lutter contre cette loi et qui serait tout simplement d'être excellentes épouses, de s'attacher par des sentiments, plus que par des liens officiels ou religieux, leurs maris, de rendre moralement impossible ce divorce qu'elles abhorrent. Elles feraient en cela preuve d'une vertu chrétienne bien plus grande que lorsqu'elles entreprennent cette campagne haineuse et quelque peu ridicule. Ajoutez que, si elles réussissent à faire échouer le divorce, elles auront sur la conscience le malheur des nombreux ménages qui attendent le vote de cette loi comme la délivrance et tous les drames qui pourront résulter des unions mal assorties.

Et puis, il faut le dire encore, le vote de la loi du divorce en Uruguay ne serait pas d'un mauvais effet en Argentine, où il faudra bien que l'on y vienne un jour ou l'autre. Mais, en attendant qu'elle reçoive son application sur notre rive, cela nous permettrait, tout au moins, de pouvoir en profiter tant soit peu. Les fiancés un tantinet précautionneux n'auraient en effet qu'à traverser le rio de la Plata pour se marier dans le pays voisin et conserver ainsi une porte de dégagement, si je puis m'exprimer ainsi, ce dont on ne saurait les blâmer, car on ne sait jamais ce que nous réserve la vie. Du reste, cela se pratique couramment aux États-Unis, et,

comme on aime assez, ici, imiter les Américains du Nord, je ne serais pas surpris de voir cette coutume se propager en Argentine.

Les Dames de Montevideo ont donc bien tort d'entreprendre et de mener si déloyalement cette campagne, où elles jouent un rôle légèrement ridicule. Elles se feront certainement très critiquer, et il ne m'étonnerait pas qu'elles rencontrassent quelque chansonnier satirique qui prenne plaisir à faire passer à la postérité leur aversion féroce pour le divorce, tout comme il en fut qui célébrèrent en des couplets plutôt grivois les travers des Dames de Nantes et des Dames de Paris, la beauté des Filles d'Arles et les jupes courtes des Fillettes de La Rochelle.

Les Dames de Montevideo, voilà un titre qui ne ferait pas mal dans cette collection de chansons légères.

« MAÑANA »

Dernièrement, j'avais à soumettre, à un gros commerçant de notre ville, une affaire assez importante. Je me rendis donc chez lui pour pouvoir lui en parler aussi longuement et aussi clairement que possible.

Lorsque je franchis le seuil de son bureau, mon attention fut immédiatement attirée par un grand écriteau qui portait en capitales dorées ces mots :

« SEA BREVE, EL TIEMPO ES ORO. »

Comme la personne que je venais voir était très occupée, ainsi que m'en informa l'employé qui me reçut, j'eus tout le loisir de réfléchir sur le susdit écriteau qui avait attiré ma vue en entrant.

Tout d'abord, la première idée qui me vint, c'est qu'en Argentine le temps était estimé à un prix bien plus haut que de l'autre côté de l'Atlantique.

Si j'en croyais l'avis que j'avais sous les yeux, il était, en effet, coté en or, alors que, en France, on se contente de dire « le temps, c'est de l'argent » et que les Anglais eux-mêmes, ces gens si pratiques, ont pour dicton : « Time is money, » ce qui signifie, il est vrai, la même chose, mais ce qui, pour des oreilles françaises peu familiarisées avec la langue de Shakespeare, semble rabaisser la valeur du temps à de la monnaie de nickel ou même de cuivre.

Le temps aurait donc plus de valeur ici que là-bas. Rien de plus naturel, du reste, à cela, la vie étant plus coûteuse sur cette rive de l'Océan que sur l'autre.

La prière d'être bref était évidemment une conséquence de la cherté des minutes payables en or et que l'on ne tenait pas à gaspiller inutilement.

En mon for intérieur, je me réjouis de cette indication précieuse, donnée aux personnes qui pénétraient dans ce bureau. J'en conclus, en effet, que point n'était besoin de s'emberlificoter à travers mille chemins détournés avec le monsieur que je venais voir. Il fallait carrément aborder le but. Ce commerçant devait être carré en affaires, il devait avoir la décision prompte. Il ne me ferait pas perdre ce temps dont il était si avare, ces secondes dont chacune fulgurait à mes yeux comme un beau gramme d'or. J'allais être fixé immédia-

tement ; une réponse catégorique me dirait si l'affaire que je venais proposer lui convenait, oui ou non. J'aimais mieux ça que de traîner.

Pour satisfaire au désir, presque l'ordre, que notifiât cet écriteau, c'est-à-dire pour être aussi bref que possible, je commençais à me réciter mentalement le discours que je me proposais de tenir à ce commerçant. J'élaguais dans mes phrases, supprimant là un substantif inutile, un qualificatif superflu, coupant même des fragments entiers que je ne jugeais pas absolument indispensables.

J'eus, du reste, tout le temps de me livrer à ce petit travail et de faire de mon discours un petit chef-d'œuvre de concision, car mon commerçant était toujours occupé. Il devait certainement traiter une affaire des plus sérieuses pour lui consacrer ainsi un temps aussi long. Ce devait être, cependant, une de ces affaires graves qui sont en même temps très gaies, car fréquemment j'entendais, à travers la porte qui séparait son bureau de la salle où je me trouvais, résonner quelques joyeux éclats de rire.

Mon discours terminé, figolé sur toutes les coutures, appris par cœur, j'eus encore le temps de réfléchir longuement à mille autres choses. Il me vint notamment l'idée que ce commerçant, qui estimait le temps en or, devait le payer de la même monnaie. J'en conclus donc l'espoir que

l'affaire que je venais proposer ne pouvait que m'être lucrative, ce qui me mit au comble de l'enthousiasme.

Au bout d'une heure dix-sept minutes d'attente, mes réflexions furent interrompues. La porte du bureau venait de s'ouvrir. Mon commerçant apparut et conduisit le monsieur avec lequel il se trouvait jusqu'au palier. Là, pendant dix minutes encore, la conversation se poursuivit. J'entendis vaguement qu'il était question d'un souper, et il me sembla même que l'on prononçait quelques noms féminins appartenant à la noblesse des cafés-concerts.

Enfin je fus reçu. Très brièvement, dans la forme laconique que je m'étais fixée, j'exposais le but de ma visite. Mon commerçant sembla s'intéresser à l'affaire que je lui proposais, il me demanda quelques renseignements complémentaires. puis bientôt la conversation dévia, et nous nous mîmes à parler de toute autre chose.

Après une demi-heure d'une causerie fort agréable, mais parfaitement inutile, lorsque je ramenai la conversation sur le sujet qui m'intéressait, cherchant à obtenir une réponse catégorique, mon interlocuteur déclara qu'il ne pouvait encore me la donner et conclut par un *Vuelva mañana* plein de promesses.

Naturellement, je revins le lendemain, et après

une nouvelle demi-heure de conversation, je me retirais encore sur un nouveau *Vuelva mañana* aussi engageant que le premier.

Je l'entendis encore pendant plus de quinze jours, ce *mañana* toujours remis, lassant et horripilant. Et cependant, chaque fois, mon commerçant me berçait du doux espoir qu'il était disposé à accepter l'affaire proposée, mais ne se décidait jamais à me donner une réponse formelle.

Total, ce *mañana* me coûta la valeur de trois journées, temps précieux, qui ne me fut payé ni en or, ni en argent, mais bien en monnaie de singe.

Ah ! ce *mañana*, c'est la plaie des pays hispano-américains. Vous l'entendez du matin au soir ; il revient partout comme le refrain d'une scie interminable, car le *mañana* d'aujourd'hui est suivi du *mañana* de demain, auquel succède la *mañana* d'après-demain, qui comporte encore toute une longue série de *mañana*.

Pourquoi ce renvoi crispant et perpétuel des affaires ? Pourquoi cette irrésolution dans la décision ?

C'est, disent les uns, que tout le monde est absorbé par les affaires, préoccupé par celles du jour et ne peut consacrer tout son esprit à l'étude immédiate de la nouvelle opération proposée. On se promet bien de l'examiner le lendemain, mais l'engrenage du mouvement quotidien est là, qui

vous prend, ne laissant pas le temps de songer à autre chose, et on renvoie toujours à *mañana*, c'est-à-dire *sine die*.

D'autres veulent y voir une façon polie d'éconduire les gens. On n'ose leur dire non, et on leur dit *mañana* pour ne pas les décourager complètement. Et chaque jour ce *mañana* enlève une parcelle d'espoir jusqu'à ce qu'enfin, las d'être toujours remis au lendemain, on renonce à obtenir une réponse définitive.

Et dans les choses les plus insignifiantes de la vie, ce *mañana* vous poursuit, inexorable, retardant tout, faisant de cette population, qui prise si haut la valeur du temps, celle qui le gaspille le plus inutilement.

C'est que ce *mañana* est dans l'atmosphère ; on le respire partout ; il s'infiltre en nous, modifiant les caractères qui lui sont le plus rebelles. Les nouveaux débarqués qui arrivent ici pleins d'une belle énergie européenne, d'un désir de tout faire promptement, se heurtent, dès les premiers pas, à ce *mañana*, s'en choquent, veulent réagir ; mais leur activité débordante peu à peu s'émousse à ce simple mot qui vient continuellement leur barrer la route et, l'air ambiant aidant, ils finissent par le pratiquer eux-mêmes.

Il faut s'armer de patience et de constance. Ce sont les seuls remèdes à opposer à ce demain dont

le soleil ne se lève jamais, et ce ne sont pas les beaux écriteaux aux lettres dorées : *Sea breve*, *El tiempo es oro*, qui parviendront à détrôner ce roi de la vie hispano-américaine : *Mañana*.

JOURS DE FÊTE

Nous voici dans une semaine de fêtes.

Hier, c'était Pâques Fleuries qui provoquait, au porche des églises, toute une éclosion de verdure où dominait le rameau d'olivier, l'emblème de la paix, remplaçant ici presque complètement le buis et le laurier aux âcres senteurs.

Dimanche, ce sera le grand jour de Pâques, si respecté, même par les plus incrédules, et qui va nous amener sa ponte magnifique d'œufs aux multiples couleurs, remplis de succulents bonbons.

Puis ce sera fête durant la majeure partie de cette semaine, si chère à tous ceux qui savent apprécier la valeur de quelques jours de congé.

Songez, en effet, que, durant ces sept jours, c'est à peine si nous en compterons trois d'ouvrables. Du mercredi soir au lundi matin, toute l'activité de cette ville d'un million d'habitants va se trouver suspendue. Tous ceux qui sont assez favorisés du

sort vont même fuir la cité, jugeant qu'il serait malséant de laisser éclater, durant ces jours saints, leur joie de ne rien faire, et préférant aller cacher leur doux « farniente » dans quelque coin perdu de la campagne.

Durant quatre jours, tout, ou du moins presque tout ce qui donne la vie à Buenos Aires va disparaître comme anéanti. Les ministères, où le ban et l'arrière-ban de la bureaucratie n'ont cependant pas l'habitude de se luxer les méninges ou d'attraper des entorses au cerveau par un travail acharné, vont fermer leurs portes. Messieurs les ronds de cuir vont goûter le plaisir de se reposer des fatigues — combien grandes ! — que leur procurent leurs heures de loisir au bureau. Toutes les grandes administrations, où l'on n'est pas moins surchargé d'ouvrage, vont suivre un exemple partant de si haut. La douane ne demeurera pas indifférente à un pareil mouvement et quatre jours durant elle s'abstiendra de *despacher* — comme on dit si élégamment dans notre langage hispano-français — les marchandises qui s'accumulent dans ses magasins. La Bourse arrêtera le cours de la hausse et de la baisse, et les marchés étrangers pourront noter une stabilité étonnante sur les valeurs argentines. Les Banques suspendront leurs opérations, au grand contentement de ceux qui ont quelques traites à payer, au grand leurre de ceux

qui avaient à encaisser et qui vont pester et sacrer, au risque de se faire damner, contre le retard apporté au versement de cette bonne et sainte galette, que l'on préfère toujours voir dans sa poche que dans celle d'autrui. Les marchés de spéculation attendront que ces jours de fêtes soient passés pour faire varier d'un demi-centavo le cours du blé ou du maïs, qui du reste n'en vaudra ni plus ni moins pour cela. L'industrie, moins favorisée, laissera, au moins deux jours sur quatre, reposer ses machines. Le commerce ouvrira bien timidement ses portes, mais pour réaliser quoi?... Des recettes insignifiantes qui ne couvriront même pas les frais généraux quotidiens; car seuls les mécréants peuvent acheter durant ces jours de fête.

Le cours de la vie ordinaire va, en un mot, se trouver interrompu durant quatre fois vingt-quatre heures.

Mais qui bénéficie, non pas pécuniairement, mais moralement de cet arrêt?

Les seuls qui en profitent pleinement et entièrement sont précisément ceux qui ont le travail le moins dur, le moins absorbant, le plus abrégé. Ce sont tous ces employés de ministères, d'administration, de banques, etc., qui vont à leur bureau vers dix heures du matin, ou plus tard, pour en sortir vers cinq heures du soir, ou plus tôt. Ceux-là, mercredi soir, seront libres. Ils peuvent prendre

le train, disparaître de la ville pour n'y revenir que le lundi matin. Rien ne les retient.

Par contre, tout ce qui est employé de commerce, ouvrier, tous ceux qui travaillent dix à douze heures par jour, et souvent plus, seront tenus à la tâche au moins deux jours sur quatre et n'auront même pas l'avantage de profiter de deux journées consécutives de repos. Les humbles ne seront jamais favorisés, et c'est là une de ces injustices du sort comme on peut malheureusement trop en constater.

Et cette iniquité n'est pas seulement particulière à la semaine sainte, elle se répète pour tous les jours fériés de l'année, ce qui n'est pas peu dire, car Dieu sait si les fêtes sont multipliées ici.

Consultez, en effet, un calendrier argentin, ou du moins marquant tous les jours où il est permis de ne rien faire, et vous constaterez que, dans l'année, il n'y a pas moins de soixante-treize jours de fête, soixante-treize dates dont les chiffres rouges vous sautent aux yeux, à côté des sévères numéros noirs, qui, comme marqués de deuil, indiquent les jours de travail. Dans ce nombre, encore, je ne compte pas les fêtes accidentelles, provoquées par des événements quelconques, pas plus que les fêtes nationales des diverses colonies représentées ici comme l'Italienne, l'Espagnole, la Française, etc., qui paralysent toujours à demi le mouvement des affaires.

Je m'en tiens uniquement à ce chiffre de soixante-

treize. Or savez-vous ce qu'il représente? Ni plus ni moins que le cinquième de l'année. Il faut reconnaître que le Bon Dieu de l'Argentine a été large et généreux, ou, alors, qu'il a été diantrement plus actif que le Bon Dieu que les Écritures nous ont appris à connaître. Ce dernier avait mis six jours à créer le ciel, la terre, l'homme, les animaux, etc., et n'avait jugé utile de se reposer que le septième jour.

Ici, avec le joli chiffre de soixante-treize jours fériés par année, on ne travaille en somme que quatre jours pour se reposer le cinquième.

La proportion est quelque peu changée, et je suis persuadé que, si l'on racontait le fait à un de nos bons paysans de France, il ne manquerait pas de s'écrier : « Mais c'est un pays de fainéants, où vous habitez ! »

Je ne lui donnerai pas complètement tort, car franchement je trouve qu'on multiplie un peu trop les saints sur le calendrier argentin.

Croyez-vous, par exemple, que si l'on supprimait quelques Saint-Joseph, Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Jean, etc., nous nous en trouverions plus mal ? Je pense au contraire que toutes ces fêtes ou demi-fêtes sont du superflu. Elles ne servent qu'à mettre le désarroi dans la vie d'une grande cité comme l'est Buenos Aires et, en réalité, ne sont religieusement observées que par un nombre très

restreint de gens bien pensants. Ces fervents adorateurs, du reste, si on leur enlevait comme jour férié leur saint favori. n'en pourraient pas moins l'honorer à leur guise, chez eux ou dans leur temple.

Par contre, je ne serais aucunement ennemi. deux ou trois fois l'an, tout au plus. de deux jours de fête suivis, mais de deux jours de fête qui ne seraient pas l'unique privilège de MM. les bureaucrates et dont pourraient jouir les petits employés de commerce et les ouvriers. Ce serait pour eux l'occasion d'un repos plus prolongé que le dimanche habituel et qu'ils n'auraient aucunement volé.

Cela se pratique du reste dans maints autres pays, non sans un résultat heureux, et je ne vois pas pourquoi on ne ferait pas de même ici.

FÊTE NATIONALE

J'ai assisté à la Fête Nationale Argentine, non pas en reporter avide de vous fournir de multiples détails sur les cérémonies officielles, mais en simple badaud, curieux de voir, de recueillir quelques impressions et de faire mes réflexions.

J'étais donc, vers une heure de l'après-midi, sur la place de Mayo, mêlé à la foule qui se pressait le long des trottoirs. Tout comme ce public, j'ai vu le Président de la République, accompagné de ses ministres, se rendre à la cathédrale pour assister au « Te Deum » ; j'ai vu passer les ministres étrangers dans leurs uniformes étincelants de broderies d'or, constellés de décorations, l'amiral et les officiers d'un croiseur étranger coiffés du bicorné de gala ; les officiers argentins bien sanglés dans leurs dolmans ; les sénateurs, les députés et toute la foule des hauts fonctionnaires. J'ai vu tout ce monde s'engouffrer dans la cathédrale, et je suis resté tranquillement

dehors. Ce n'est pas que mes convictions religieuses ou autres m'empêchaient d'y entrer, mais mon intention était de voir le côté populaire de cette fête et non tout le tralala des cérémonies officielles, toujours un peu fastidieux.

Je suis resté dans la foule, et j'ai pu constater qu'elle n'était composée que d'ouvriers et de petits bourgeois. Cette classe intermédiaire, qui flotte entre la petite et la haute bourgeoisie et qui, un peu dans tous les pays, fait partie des foules curieuses, s'était abstenue. Pas assez élevée dans la hiérarchie sociale pour pouvoir assister officiellement à la fête, elle était trop fière pour se mêler au gros public qui garnissait la place.

Elle était sage comme une image, du reste, cette foule. Quelques agents, assez largement espacés, suffisaient à la maintenir sans que personne ne songeât à empiéter sur l'espace réservé aux manifestations officielles, ce qui tendrait à faire croire que sa curiosité n'était pas très excitée. chose aisément compréhensible, le 25 Mai se célébrant tous les ans avec une uniformité désespérante.

Très sage aussi, cette foule, parce qu'elle se contentait de nommer au passage les personnages qu'elle reconnaissait, sans se permettre le moindre lazzi, sans aucun esprit gouailleur. Un titi parisien, perdu dans ses rangs, n'aurait pas fait ses frais :

C'est avec une patience angélique, sans le moindre remous, sans le plus petit cri, qu'elle a attendu la sortie de l'église, qu'elle a vu repasser devant elle le cortège officiel, qu'elle a assisté au défilé des troupes.

J'ai été même surpris de l'indifférence avec laquelle les pioupious argentins ont été accueillis par ce public. Pas un bravo ne les a salués, pas un chapeau même ne s'est soulevé au passage du drapeau d'un régiment.

Je sais bien qu'un défilé de troupes dans les rues, sur une place disposée comme l'est celle de Mayo, n'a pas le même attrait qu'une revue passée sur un vaste champ de manœuvres. Peut-être, en raison des conversions trop fréquentes, l'alignement des régiments de ligne est mal conservé; puis des escadrons de cavalerie, des batteries d'artillerie défilant au pas paraissent sans intérêt. C'est au trot qu'il faudrait voir passer cela, c'est une belle charge de cavalerie qui doit terminer une revue. Et, en pensant à tout cela, j'en vins à excuser cette foule de paraître si apathique, de montrer si peu d'enthousiasme, bien qu'en apparence le caractère des gens du pays soit plutôt démonstratif.

Ce défilé terminé, alors que la foule se dispersait toujours aussi calme et aussi peu bruyante, je me mis à errer à travers les rues de la ville pour me rendre compte de la décoration qui avait été faite.

voir si l'enthousiasme s'était traduit par quelque pavoisement extraordinaire. Certes je pus constater que tous les bâtiments plus ou moins nationaux avaient arboré les couleurs tendres de l'Argentine ; que de nombreuses maisons de commerce avaient également déployé le drapeau national ; mais aussi je ne pus m'empêcher de remarquer que la plupart de ces maisons avaient hissé à côté du pavillon argentin des drapeaux rappelant toutes les nationalités. Les couleurs françaises, italiennes, anglaises, allemandes, etc., se mêlaient agréablement aux bandes bleues et blanches argentines. L'effet était joli, mais il permettrait d'observer que, si les étrangers avaient la courtoisie de ne pas oublier la fête nationale du pays qui leur donne l'hospitalité, par contre, les Argentins semblaient trop la négliger, car rares étaient les maisons où seul flottait le pavillon national. Combien nous étions loin des pavoisements de la rue et du faubourg Saint-Denis à Paris, un jour de 14 Juillet !

Après avoir erré à travers les rues tout en me faisant ces réflexions, je me mis à chercher quelles pouvaient être, en dehors des manifestations officielles, les distractions offertes au peuple en ce jour où toute la nation devrait être en liesse. C'est en vain que je me creusai la tête pour trouver quelque chose, quelque numéro du programme des fêtes qui fût destiné à cette population d'ouvriers et de

petits bourgeois, qui tout à l'heure assistaient au défilé, je ne pus rien découvrir, je ne pus me rappeler avoir lu dans les journaux l'annonce d'un divertissement quelconque.

Je voulus toutefois en savoir le pourquoi, et je me rendis chez un vieil Argentin qui veut bien m'honorer de son amitié et avec lequel je discute souvent sur les choses de ce pays.

Je lui contai d'abord ce que je venais de voir et lui fis part des réflexions que cela m'avait suggérées.

« Ne vous étonnez pas trop de ce que vous appelez notre apathie, me dit-il. Vous savez fort bien que nous sommes très patriotes, même parfois d'un chauvinisme un tantinet exagéré ; mais, si nous nous montrons ainsi, soit dans nos paroles, soit dans nos écrits, notre enthousiasme ne va pas jusqu'à faire des démonstrations vis-à-vis de nous-mêmes. Nous sommes amis du cérémonial, nous aimons des manifestations officielles et nous leur donnons un caractère grave et sérieux. C'est peut-être pour nous en imposer à nous-mêmes, mais c'est aussi parce que nous n'avons pas votre caractère exubérant que nous ne savons pas, dans une fête comme celle de ce jour, mitiger l'allégresse qu'elle devrait nous inspirer à la correction pondérée que nous affectons.

— Admettons cela en ce qui concerne les cérémonies officielles et qui doivent être entourées d'un certain décorum ; mais le peuple qui n'y assiste pas devrait bien avoir droit, il me semble, à quelques distractions. Voyez la fête du 14 Juillet, à Paris. Le programme officiel comporte déjà quelques réjouissances ; mais, en dehors de cela, chaque quartier organise ses amusements, des jeux divers, des concours, et le soir on danse à tous les carrefours. Ici, vous semblez condamner le peuple à s'embêter en un jour où il devrait s'amuser.

— Nous ne le condamnons aucunement à s'embêter, comme vous dites ; mais la vérité est qu'il ne sait pas s'amuser. Organisez donc ici, au coin des rues, des bals populaires, et vous verrez ce qu'il adviendra ! Il n'y aura pas une demi-heure que l'on dansera que déjà des coups de couteau auront été échangés, si le revolver ne se met pas de la partie. A Paris, vous comprenez la plaisanterie, et vous savez la faire sans dépasser les limites ; ici, la moindre facétie est une grossièreté, et l'on se fâche tout rouge. Vous admettez que dans ces conditions des bals populaires ne seraient plus une réjouissance.

— Cependant, si je ne me trompe, dans les provinces, dans les petites villes, des fêtes de ce genre sont organisées, et ce qui se fait dans

l'intérieur, il me semble, peut tout aussi bien avoir lieu à Buenos Aires.

— Ne le croyez pas. Dans les petites villes de province, tout le monde se connaît; on est pour ainsi dire en famille, et les choses se passent mieux. Et pourtant, quelquefois, s'il y a des rivalités, cela n'empêche pas couteaux ou revolvers de marcher. Que voulez-vous? nous avons encore cela dans le sang, c'est notre caractère. Tous les jours il se modifie au contact des étrangers; nos mœurs deviennent moins violentes, elles s'adoucissent, mais le monde ne s'est pas fait en un jour,... et puis chaque peuple a sa façon de s'amuser; si pour le nôtre un défilé militaire dans les rues, des illuminations le soir lui suffisent, pourquoi lui donnerions-nous autre chose? »

LA TOUSSAINT

Ma foi, je ne songeais pas plus à la Toussaint qu'à ma première culotte, qui est déjà loin, et la belle journée de printemps dont nous étions favorisés m'avait encouragé à délaisser les rues étroites de la ville, si tristes un jour de fête, pour entreprendre une promenade sous les allées ombreuses du bois de Palermo, où je pourrais respirer un air plus pur et admirer en même temps toute l'élégante société de Buenos Aires.

Je comptais même vous faire part, dans une chronique, des sensations mondaines ou autres que j'aurais pu éprouver. Mais l'homme propose et Dieu dispose...

Néanmoins, armé de mes bonnes intentions, vers trois heures de l'après-midi, je sautai lestement dans un tramway, où j'eus peine à me caser. Il était en effet bondé d'une foule plutôt joyeuse où, dans l'élément féminin, dominaient les toi-

lettes aux couleurs claires, couronnées de chapeaux printaniers, sur lesquels s'épanouissaient toutes les fleurs de la saison et même de celles à venir, alors que presque toutes les mains étaient encombrées de frais bouquets.

Sans doute, pensais-je, tout ce monde a eu la même idée que moi et se rend au Bois. Peut-être même quelque fête des fleurs a été organisée par là, car je n'aurais su comprendre autrement ce débordement de végétation entre les mains d'une foule qui semblait se diriger vers Palermo.

Je me félicitai de mon inspiration. Je n'avais qu'à suivre la foule pour assister à une réjouissance que je ne prévoyais pas.

Je fus toutefois surpris lorsque, arrivé au jardin de la Recoleta, je vis le tramway se vider en un instant. J'en conclus que la fête devait avoir lieu par là, et, sachant qu'il y a toujours quelque chose d'intéressant à voir là où se porte la foule, je me mis à la suivre.

Je fus conduit ainsi devant une colonnade — qui ne me rappela en rien le Parthénon — et que je reconnus pour être l'entrée de la Recoleta, la nécropole élégante de Buenos Aires. Le nombre incommensurable de voitures qui stationnaient aux alentours, les nombreux marchands de couronnes et de fleurs qui s'étaient installés aux abords du sévère portique suffirent pour me faire

souvenir que nous étions le 1^{er} Novembre, jour consacré par l'usage pour accorder un souvenir aux disparus.

Ma foi, si peu gaie que soit la promenade, comme jamais je n'avais franchi la grille d'un cimetière argentin, je n'hésitai aucunement à entrer.

Je ne pus toutefois m'empêcher de remarquer que, contrairement à ce que j'avais constaté dans maints autres pays, les toilettes de circonstance n'étaient pas connues ici. Ce n'étaient que robes aux teintes fraîches ornées de rubans aux tons vifs, où dominait surtout le « coq de roche », la couleur à la mode. Le deuil ou le demi-deuil n'étaient, en réalité, portés que par des personnes trop récemment éprouvées par la perte d'un parent. Mais ayant vu, en Chine, porter le deuil en blanc, puis en rouge et en violet dans d'autres pays, j'aurais eu mauvaise grâce à m'étonner qu'à Buenos Aires il soit bienséant de le porter de toutes les couleurs.

Je fus un peu plus surpris, par exemple, lorsqu'après avoir franchi les marches qui donnent accès à l'allée principale du cimetière, je me crus transporté subitement dans Florida. Alignés sur deux ou trois rangs, je reconnus là, en effet, tous nos beaux gommeux, tous nos *lagartijos*, qui, chaque soir, encombrent la rue élégante de

Buenos Aires. Ils étaient tous là, le cou pris dans leur col comme dans un carcan, les vêtements tirés à quatre épingles, la boutonnrière fleurie, conservant leur attitude familière, échangeant leurs propos coutumiers, faisant leurs habituelles réflexions encore plus déplacées dans ce lieu, prodiguant leurs coups de chapeaux, qui, dans cette foule, s'adressaient on ne sait à qui. C'était le défilé journalier de Florida transplanté au cimetière de la Recoleta. C'était même plus, car avec ces fleurs aux vestons, ces bouquets dans les mains des dames, on se serait presque cru aux prémices d'une bataille de fleurs qui n'attendait qu'un signal pour commencer.

J'eus tôt fait d'abandonner cette allée principale, qui me semblait plutôt une promenade mondaine, pour m'enfoncer à l'aventure dans des voies plus étroites. où je pensais trouver le recueillement, la tristesse propre à un tel jour.

Hélas ! quelle déconvenue ! Une foule bruyante, presque en gaité, envahissait les ruelles enclavées entre deux rangées de monuments. Tout ce monde-là jetait un coup d'œil curieux, indiscret, malséant, dans les caveaux dont les grilles étaient entr'ouvertes, les pierres soulevées. Et on entendait des exclamations comme celles-ci : « Regarde, ici il y en a beaucoup ! » — « Oh ! en voilà un qui est très joli ! » — « Il n'y en a que de petits ici. » Et c'était

de cercueils qu'il s'agissait. Quelle curiosité malsaine et aussi quelle coutume macabre que celle d'exhiber ainsi des sarcophages, que de troubler le sommeil de ceux qui se sont endormis pour toujours!

Et, à l'intérieur même de ces caveaux, des familles entières se réunissent. Comme la chapelle est trop petite pour contenir tout le monde, on s'assied sur les marches, on apporte même des pliants, des chaises, pour pouvoir recevoir les visites. Car, tout comme dans un salon, on se rend des visites au cimetière. Devant la tombe des parents, on attend les amis, les connaissances. On se salue d'un bonjour peut-être un peu plus cérémonieux qu'au bal, on échange quelques phrases banales, puis on vient à causer avec insouciance de toutes choses. Et, à travers le cimetière, c'est un va-et-vient continu, un échange de politesses, de gracieusetés, d'amabilités, tout comme dans une promenade à la mode.

J'ai admiré, toutefois, le moyen plus pratique des personnes qui ne tiennent pas à rester toute la journée devant la tombe des leurs et qui se font remplacer simplement par un pupitre, dans lequel les visiteurs n'ont qu'à glisser leur carte. Une inscription, gravée sur une plaque de cuivre, demande même aux personnes de laisser leur adresse. Sans doute pour qu'on puisse répondre par une carte de

politesse à cette visite... posthume. Et ces petits pupitres installés devant les chapelles suppléent, après tout, assez avantageusement au registre employé dans des circonstances analogues et sur lequel on vient s'inscrire.

*
* *

Je m'étonnais de ces coutumes devant un ami qui, fixé depuis longtemps en Argentine, en connaît tous les usages.

« Que n'êtes-vous allé au cimetière de la Chacarita, me dit-il ; là vous auriez vu une Toussaint tout à fait populaire. Les familles, au grand complet, viennent passer la journée sur la tombe de leurs parents, et c'est pour eux une vraie partie de plaisir. Il en est même qui apportent leurs guitares et leurs mandolines pour mieux se distraire. Et ces instruments résonnent, dans la journée, de maints airs qui n'ont rien de commun avec la marche funèbre de Chopin.

— Sans doute, je regrette de n'être pas allé au cimetière de la Chacarita, mais, en fait de Toussaint populaire, je crois avoir vu ce qui se fait de mieux en ce genre. C'est au Mexique. Là, durant deux jours, les cimetières qui entourent Mexico se remplissent d'une foule d'Indiens qui viennent pas-

ser la journée sur la tombe de leurs parents. Vous parliez de parties de plaisir ; là c'est le pique-nique débordant de gaieté. On apporte de pleins paniers de provisions, sans oublier les grandes jarres de *pulque*, cette liqueur blanchâtre faite de la sève fermentée de l'agave, et qui, là-bas, est la boisson du peuple. Toute la journée on mange et on boit, et ces agapes et buveries ne sont interrompues que par les accords des guitares. Comme ici, ce n'est pas le *miserere* que l'on exécute, mais des *habaneras*, des *jotas*, des *jarabe*. On les danse même. C'est la noce dans toute sa splendeur. Elle se termine inévitablement par cette ivresse lourde que communique le *pulque*. Alors l'Indien sent se réveiller sa vaillance, et il s'écrie fièrement : *Yo soy hombre*. Aussitôt il trouve quelqu'un qui lui répond, par la même phrase. Les couteaux sont immédiatement tirés, les *zarapes* — les *ponchos* d'ici — sont enroulés autour du bras, le duel est engagé. Les Indiens se tuent entre eux pour le plaisir de prouver qu'ils sont des hommes. Et tous les ans la Toussaint comporte une jolie moyenne de meurtres de ce genre. Voilà comment on honore les morts à Mexico. La fête est-elle aussi caractéristique dans les nécropoles populaires de Buenos Aires ?

— Les choses ne vont pas jusque-là et surtout n'ont pas une fin aussi tragique. Vous avez néan-

moins raté une occasion de voir quelques scènes de mœurs typiques.

— Ce sera pour l'année prochaine, et je n'y manquerai pas, car je m'intéresse à toutes ces manifestations extérieures.

Mais, en réalité, je trouve que seuls les Chinois, pour qui le culte des ancêtres est une véritable religion, savent honorer les parents disparus. Pour eux, point d'exhibitions macabres; point de visites au cimetière, pour la bonneraison qu'il n'en existe pas, les inhumations se faisant n'importe où, suivant le caprice du moment. Quand vient le jour du *tet* — le premier de l'an chinois — on dresse dans la maison l'autel des ancêtres, devant lequel on fait brûler des parfums. Tous les parents et amis viennent le visiter et y apportent des présents consistant toujours en victuailles. On ne perd point son temps à réciter des prières : elles sont imprimées sur des bandes de papier que l'on accroche devant l'autel.

Les présents restent exposés durant toute une journée, et le lendemain la famille se réunit pour les manger. Et, pendant huit jours, on fait la fête; c'est une semaine où tout le monde est en liesse, durant laquelle tout travail est suspendu. Ce sont, du reste, les seuls huit jours de congé que les Chinois s'accordent dans une année. Ils n'ont point d'autres fêtes.

— Les Argentins ne pourraient pas dire de même,

car Dieu sait si leur calendrier est garni de jours fériés nationaux ou religieux, et, cette semaine encore, nous devons fêter saint Martin, patron de la Province. »

SPECTACLES MACABRES

L'approche de la Toussaint a fait disparaître du portique des théâtres les affiches bariolées où se dégradaient les couleurs de l'arc-en-ciel. Pour quelques jours, nous voilà privés des fantaisies polychromes typographiques qui tiraient l'œil et avaient l'intention d'attirer les spectateurs à des représentations plus ou moins attrayantes.

Les affiches gaies, ou du moins celles qui ont la prétention de l'être, ont cédé la place à des placards encadrés de larges filets de deuil, semblant de gigantesques lettres de faire part où se détachent, en caractères sévères, reluisant encore d'une encre d'imprimerie grasse et épaisse, ces mots *Don Juan Tenorio*.

C'est, en effet, *Don Juan Tenorio* qui fait sa réapparition classique et annuelle. Il est monté sur toutes les scènes, et il va réunir chaque soir les nombreux et fidèles spectateurs qui croiraient

faillir à tous leurs devoirs, à toutes les vieilles traditions, s'ils n'allaient pas chaque année, à la même époque, assister à une représentation du vieux drame de Zorrilla. Cela leur manquerait certainement tout autant que de ne pas voir le *corso* un jour de carnaval.

L'habitude en est prise et si bien ancrée que, vers la fin d'octobre, tous les débris épars de troupes désagrégées, tous les comédiens ou comédiennes en rupture d'engagement, se réunissent pour former des compagnies plus ou moins homogènes et montent cette indispensable *Don Juan Tenorio*, dont les recettes, toujours assurées, apaiseront bien des estomacs qui crient, soulageront des misères orgueilleusement cachées dans le petit monde de Cabotinvillle.

Ce n'est pas seulement à Buenos Aires que Don Juan va, durant quelques soirs, inviter la statue du Commandeur à sa table. Cet usage est répandu en Espagne et dans tous les pays hispano-américains. Dans maints endroits même, pour donner un air encore plus de circonstance à l'affiche du spectacle, on l'orne d'un encadrement de squelettes dansant une sarabande endiablée; on la décore, en fronton et en cul-de-lampe, de têtes de mort, de tibias et de fémurs entrecroisés, ce qui donne un aspect des plus rians à ces placards macabres.

Le public, il faut croire, se laisse séduire par ces

annonces nécrologiques, car partout ces spectacles sont très suivis. C'est avec un plaisir presque religieux que l'on va voir réapparaître Don Juan sanglé dans un pourpoint plus ou moins élimé, culotté d'un haut-de-chausses parfois défraîchi. Il plaît à la masse des spectateurs qui excusent tous ses vices. Les femmes rêvent de ce séducteur inlassable. Les hommes, qui croient tous avoir un peu l'étoffe de ce personnage classique, viennent l'étudier pour savoir au besoin se conduire aussi cavalièrement que lui, enlever d'assaut les places les plus rebelles. Et puis, il est si généreux, il a toujours une bourse pleine d'or à donner.

Doña Inès, malgré la blancheur immaculée de sa robe monacale, est, à l'avance, pardonnée de s'abandonner dans les bras de cet irrésistible enjôleur. On lui en voudrait même si elle lui opposait une trop longue résistance, et, malgré les oripeaux clinquants d'un goût douteux dont se revêt souvent le Don Juan de circonstance, combien en est-il qui envient le sort de la blanche nonne ?

Par contre, c'est à peine si l'on s'apitoie sur le sort de Luis Mejia, qui apparaît fièrement drapé dans une cape défraîchie et rapiécée. N'est-il pas ridicule de courir après sa fiancée ? C'est également très froidement que l'on voit tuer ce brave Commandeur, et l'on traiterait presque de vieux radoteur Don Diego, lorsqu'il

vient adresser de justes remontrances à son fils.

Mais les quatre premiers tableaux du drame de Zorrilla ne sont encore qu'un hors-d'œuvre pour le public ; s'il s'y intéresse, ce n'est qu'en passant, et, pour lui, le summum de l'intérêt réside dans les trois derniers tableaux, car il est spécialement venu pour assister aux scènes du cimetière, qui font de *Don Juan Tenorio* une pièce de circonstance pour les jours de la Toussaint. Tous ces braves spectateurs qui, du poulailler aux fauteuils d'orchestre, s'entassent dans les théâtres à cette époque, ont été la veille ou le jour même, ou iront le lendemain, au cimetière, rendre une visite à la tombe des parents, des êtres chers disparus. Ils ont remué des idées tristes, et toute la journée ils ont fait revivre des pensées ramenant bien souvent les larmes aux yeux. On croirait que tous ces gens-là devraient se complaire à s'enfermer dans leurs souvenirs en restant chez eux, ou bien encore, désirant secouer les idées noires qui les envahissent, voudraient se rendre à un spectacle gai.

Mais non, ils n'ont pas assez du cimetière réel qu'ils ont vu dans la journée, il faut encore qu'ils s'en procurent la fiction au théâtre. Ils veulent voir *Don Juan* se promenant au milieu des tombes ; *Doña Inès* apparaître par une petite lucarne pratiquée tout à fait à propos dans son caveau ; le Commandeur accepter l'invitation de son meurtrier,

faire également, par quelque truc plus ou moins apparent, son apparition, drapé dans son suaire. la figure enfarinée et marmottant dans sa barbe de coton ses interminables jérémiades; ils tiennent enfin à voir des squelettes grotesques surgir de leurs tombes et s'agiter épileptiquement. Tout ce spectacle macabre leur apparaît comme le complément indispensable d'une journée qui est consacrée, par, l'usage, au culte des Morts.

Drôle de goût, tout de même, que celui de gens qui se complaisent aux spectacles macabres et pour qui la journée de la Toussaint n'est pas assez morne par elle-même, puisqu'il leur faut la devancer ou la prolonger par les scènes du cimetière qu'offre le drame de Zorrilla.

Mais aussi pourquoi cette préférence pour *Don Juan Tenorio*, où le libertin vaguement repentant — car qui croirait au repentir de l'éternel séducteur? — et la nonne en rupture de couvent trouvent leur pardon dans le triomphe de l'amour, dénouement qui n'est aucunement moral, puisque, dans tout bon drame, la vertu doit triompher et le crime doit être puni? Pourquoi cette préférence, en effet, car il ne manque pas de pièces dans lesquelles des scènes se passent au cimetière, ce qui en réalité n'a rien de très réjouissant? Ces drames, comédies ou opéras me sembleraient tout aussi bien de circonstance pour le jour de la Toussaint que *Don Juan*

Tenorio, dont l'à-propos à cette époque est uniquement justifié par ses deux tableaux se déroulant dans une nécropole.

Pourquoi, par exemple, les compagnies d'Opéra ne nous donneraient-elles pas toutes, aux approches de la Toussaint, *Lucia de Lammermoor* avec son récitatif « Tombe de mes aïeux », ou bien encore l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas ? L'un et l'autre nous offrent une scène au cimetière et le dernier, qui plus est, agrémenté d'un chœur de fossoyeurs. Les réflexions que fait le héros de Shakespeare me semblent même encore plus de circonstance que les boutades ou le repentir de Don Juan. La blonde Ophélie est au moins tout aussi intéressante que la brune Inès. Le roi Claudius peut remplacer avantageusement le Commandeur, et il n'est pas jusqu'à la reine Gertrude qui n'ait quelque ressemblance avec la corruptrice Brigitte.

Et cependant *Hamlet* n'est pas déterré pour la Toussaint, et le représenterait-on qu'il se pourrait fort bien que le public s'en détourne pour se rendre en masse dans les théâtres où *Don Juan Tenorio* tient l'affiche endeuillée.

Pourquoi ce goût macabre, pourquoi *Don Juan* au lieu d'*Hamlet* ou de *Lucie* ?

Mais qui expliquera jamais le caprice des foules !

SI NOUS PARLIONS FRANÇAIS !

J'ai eu l'agréable surprise, l'autre jour, de rencontrer un vieux camarade de Paris, assis solitaire et mélancolique à la terrasse d'un café de l'avenue de Mayo. S'il était un endroit où je devais le rencontrer, c'était évidemment là. le premier souci de tout Parisien, en débarquant à Buenos Aires, étant de rechercher la terrasse d'un café, où, tout en contemplant le mouvement de la ville, il dégustera quelque boisson ou s'amusera à voir le jour se jouer dans l'opale d'une absinthe.

Une rencontre aussi inopinée provoque forcément des effusions dont je vous fais grâce, de même que je ne vous parlerai pas des longues conversations au cours desquelles s'effeuillèrent les vieux souvenirs, ni des comparaisons forcées entre le Paris d'Europe et le Paris — Buenos Aires — de l'Amérique du Sud.

Ces comparaisons furent du reste forcément

courtes, mon ami étant débarqué de la veille et foulant pour la première fois le sol de l'Argentine. Je lui promis donc, en bon compatriote, de le mettre au courant de toutes choses, de l'initier à la vie des *porteños*, de lui faire connaître les beautés apparentes ou cachées de la ville, en un mot, de me faire son complaisant cicérone.

Il accepta d'autant plus volontiers mon offre qu'il ignore le moindre mot d'espagnol et que, confiant dans la phrase consacrée : « A Buenos Aires, tout le monde parle français », il arrivait ici avec la persuasion que la langue de Cervantès était un bagage inutile.

Une des premières choses que me demanda mon ami fut de le conduire à la poste, afin de s'informer si quelques lettres à son adresse ne s'y trouvaient pas.

Je me fis un plaisir de le guider, et, tout en cheminant, nous approchions du peu élégant monument qui orne l'angle des rues Corrientes et Reconquista, lorsque je fus abordé par un vieux résident français en Argentine avec lequel j'entretiens de cordiales relations d'amitié.

« ¿ *Qué tal?* » s'écria-t-il. Je parie que vous allez au *courrier*.

— Précisément.

— Moi *también*. Je vais acheter quelques *estampilles* pour ces *cartes* — et il nous montrait des

lettres — et les mettre dans le *buzén*. ¿ *Vamos juntos* ?

— Volontiers. Permettez-moi de vous présenter mon ami M. X..., récemment arrivé de Paris.

— Ah ! Monsieur, *beaucoup de plaisir à vous connaître !* »

Au bureau de poste, chacun fit ses affaires, et nous sortîmes ensemble. Au moment où nous franchissions le seuil, le vieux résidant nous dit :

« On ne va pas se quitter *así*. Allons prendre quelque chose. Allons à l'*almacén* de l'*esquina* ; c'est moins chic que dans une *confitería*, mais les *bebidas* ne sont pas mauvaises. Ils ne servent que du *légitime*. »

Nous entrâmes dans le bar de l'épicerie voisine, qui était plein de monde.

« Quelle *concurrence* ! » s'écria le vieux résidant. Puis, avisant dans un coin une petite table libre, il ajouta : « Mettons-nous dans ce *rincon* ; en nous *apréant* un peu, nous y tiendrons. »

Nous prîmes place et, s'adressant à mon ami, le vieux résidant, qui est très loquace, lui demanda :

« C'est la première fois que vous venez en Argentine ?

— Oui, je suis débarqué d'hier.

— Eh bien, *qu'est-ce que ça vous paraît*. Buenos Aires ?

— Comment ?

— Oui, comment trouvez-vous Buenos Aires ?

— Mais je ne saurais encore dire, n'ayant presque rien vu.

— Vous venez sans doute pour faire des *negoces* ?

— Je suis le représentant de la maison Trois-Étoiles, de Paris.

— Ah ! c'est une maison très *conséquente*, une bonne *firme*, dont les articles ont une grande *acceptation*. Mais ici, vous trouverez beaucoup de *compétition* ; il vous faudra faire la *lucha*. Enfin, si je puis vous *faciliter* quelque chose, je me mets à votre disposition. Il suffit que vous me soyez présenté par mon ami le *périodiste* pour que je vous fournisse tous les *datos* que vous pourrez désirer. »

La conversation continua ainsi. Le vieux résidant, très complaisant, offrit à mon ami de lui faire connaître son *despachant* en douane, de lui *encontrer*, s'il en avait besoin, un *département* à louer, de lui faire acheter bon marché un mobilier chez un *rematador*.

Il s'excusa de ne pouvoir nous inviter chez lui, mais il habitait une *quinta*, aux *alrededors* de Buenos Aires, presque en plein *campo*. Sa maison était du reste sens dessus dessous. Il était en pleine *compostura*, il n'avait plus de *comedor*. Il nous raconta qu'il avait pris un *contratiste* pour faire

ces travaux, mais il n'avait pas *compli* avec son engagement, et il lui avait *terminament* dit qu'il n'avait plus besoin de ses services. C'était donc lui qui surveillait maintenant ses *albañils* et ses *péons*.

Il nous parla ensuite de ses *négoce*s, qui étaient *muy flojos* depuis qu'il avait *transmudé* sa *tienda*. Les clients payaient mal, tout par *abonnement*, et encore ce n'étaient que des sommes insignifiantes qu'il avait chaque mois à *apointer* à leurs comptes. Pour comble de malheur, il avait dû dernièrement *tirer* tout une *partida* de marchandises abimées. Il tonna contre les *dependientes* tous les jours plus exigeants, quand ils n'étaient pas malhonnêtes. L'autre jour, il avait été obligé d'en faire conduire un à *la* commissariat pour *défraudation*. L'employé avait résisté; un *official* de la police avait dû l'*agarer* solidement. Ça avait fait un *bochinche* qui avait attiré tous les *vecinos*. Il avait espoir que les affaires seraient meilleures cette année.

Dans presque toutes les *estances*, la *cosecha* de *trigo* s'annonçait *regular*.

Enfin, après une longue conversation, on se sépara. Le vieux résidant tint à payer les consommations, bien qu'il fût tout surpris qu'un *peso* n'*alcançait* pas.

. . .

Lorsque nous l'eûmes quitté, et après quelques

pas faits en silence, mon ami se tourna vers moi et s'écria, comme avec un soupir de soulagement :

« Si nous parlions français !

— Comment cela ?

— Oui, pourrais-tu me dire quel est le jargon que m'a parlé ce monsieur ?

— Mais il me semble qu'il t'a parlé français.

— Dis plutôt qu'il m'a ouvert des horizons nouveaux sur la langue française. Mon Dieu, quel charabia !

— Ah ! oui ! Ce sont ses hispanismes qui te choquent. Mais, que veux-tu, les Français qui habitent depuis longtemps dans le pays sont excusables. Ils parlent presque constamment espagnol, ils finissent par penser dans cette langue, par en prendre les tournures, les modismes. Peu à peu le mot français leur échappe, ils se servent de la parole espagnole, à laquelle ils donnent une terminaison française.

— Cependant je ne puis comprendre que l'on oublie à ce point sa langue maternelle !

— Tu t'en rendras compte par toi-même, lorsqu'il y aura quelque temps que tu seras dans le pays. Cela commencera par le mot « oui », que tu remplaceras par « si », et le reste suivra. Tu en viendras à parler comme la plupart des Français d'ici.

— Ah ! ça, jamais de la vie ! Je sais trop bien mon français pour l'oublier, et je ne veux pas l'oublier.

— Qui sait... dans quelques années tu seras peut-être plus hispanisant que mon vieux résidant... Il ne faut pas dire fontaine... »

*
* *

Et de fait, rien n'est plus extraordinaire que la facilité avec laquelle nous perdons rapidement notre français. Nous sommes cependant assez rébarbatifs aux langues étrangères ; mais, dès que nous nous exilons, c'en est fait de ce que nous avons mis si longtemps à apprendre à l'école. Nous arrivons à ne plus parler correctement le français, sans jamais parvenir — il y a cependant quelques exceptions pour confirmer la règle — à nous exprimer correctement dans l'idiome du pays où nous nous établissons. Quand nous parlons français, nous faisons des hispanismes ; quand nous parlons espagnol, nous faisons des gallicismes.

Ne croyez pas que cela nous soit particulier dans les pays hispano-américains. C'est partout la même chose. Je l'ai vu en Turquie, où les Français empruntent aux Levantins une foule d'expressions curieuses et amusantes, mais incompréhensibles pour un Parisien fraîchement débarqué ; à Londres et surtout aux États-Unis, où les anglicismes sont si fréquents qu'ils constituent presque un jargon ; en Indo-Chine, où l'on va jusqu'à mélanger des mots annamites à la conversation courante, où la

femme indigène est une *congai*. où l'enfant est un petit *gno*, la maison une *canha* ; au Japon même, où l'on se traite de vieux *tomadatchi* (ami), où l'on emploie couramment ces trois mots : *arimassen*, *arrimas*, *arrimaskac* (l'interrogation, l'affirmation, la négation), avec lesquels, prétend-on, on peut faire le tour de l'Empire du Soleil Levant.

Partout, à l'étranger, il faut que nous déformions, que nous martyrisions notre pauvre langue française. Elle est cependant assez jolie et même assez riche — bien que ceux qui l'abiment prétendent le contraire — pour que nous ayons l'orgueil de la bien parler ; cela ne nous serait pas si difficile, cela ne nous coûterait pas un si grand effort. Un peu moins de laisser-aller et un peu plus d'attention suffiraient.

LA LANGUE FRANÇAISE

Il y a quelques jours, en parcourant un journal brésilien, j'avais la très grande satisfaction d'apprendre que, à Rio de Janeiro, de toutes les langues étrangères, la langue française y est de beaucoup la plus connue, qu'elle est comprise et très souvent parlée par toutes les personnes ayant reçu une certaine instruction.

Comme preuve à l'appui de son dire, mon confrère brésilien citait des chiffres. En 1904, disait-il, il a été consulté à la Bibliothèque Nationale de Rio 48 557 ouvrages en portugais, 11 734 en français, 621 en anglais, 484 en italien, 350 en espagnol, 87 en allemand, etc.

Ces chiffres sont, en effet, des plus éloquents, car les ouvrages portugais mis à part, puisqu'ils sont écrits dans la langue du pays, le français arrive premier avec un nombre très considérable d'ouvrages, laissant bien loin derrière lui les œuvres écrites

en d'autres langues, et qui n'apparaissent que pour une quantité très négligeable.

J'ignore quelle est, à la Bibliothèque de Buenos Aires, la proportion des ouvrages consultés dans les différentes langues, mais je ne serais pas éloigné de croire que le livre français y tient encore une très honorable place et qu'il se classe second, après les œuvres espagnoles. Mais la disproportion énorme existant à Rio entre le français et les autres langues étrangères ne se retrouve pas ici. L'italien doit nous suivre de très près, et l'anglais ne doit pas se laisser distancer d'une façon marquée.

C'est que, il ne nous faut pas nous illusionner, notre langue perd ici tous les jours du terrain. Jadis elle figurait au premier plan des études, elle était pour ainsi dire seule ; et aujourd'hui, dans les programmes des écoles officielles, elle marche de pair avec l'anglais et l'italien.

Demain, si nous n'y prenons pas garde, nous nous trouverons peut-être relégués au second plan.

Je sais bien que cela ne dépend pas uniquement de nous. Après avoir eu, en ce pays, des ministres de l'Instruction publique qui étaient tout en faveur des programmes français, qui les copiaient même, il s'en est trouvé une série d'autres qui ont peu à peu restreint l'enseignement de notre langue et qui ont fait tous les jours une place plus grande à l'anglais et à l'italien.

Remarquez qu'on ne saurait les en blâmer. L'anglais est devenu pour ainsi dire la langue commerciale universelle, et il est d'autant plus compréhensible que son étude soit ici rendue obligatoire que l'Argentine a dans l'Angleterre son plus important fournisseur et son meilleur client.

On serait mal venu également à s'étonner que la langue italienne fasse tous les jours des progrès, les Italiens formant le cinquième de la population de la République et se trouvant mêlés à toutes les affaires publiques.

Ce qui sauve l'étude du français du naufrage, c'est sa littérature, ce sont ses ouvrages scientifiques. Mais il n'y faut pas trop compter encore. Déjà un grand nombre d'entre eux sont traduits : des livres de compilation en espagnol ont été faits. Les études de droit qui se faisaient autrefois entièrement en français se font actuellement en espagnol. Ce n'est plus qu'à titre de consultation que l'on ouvre un livre français.

Il en est de même pour les études d'ingénieur, avec cette différence que c'est plutôt le livre allemand que l'on traduit ou que l'on compile.

Le français domine encore pour l'étude de la médecine. Mais combien cela durera-t-il ? Les traductions commencent déjà à circuler, et le livre français devient chaque jour moins indispensable.

Quant à notre littérature, si elle conserve fidèle

à notre langue toute la classe intellectuelle, il ne faut pas se dissimuler que cette classe représente seulement une infime minorité et que nos auteurs français tendent de plus en plus à être lus à travers des traductions.

Vous me direz que, de tout cela, la faute n'en est pas aux Français habitant l'Argentine. Directement non, mais je n'en fais pas moins peser une certaine responsabilité sur eux.

Il est à remarquer, en effet, qu'ils ne font rien ou presque rien pour maintenir la prépondérance que notre langue a eue ici un moment et qu'elle aurait dû conserver. Ils sont d'une belle apathie devant cette décadence qu'ils contemplent avec indifférence, comme si elle ne les touchait aucunement. Il est même pénible de constater que la plupart des Français qui viennent s'établir en Argentine perdent peu à peu leur français, à un tel point que, même entre eux, ils préfèrent souvent parler l'espagnol.

Puis voyez dans combien de familles de nos compatriotes les enfants nés ici savent peu ou prou le français. Les parents le leur parlent si peu que l'enseignement qu'ils reçoivent dans les écoles est insuffisant pour maintenir chez eux l'usage de la langue paternelle. Ce n'est évidemment pas en faisant preuve d'une telle indolence et en laissant perdre à la première génération l'habitude de

parler français que l'on travaille pour sa diffusion.

Je sais bien qu'il y a, à Buenos Aires, une section de l'Alliance Française qui fait ce que ses ressources lui permettent pour le développement de la langue française. Elle a institué des examens qui stimulent le zèle des professeurs et des élèves, mais combien sont-ils, ceux qui viennent se présenter à ces examens ? Une centaine tous les ans, une misère ! alors qu'ils devraient venir par milliers !

Je voudrais à ce sujet vous donner un exemple. Il y a aux États-Unis de nombreuses sections de l'Alliance Française, qui toutes font ce qu'elles peuvent pour la propagation de notre langue. J'ai eu l'occasion d'examiner plus particulièrement le fonctionnement de la section de San Francisco, et j'ai été surpris du grand effort fait, des jolis résultats obtenus. A Frisco, comme on dit familièrement là-bas, l'Alliance Française a institué des cours gratuits pour adultes et pour enfants, et ces cours sont au nombre d'une quarantaine. Ils ont lieu un peu dans tous les quartiers de la ville, dans les locaux des écoles communales, que la municipalité met gracieusement à la disposition de la société. Chacun de ces cours réunit en moyenne une trentaine d'élèves. C'est donc environ douze cents personnes qui chaque année suivent assidûment les cours de français. Ajoutez encore que

chaque cours a lieu deux ou trois fois par semaine, mais qu'il y en a pour ainsi dire un tous les soirs dans chacune des écoles de la ville, ce qui permet à celui qui veut apprendre rapidement de suivre deux ou trois cours à la fois. Enfin, si un certain nombre d'élèves sont Français ou fils de Français, la grande majorité est composée d'étrangers.

Quant aux dépenses de l'Alliance, elles se composent des frais d'éclairage des salles et des quelques indemnités accordées aux professeurs. Ces indemnités, du reste, sont pour ainsi dire nulles, tous les professeurs étant des personnes de bonne volonté qui veulent bien accepter, sans aucune rétribution, de consacrer deux ou trois heures par semaine à l'enseignement du français.

Les frais néanmoins représentent une certaine somme ; mais je dois dire que la grande majorité des Français de San Francisco tiennent à honneur d'être membre souscripteur de l'Alliance Française.

Mais il y a plus. La colonie française de San Francisco, que l'on estime à sept mille personnes, a, en dehors de l'Alliance Française, fondé une bibliothèque française. Je ne saurais vous dire le nombre de volumes qu'elle renferme, mais je sais que, en œuvres scientifiques, d'histoire et littéraires, elle est très bien fournie. La bibliothèque est ouverte à tout le monde. On peut venir, gratui-

tement, aux heures où elle est ouverte, de dix heures du matin à dix heures du soir, je crois, consulter les ouvrages qu'elle renferme. En outre, moyennant une minime cotisation qui, si mes souvenirs sont bien précis, est de deux dollars par an, on peut emporter les volumes à domicile.

Je vous ai cité ces deux exemples pour vous montrer ce qu'une colonie française, bien inférieure en nombre à celle de Buenos Aires, mais qui peut lui être comparée comme milieu social, est parvenue à faire.

Ne croyez-vous pas que, sans un grand effort, mais simplement avec un peu d'entente et de cohésion, les Français habitant ici pourraient arriver à un pareil résultat ? Ce faisant, ils contribueraient pour beaucoup à enrayer le mouvement qui tous les jours tend de plus en plus à faire passer le français après l'anglais et l'italien ; ils aideraient au développement de notre langue, qui, nous pouvons le dire, est assez jolie pour qu'elle vaille la peine qu'on s'en occupe (1).

(1) L'Alliance Française de Buenos Aires a ouvert, depuis que cette chronique est écrite, des cours gratuits de français. D'autre part, il est question de fonder à Buenos Aires une bibliothèque française.

EXPRESSIONS ARGENTINES

Un jour, que je voyageais au Japon — ne frémissez pas, je ne vais pas vous pasticher la fameuse page de P.-L. Courier : « Un jour que je voyageais en Calabre... », bien qu'au fond le Japon et la Calabre se ressemblent... par les tremblements de terre — un jour donc, que je voyageais au Japon, un Français, qui habitait depuis longtemps le pays, voulut m'initier aux beautés de la langue qu'on y parlait.

« Rien n'est plus facile, me disait-il, que de se débrouiller en japonais. Il s'agit uniquement de savoir ces trois mots : *arimas*, *arimassen*, *arimaska*, qui signifient : « il y en a », « il n'y en a pas », « y en a-t-il ? ». Ces trois mots forment le fond de la langue. Avec eux, vous pouvez faire le tour du Japon, être compris partout et obtenir tout ce que vous désirerez.

Je n'affirmerai pas que ce *Mane*, *Thécel*, *Phares*,

suffit absolument pour se faire comprendre des Japonais, mais tout au moins, avec quelques mots essentiels, on arrive à s'exprimer à peu près, car on réunit ainsi l'affirmation, la négation et l'interrogation. J'eus l'occasion de m'en rendre compte et de constater que cette première leçon de japonais m'avait été de quelque utilité.

On pourrait donner une leçon du même genre aux nouveaux débarqués en Argentine pour leur inculquer une première idée de la langue qu'ils auront dorénavant à parler.

Pour ma part, si j'étais chargé de faire ce petit cours rapide, je dirais à mon élève que le fond de la langue argentine — je ne dis pas la langue espagnole, car nous ne la parlons pas ici — se compose des mots suivants : ; *Cómo no!*, *Este. Che.* et qu'on peut encore y ajouter quelques fioritures, en se servant des expressions ; *Está fresco!* et ; *Qué esperanza!*.

Ce sont là, en effet, des mots qui reviennent à chaque instant dans les bouches argentines.

Ce ; *cómo no!*, il vous chante constamment aux oreilles avec sa dernière syllabe, qui traîne en modulant. Cet *o* final semble interminable. ; *Cómo no!* c'est la réponse à tout, le oui poli et courtois. On vous demande : « Avez-vous fait un bon voyage? — ; *Cómo no!* — Cette pièce vous plaît-elle? — ; *Cómo no!* — Aimez-vous les haricots?

¡*Cómo no!* — Votre belle-mère est-elle aimable?
— ¡*Cómo no!* »

Vous l'entendez dans toutes les tonalités. Il remplace presque complètement le oui espagnol, le *sí*, au point de devenir une scie.

Le traduire est impossible, car il signifie tout aussi bien : comment donc, mais oui, parfaitement, infiniment, avec plaisir, mais certainement, etc.

Este... rend des services éminents à tous ceux qui ne trouvent pas facilement leurs expressions. C'est un mot d'attente, si je puis m'exprimer ainsi. Vous suivez une conversation ; il est bon que vous y preniez part, mais vous ne savez quoi dire. *Este* est là qui va vous sauver.

Lancez-le sans crainte. N'oubliez pas de le chanter et de traîner indéfiniment sur le dernier *e*, comme si vous ruminiez une profonde pensée. Accompagnez-le d'un geste vague, et ceux qui vous entourent comprendront ce que vous avez voulu dire, quand même n'auriez-vous rien voulu dire du tout. *Este*, c'est la perche de salut, la bouée de sauvetage de tout le monde, aussi bien de ceux qui connaissent à fond la langue que de ceux qui en ignorent le premier mot.

Vous voulez nommer une personne, son nom vous échappe, vous n'avez qu'à dire *este*,... et immédiatement on saura qui vous avez voulu désigner. Ce simple mot *este...* suggère votre pensée à ceux

qui vous écoutent, et il vous servira tout aussi bien à indiquer le poivre et le sel que le président de la République.

Les nouveaux venus ne sauront jamais les immenses services que peut leur rendre ce mot, malgré son apparence simplette, insignifiante.

C'est en réalité notre expression « machin » ..., « chose » ..., « truc » ..., « vous savez bien ce que je veux dire » ; mais il y a quelque chose de plus sentencieux, de moins familier, car il s'emploie tout aussi bien dans les conversations les plus graves que dans les bavardages les plus familiers.

Avec *che*, c'est un autre refrain. C'est l'appel, l'interpellation s'adressant à qui que ce soit. Il est sur toutes les lèvres, vous l'entendez partout, tantôt familier ou amical, tantôt impertinent ou blessant.

Quand je dis que c'est un autre refrain, cela pourrait en être un réel, car un de mes amis, envers que je me garderai bien de donner comme merveilleux, l'avait ainsi chansonné sur l'air de la valse de Gisèle :

Oui, dans notre belle langue argentine,
Constamment nous employons le mot *che*.
Ce qu'il veut dire, il faut qu'on le devine,
On ignore qui put le dénicher.
Il veut tout dire, il vous fait tout comprendre !
Très tendrement, on dit à l'enfant *che*,
Puis, en grondant, il sert à faire entendre

Au gros bébé que l'on est très fâché.
 On s'interpelle par cette parole,
 Car entre amis on se dit toujours *che*.
 Mais du mépris, ça devient le symbole,
 Quand vertement on l'entend décocher.
 Dans les cafés, et sans leur faire injure,
 Très couramment on dit au garçon *che*;
 Puis quand on veut appeler une voiture,
 Ce mot magique attire le cocher.
 Dans le ménage, l'époux en colère
 Lance à sa femme aigrement le mot *che*.
 Mais le mari, devenu moins sévère,
 Le dit très bas, invitant au coucher.

Ça n'est pas évidemment du Victor Hugo, mais au moins cette chanson sans prétention nous dit bien les multiples emplois que l'on fait du mot *che*.

Mais, pour traduire en français cette brève exclamation, je me sens tout à fait incapable, j'avoue mon incompetence, et je donne ma langue au chat. Quant aux fioritures, elles sont d'un genre un peu plus familier, peut-être même un peu plus commun. *¡Está fresco!* est la locution employée lorsque l'on rit aux dépens de quelqu'un. Que l'on vous conte une bonne histoire où une personnalité quelconque se trouve en mauvaise posture, vous pouvez vous exclamer : *¡Está fresco!*

De la mésaventure d'un ami, vous pouvez vous moquer en employant ces paroles. *¡Está fresco!*, si vous le voulez, pourrait correspondre à cette expression de l'argot parisien : « Il est frais, le coco! », mais elle est moins triviale, moins

commune, et son usage n'est aucunement prohibé dans les milieux qui se targuent de bien parler.

;*Qué esperanza!* est du même genre, mais a peut-être des significations beaucoup plus variées. Vous pouvez le traduire par : « Jamais de la vie ! » « tu peux te fouiller ! », « des dattes ! » « t'as pas de toupet ! », etc.

Et vous le voyez, ce n'est guère que l'argot qui puisse rendre ces expressions argentines, car elles sont elles-mêmes si spéciales à ce pays, si particulières à Buenos Aires, qu'elles sont en réalité l'argot *porteño*.

Si, employées à propos, elles peuvent rendre des services aux nouveaux débarqués, qui paraîtront ainsi connaître à fond la langue, elles sont également une pierre de touche qui, partout et en tous lieux, aux quatre coins du monde, permettra de distinguer les Argentins parmi la foule des Hispano-Américains, qui aiment à parcourir l'Europe et se moquent si souvent de nos expressions, tout en ne dédaignant pas de nous les emprunter.

CLASSIFICATION UNIVERSITAIRE

La Plata, après avoir fait le rêve d'être le grand port de l'Argentine, d'être la plus belle ville de la République, n'aspire plus aujourd'hui qu'à devenir la grande cité universitaire du continent sud-américain.

C'est là évidemment une très belle ambition. Combien de villes, en effet, ne se sont-elles pas rendues célèbres uniquement par leurs universités ! Sans parler de Paris, qui a d'autres titres de gloire, on cite constamment pour leur renommée passée ou présente les universités de Cambridge et d'Oxford en Angleterre ; celles de Leipzig et de Heidelberg en Allemagne ; celles de Pise et de Turin en Italie ; celles de Valence et de Salamanque en Espagne, et combien d'autres encore que je passerai pour éviter une énumération fastidieuse.

La Plata a donc, dans son université naissante, une superbe occasion de conquérir la gloire que

semblait lui refuser son port ou son tracé fait en prévision d'un développement dont l'essor n'a pas répondu à l'attente de ses fondateurs. Elle peut se créer une très belle place dans l'histoire de l'instruction sur le nouveau continent.

C'est du moins l'espoir que l'on berce, et tous les yeux sont tournés vers cette Université naissante, à la tête de laquelle on a placé, comme grand maître, le précédent ministre de l'Instruction publique, qui l'avait tenue sur les fonds baptismaux.

Cette célébrité, je suis persuadé que l'Université de La Plata l'acquerra rapidement, car, dès son début, elle se signale au moins par l'originalité.

Vous savez que tous les professeurs ont l'habitude de classer les étudiants qui suivent leurs cours en bons ou mauvais, en intelligents ou crétins, en cancren ou en travailleurs. On a trouvé, non sans juste raison, à l'Université de La Plata, que cette classification extra-officielle était trop peu scientifique. On en a donc cherché une autre, et on a trouvé qu'il était plus naturel de classer ces étudiants selon la forme de leur tête, ce qui est évidemment bien plus savant et présente, en outre, l'avantage de fournir l'occasion à toute la gent écolière d'étudier la céphalologie.

Ainsi nous avons appris que, d'après cette nouvelle classification, faite au Collège National, à l'École Normale et à l'École Annexe, il y avait, à

l'Université de La Plata, cent soixante-dix étudiants brachycéphales; cent soixante-douze mésocéphales; dix-huit dolychocéphales; dix-neuf hyperbrachycéphales et enfin un ultrabrachycéphale.

On ajoute encore, pour bien nous faire comprendre ce que ce système a de merveilleux, que les résultats obtenus sont des plus satisfaisants, le type brachycéphale se trouvant presque en majorité et étant, paraît-il, reconnu comme le plus intelligent et le plus apte à l'instruction.

Eh bien, je suis fort aise de le savoir, mais on m'aurait dit tout simplement qu'il y avait cent soixante-dix étudiants intelligents à l'Université de La Plata que j'aurais compris immédiatement, sans avoir besoin de fouiller en ma mémoire tous mes vieux restes de racines grecques pour retrouver l'étymologie du mot brachycéphale.

Je dois vous dire également que ces recherches ne m'ont aucunement prouvé que les brachycéphales étaient des gens intelligents. *Brachy* signifie en effet court, et *céphale*, tête. Donc le mot veut dire « courte tête ».

Il est vrai que les médecins entendent, par ce terme, désigner les hommes dont le crâne, vu d'en haut, présente la forme d'un œuf, mais plus courte ou tronquée et arrondie en arrière, et dont la plus grande longueur ne dépasse pas la plus grande largeur.

Vous vous croyez renseignés maintenant ? Non, ce n'est pas tout, car l'Université de La Plata nous a donné une classification incomplète. Les brachycéphales se subdivisent, en effet, en orthognathes (dont les mâchoires sont droites ou peu obliques en avant) et en prognathes (dont les mâchoires et les dents font saillie en avant).

Vous comprenez qu'il aurait été très intéressant de savoir à quelle subdivision appartenaient les étudiants de La Plata, d'autant plus que, d'après les savants, les brachycéphales orthognathes (quels jolis noms tout de même !) sont en Europe les Lapons, Slaves, Russes, Polonais, Avars, Hongrois, Turcs, Tchouktsches et Finnois ; pour l'Asie, les Samoyèdes, Lapons, Tchouktsches, Avars, Turcs, Afghans et Persans ; pour les mers du Sud, les Tagalernes et Manilles, et enfin que le type n'est pas représenté en Afrique ; tandis que les brachycéphales prognathes n'existent ni en Europe ni en Afrique et sont représentés en Asie par les Mongols, Kalmouks, Tartares et Malais.

Si l'Université de La Plata nous avait renseigné sur ce point, nous aurions pu savoir quelle était la race qui dominait dans notre jeunesse scolaire, et si elle descendait de l'Europe ou de l'Asie.

Quant aux cent soixante-douze mésocéphales, plaignons-les. Ce sont ceux chez lesquels on note l'éminence de la partie postérieure de la tête, et, si

l'on en croit les médecins, ils sont menacés de l'apoplexie foudroyante. C'est peu rassurant.

Les dix-huit dolychocéphales, si cela vous intéresse, ont la partie supérieure du crâne ovale, et sa plus grande longueur l'emporte environ d'un quart sur sa plus grande largeur.

Est-il besoin de vous dire encore que les dix-neuf hyperbrachycéphales sont supérieurs encore aux brachycéphales eux-mêmes et que l'unique ultra-brachycéphale représente certainement le *nec plus ultra* ?

Mais la collection de quelconques *céphales* que nous offre l'Université de La Plata est très incomplète. Il nous manque, en effet, beaucoup de spécimens, par exemple : les artrétocéphales, auxquels on a oublié de perforer la bouche, le nez et les oreilles ; les myiocéphales, qui possèdent des têtes de mouche ; les bariencéphales, qui ont la pensée embarrassée ; les arthrocephales, qui ont la tête articulée au thorax ; les bothriocéphales, qui ont des fossettes sur la tête (un compliment que je vous recommande de faire à une jeune fille) ; les mégalocephales, aux grosses têtes, et les microcephales, aux petites têtes, etc... J'en passe et des meilleurs.

Et vous ne me direz pas que ce système céphalométrique n'est pas extraordinaire, qu'il ne nous renseigne pas en un seul mot sur le degré d'intel-

ligence des étudiants, sur leurs facultés au travail, sur l'assiduité avec laquelle ils suivent les cours, sur les progrès qu'ils réalisent, sur les notes que leur donnent leurs professeurs, etc.

C'est beau, la science ! et l'Université de La Plata va certainement se distinguer dans l'Univers entier par la classification qu'elle a entreprise de ses étudiants.

Je ne crains qu'une chose : c'est que les parents qui vont envoyer leurs enfants étudier à La Plata ne soient obligés d'apprendre le grec, afin de traduire les beaux mots qui seront employés pour les renseigner sur la marche des études.

S'ils ne se résolvent pas à s'instruire dans la langue d'Homère, il y a beaucoup de chance non seulement pour qu'ils n'y comprennent rien, mais encore pour qu'ils y perdent la tête et, dans ce dernier cas, ils deviendraient malheureusement acéphales.

LE SURMENAGE INTELLECTUEL

Un cri d'alarme vient d'être lancé. Je le trouve dans un journal catholique de Cordoba, qu'un aimable lecteur m'a adressé en me marquant au crayon bleu l'article sur lequel il attirait mon attention.

Ce cri d'alarme, qui se prolonge durant une colonne, je puis le résumer ainsi. Le surmenage intellectuel tue en Argentine tous ceux sur qui la nation était en droit de compter. Il tue l'enfant dans les écoles, l'étudiant dans les Facultés, l'homme, quelle que soit sa carrière, au moment où il allait atteindre la maturité de son talent, avant qu'il n'ait acquis l'expérience que donne l'âge.

L'auteur de l'article qui, en bon patriote, s'émue pour l'avenir de son pays est arrivé à constater les ravages du surmenage intellectuel en Argentine, en comparant l'âge des notabilités européennes avec celui des célébrités argentines. En Europe,

•

dit-il en substance, les gouvernants remarquables. les politiciens et encore plus les savants sont des hommes qui presque tous non seulement sont déjà mûrs dans la vie, mais qui fréquemment atteignent un âge que nous considérerions comme avancé. Ici, par contre, de quelque côté que nous tournions les yeux, nous ne voyons que des jeunes. des hommes qui à peine touchent à la maturité de la vie. Si les Bismarck, les de Moltke. les Thiers. les Chevreul, les Berthelot, etc., ne sont pas rares de l'autre côté de l'Atlantique. ici les Irigoyen, les Mitre, les Sarmiento, sont des exceptions. Et je cite maintenant textuellement :

« Tous les hommes importants de notre pays sont morts jeunes, où quand ils venaient à peine d'atteindre la maturité de la vie, alors que le pays avait droit à attendre de leurs talents unis à leur expérience des bénéfices plus grands que ceux qu'ils avaient déjà rendus. Et, quand ce n'est pas l'organisme, fatigué par le barbare abus auquel on le soumet qui se rend de lui-même, il se trouve un poignard infâme ou une balle lâche qui vient le briser.

« Quelle est la cause d'un mal aussi grave ?

« Le surmenage intellectuel auquel est soumise toute la sociabilité sud-américaine, avide d'obtenir des fruits qui n'auraient dû mûrir qu'en leur temps. »

Il y a évidemment exagération, car ce ne peut être le surmenage intellectuel qui va diriger le poignard ou la balle d'un meurtrier. Mais il y a une constatation vraie, c'est que rares ici sont les vieillards que l'on peut considérer comme des notoriétés de la politique, de la science ou des arts.

Est-ce bien au surmenage intellectuel qu'il faut attribuer cela ? A mon avis, je ne le crois pas. J'irai même plus loin, en général ce surmenage intellectuel n'existe pas, il est seulement apparent.

Si l'on jette un coup d'œil sur les programmes des diverses études, depuis celui des écoles primaires jusqu'à ceux des Facultés et des Universités, on pourrait croire évidemment que, pour se mettre en tête toutes les matières qu'ils doivent apprendre, l'écolier et l'étudiant sont contraints de se soumettre à un surmenage incessant et que, lorsqu'ils ont conquis un diplôme quelconque, ils sont déjà de petits savants précoces. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres et d'un programme à sa connaissance complète de la part de ceux qui l'étudient. En général, le jeune homme qui vient de terminer ses études n'emporte avec son diplôme de docteur, d'ingénieur ou de toute autre chose qu'un bagage très léger et surtout très superficiel de connaissances.

C'est que l'Argentin a une très grande qualité,

qui, malheureusement, encourage chez lui un très grand défaut. Il a l'intelligence vive, la compréhension aisée, et il croit qu'il lui suffit d'avoir compris pour savoir. L'écolier jette un coup d'œil sur la leçon du jour, il l'a très bien saisie, il en a retenu le fond, et il s' imagine être aussi ferré que son maître. Il ne cherchera pas alors à approfondir, ni à se graver la chose dans sa mémoire d'une façon indélébile. Il n'existe pas ici d'élèves studieux, de piocheurs acharnés comme on en trouve dans nos collèges et lycées d'Europe. Il en résulte que l'instruction ainsi acquise est bien fragile, qu'elle ne constitue qu'un léger vernis que le temps se chargera d'effriter rapidement. Même qualité et même défaut se retrouvent chez l'étudiant, même résultat aussi. Quant à l'homme fait, après sa sortie des Facultés ou des écoles spéciales, il ne cherchera pas à augmenter son bagage scientifique et ses connaissances générales. il se bornera à acquérir une certaine pratique de sa profession et surtout à jouer des coudes et à intriguer pour se faire une place enviable au soleil. Beaucoup d'entre eux, malgré le peu de fonds de leur instruction première, arrivent néanmoins, et effectivement assez jeunes, à se créer une certaine notoriété; mais ce sont là des célébrités toutes locales dont les noms ne passeront jamais l'Atlantique. Et ce n'est pas le surmenage qui tue

ces gens-là, ou tout au moins le surmenage intellectuel.

Comme à toute règle il y a des exceptions, il faut reconnaître qu'il y a néanmoins, en Argentine, des hommes remarquables, qui ont su profiter de la qualité dont ils étaient doués, sans pour cela encourager le défaut de la race. Mais ces derniers sont précisément les plus ignorés, parce qu'ils travaillent dans le silence, et j'en connais plusieurs que le réel surmenage intellectuel auquel ils se soumettent n'a pas encore tués, bien que quelques-uns d'entre eux aient gaillardement franchi la soixantaine.

Du reste, pour en revenir à la généralité, n'est-il pas assez contradictoire de parler de surmenage intellectuel dans un pays où, du haut en bas de l'échelle et pour toute chose le mot *mañana* règne en maître souverain ?

On peut trouver maintes explications plus logiques de ce manque dans les dirigeants, les savants, les artistes, d'hommes d'un âge plus que mûr qui pourraient faire bénéficier leur pays non seulement de leurs connaissances, de leur science, mais encore de l'expérience acquise par les années.

Si on peut citer de nombreux vieillards dont s'enorgueillissent, à plusieurs titres, les divers pays d'Europe, c'est qu'ils sont fournis par l'ensemble d'une population autrement grande que

l'Argentine. L'Europe avec ses trois cent cinquante millions d'habitants, est évidemment à même de compter un plus grand nombre de célébrités chargées d'années que l'Argentine avec sa population de cinq millions d'habitants. Si l'on pouvait en ce cas établir une proportion mathématique, elle serait de soixante-dix contre un. Mais cette proportion doit être forcément plus élevée, car il faut compter avec l'atavisme et avec le milieu. En Europe, l'instruction et le goût de l'étude sont des choses auxquelles on est préparé depuis des siècles; le besoin d'étudier peut, de ce fait, être considéré comme inné, et il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'enfant s'y adonne dès son jeune âge et à ce que l'homme fait cherche toute sa vie à agrandir le cercle de ses connaissances.

Cet atavisme ne saurait exister en Argentine, nation jeune dont la population est née non pas d'hommes d'études, mais plutôt d'hommes dépourvus d'instruction, d'aventuriers, en employant ce terme dans son sens propre, sans lui donner une mauvaise acception. Ce n'est pas de ces gens-là qui ont formé le fond de la colonisation espagnole, qui ont fourni jusqu'à il n'y a pas bien longtemps le plus fort contingent de l'immigration, que l'on pouvait attendre des fils disposés à un labeur cérébral incessant.

Et si, par exception, un enfant naissait doué de

merveilleuses dispositions, tout lui faisait défaut pour les développer.

En Europe, les Universités existent depuis des siècles ; leurs chaires ont été constamment occupées par des hommes éminents, remarquables par leur science, par leurs travaux dans les spécialités auxquelles ils avaient consacré leur vie. Tous ceux qui ont voulu étudier ont toujours trouvé des maîtres de premier ordre ; ils ont vécu dans un milieu de savants, de personnalités remarquables. Ici, au contraire, les universités sont à peine naissantes, elles en sont encore aux tâtonnements d'organisation, et, si on y trouve, certes, des professeurs capables, du moins rares sont ceux qui forcent l'attention, qui ont acquis ou qui méritent d'acquérir une réputation mondiale. Le milieu fait donc défaut ici pour que ce goût de l'étude, qui a pour conséquence le surmenage intellectuel, se développe et soit poussé à un excès aussi dangereux que veut bien le dire l'auteur de l'article qui inspire ces lignes. Il ne meurt pas ici, plus qu'en Europe, d'hommes encore jeunes s'étant spécialement adonnés au travail intellectuel. Le pays tout simplement en fournit moins ; c'est très rationnel, et cela ne saurait nullement blesser l'amour-propre de l'Argentine. Son heure viendra certainement où elle étonnera le monde par le grand nombre de notoriétés de la politique, de la science et des arts qu'elle fournira à l'Univers.

En attendant, point n'est besoin de pousser un cri d'alarme. Le surmenage intellectuel ne fait pas encore des ravages dans le pays, il n'existe que très exceptionnellement, il ne tue pas la jeunesse argentine.

UN DEPART

Débordant de paquets, sous lesquels disparaissent cocher et voyageur, la voiture a pris la direction du port, du bassin 4, d'où partent tous les grands transatlantiques.

La traversée des rues s'effectue sans encombre, mais les peines du voyageur commencent dès que le fiacre aborde cette zone de terrains vagues qui séparent la ville du port. Là, ce n'est plus la cité, ce n'est pas davantage la campagne. C'est quelque chose de neutre et d'imprécis que l'on semble laisser à plaisir dans l'état le plus déplorable pour désillusionner les nouveaux débarqués et pour ne pas faire regretter la grande capitale à tous ceux qui s'en vont.

Dans cette région inhabitée, le fiacre ne s'aventure qu'au péril de ses essieux et de ses ressorts. Il s'avance, cahoté abominablement sur un pavé aux vallonements capricieux ; il s'enfonce dans un

trou fangeux, tombe dans une fondrière, pour gravir un monticule; il traverse des mares aux eaux noirâtres, éclaboussant les malheureux passants qui se hasardent à pied à travers ces marécages, s'éclaboussant lui-même jusque par-dessus la capote; il saute brusquement au passage de rails inattendus et cachés sous la boue; à chaque instant, il est sur le point de se faire écraser entre deux files interminables de wagons en manœuvre. Enfin, lorsque, après avoir franchi ces obstacles, il arrive près du bassin, chevaux, cocher, voyageur n'en peuvent plus.

Le passager qui va s'embarquer, brisé, moulu et courbaturé, s'estime encore heureux si, au milieu de tous ces soubresauts et ces cahots, il n'a pas perdu quelque colis précieux. Il songe que, si la traversée, de la ville au port, est courte, elle est, du moins, plus dangereuse que celle de l'Atlantique.

En descendant de sa voiture, le voyageur pose invariablement les pieds sur un monceau quelconque de détritüs, où il vient encore se crotter davantage; mais il n'a pas le temps d'y prêter attention, car il est aussitôt assailli par une nuée de portefaix qui se disputent l'honneur rémunéré de porter ses bagages. Il doit soutenir une lutte homérique contre eux pour éviter que malles et valises aillent se disséminer sur des bateaux différents.

Enfin tous les colis sont chargés sur des épaules et, suivi de son équipe de porteurs, le voyageur se dirige vers son bord. Il lui faut, pour l'atteindre, traverser la foule compacte des gens qui n'ont d'autre occupation que de voir partir un bateau et qui se grossit encore des marchands de chaises de bord, des photographes ambulants, des porte-faix, des arrimeurs, etc.

Lorsque le port est encombré, et cela lui arrive souvent, le passager n'est pas encore au bout de ses peines, car il lui faut franchir un premier bateau et faire ensuite quelques exercices de gymnastique pour parvenir au navire sur lequel il doit s'embarquer. Et il risque toujours, dans ces transbordements, d'égarer un de ses colis qui s'arrêtera indûment sur le paquebot anglais, alors qu'il devrait être sur le français.

Enfin le passager est sur le pont de son navire, et là il commence à respirer. Les garçons sont, en effet, prévenants; ils semblent lire sur son visage en quelle classe il voyage, deviner même le numéro de la cabine, prévoir les colis que l'on veut garder avec soi, ceux qu'il faut faire descendre à la cale, etc. Ce sont des observateurs complaisants, qu'un bon pourboire récompensera à l'arrivée.

Toutes choses mises en ordre dans la cabine, une visite faite au commissaire pour une réclamation — car même avant de partir on a toujours

quelque chose à réclamer au commissaire — le passager se trouve à son aise et remonte sur le pont encombré par la foule des gagne-petit, porte-faix qui n'en finissent pas avec leurs colis; camelots, vendant des photographies — le dernier souvenir de Buenos Aires, celui qu'on achète pour le parent pauvre oublié dans la liste des cadeaux — marchands de journaux vendant le *Courrier de La Plata* à bord des Messageries, le *Standard* à bord de la Royal Mail; libraires ambulants offrant leurs volumes d'occasion, qui aideront à faire passer le temps à bord, etc.

Au milieu de cette foule, le passager cherche des visages de connaissance, les amis qui doivent venir lui souhaiter un bon voyage, les passagers qu'il sait devoir partir avec lui. On s'aborde.

« Tiens ! vous partez ? »

— Mais oui ! et vous ? »

— Oh ! moi, je ne pars pas, je viens pour accompagner Un Tel.

— Ah ! Un Tel s'en va ! Tant mieux, je serai moins seul à bord ! »

Des cabines, les passagers montent constamment sur le pont, et on peut noter que, comme par enchantement, les boutonnières, que l'on voyait vierges dans les rues de Buenos Aires, se sont fleuries de rouge, de violet, de vert ou de toute autre couleur. Que voulez-vous ? Quand on est à bord.

on est presque en Europe ; il faut donc en reprendre les habitudes. Et puis le commandant porte la Légion d'honneur ; ce serait le désobliger que de ne pas arborer le ruban dont un gouvernement quelconque vous a gratifié.

Des groupes se forment partout. On cause, on se fait les dernières recommandations et un peu d'envie passe dans les yeux de tous ceux qui restent.

Un gros personnage est très entouré. Des présidents, des délégations de sociétés sont venus le saluer à son départ. Les commerçants qu'il commandite sont également tous là. Et bientôt le groupe formé autour de ce voyageur prend le chemin de la salle à manger. Une bouteille de champagne est débouchée, et, les coupes en mains, quelques paroles sont prononcées, des souhaits de bon voyage, de prompt retour. Pendant ce temps, des amis moins officiels tiennent discrètement compagnie à la petite amie du gros personnage qui l'accompagne dans son voyage, et c'est au fumoir qu'ils vont vider la bouteille de champagne d'adieu.

Dans la salle à manger, une autre table est occupée par des artistes venus saluer un camarade qui part. Le champagne coule également. Des toasts sont prononcés à très haute voix, de façon à ce que nul n'en ignore. On entend des frag-

ments de phrases sonores, « la gloire des arts »,... « votre renommée universelle ».... « votre séjour aura marqué un progrès... ». Des admirateurs manifestent également leur enthousiasme par des mots ronflants.

Ici, c'est toute une famille entourant le père qui part pour un voyage d'affaires en Europe. Les recommandations se multiplient. La femme répète pour la dixième fois à son mari de ne pas oublier d'aller voir la tante Rose, la tante à héritage. Le papa sermonne ses enfants au bord des yeux desquels perle une larme, et il leur promet de jolis cadeaux s'ils se sont bien conduits durant son absence.

Là, c'est un voyageur de commerce avec quelques-uns de ses clients lui parlant des dernières commandes qu'ils viennent de lui faire. Mais il est distrait et cherche déjà à se conquérir les bonnes grâces du maître d'hôtel, pendant que des yeux il cherche, parmi les passagères, quelque coquet minois avec lequel il sera agréable de flirter durant la traversée.

Mais la cloche sonne, annonçant le départ. Tout le monde se porte vers la coupée, ce sont des poignées de mains solennelles, des adieux cordiaux, des effusions touchantes, des épanchements tendres.

Lentement, la foule des accompagnateurs est descendue et se tient maintenant sur le quai.

L'échelle a été retirée, les amarres ont été lâchées, et, pendant que le bateau évolue lentement, tiré par les remorqueurs, des mouchoirs sont tirés, les uns pour essuyer furtivement une larme, les autres pour s'agiter indéfiniment. C'est le moment où les petits photographes ambulants font des affaires d'or. Chacun tient à avoir une photographie, prise au départ même, du parent ou de l'ami qui s'en va.

Tout à coup, des personnes fendent les rangs pressés. Elles venaient pour saluer un ami, et elles arrivent en retard. On échange néanmoins, et en les criant, des adieux.

« Et moi qui vous apportais des fleurs ! s'écrie une dame sur le quai.

— Jetez-les-moi, » répond une autre dame appuyée au bastingage.

Le bouquet est lancé, tombe à l'eau, et on entend un « merci » vague et lointain.

Mais le navire entre maintenant dans le chenal qui conduit à la darse, et tout le monde s'y porte. Pendant que le bateau passe, on le suit en se criant encore les derniers adieux, et les mouchoirs s'agitent plus frénétiquement.

Maintenant le paquebot est dans la darse, et quelques courageux courent jusqu'à la pointe extrême pour saluer une fois de plus parents et amis.

Ils ont compté sans le déjeuner, car la cloche a

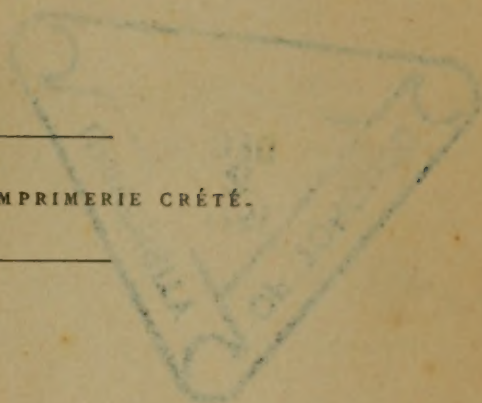
sonné, et tous les passagers sont descendus à la salle à manger, plus préoccupés de choisir une bonne place et d'apprécier la cuisine du bord que de voir s'agiter une dernière fois un mouchoir ami.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	5
Le Paseo de Julio.....	9
Les embarras de Buenos Aires.....	16
Tramways et fils électriques.....	24
Odeurs et parfums.....	29
Palermo.....	36
Deux jardins.....	43
Jours de pluie.....	50
Les provinciaux à Buenos Aires.....	57
Les Cadets de police.....	65
Le « Changador ».....	71
Le « Barrendero ».....	78
Type d'été.....	84
Photographes amateurs.....	90
« Lagartijos ».....	97
Les abonnés.....	105
La « Valija ».....	114
Nos Gosses.....	120
Contre la licence des rues.....	126
Civilisation.....	133
Divergences.....	141
Éducation.....	147
Les terrasses.....	153
Mœurs et coutumes.....	160
« Chez nous ».....	166
Appartements à louer.....	172
L'hiver.....	179
Les vols domestiques.....	186

Revolvers et couteaux.....	193
Le jeu.....	200
Bienfaisance.....	206
La chronique mondaine.....	213
Américanisation.....	220
Divorçons.....	227
Les dames de Montevideo....	233
« Mañana ».....	239
Jours de fête.....	246
Fête nationale.....	252
La Toussaint.....	259
Spectacles macabres.....	268
Si nous parlions français!.....	274
La langue française.....	282
Expressions Argentines.....	289
Classification universitaire.....	295
Le surmenage intellectuel.....	301
Un départ.....	309

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.





PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BRIEF.

fc

0001522

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
30 09 03 07 14 020 9